

100

100

100

100

100

100

Été 2020

**Numéro 100**

*En attendant Nadeau* arrivait le 25 mars 2020 à son numéro 100. Le chiffre rond invitait à la célébration mais les circonstances de la pandémie et du confinement nous ont conduits alors à faire sans pour être plus près des événements. Nous avons donc sauté par-dessus cette centième édition, en passant directement du numéro 99 au numéro 101. Au creux d'un temps troublé, cela nous permettait de mettre en avant un futur festif.

Au cours de l'été, nous allons vous offrir cet avenir dans le passé. Nous allons bousculer le temps en ramenant à nous le temps du « Cent », au cœur du sang neuf du numéro 109.

En nous inscrivant dans l'histoire planétaire des journaux et des revues, nous avons imaginé un numéro spécial autour de cent numéros cent. Il n'y en aura pas tout à fait autant, mais chaque mercredi, du 15 juillet au 12 août, nous célébrerons ensemble les revues qui durent (et même celles qui ne durent pas), les journaux légendaires et les magazines générationnels, des *Lettres nouvelles* à *Trafic*, des *Annales de géographie* à *Pilote*, du *Times Literary Supplement* à *Lamalif*, etc.

« "Cent" veut dire : ce n'est pas une conclusion, ce n'est pas fini, ça continue. »  
(Roland Barthes)

*T. S., 15 juillet 2020*

**Direction éditoriale**

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

**Directeur général**

Santiago Artozqui

**Collaborateurs**

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Jeanne Bacharach, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maïté Bouyssy, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Dutheil, Pascal Engel, Sophie Ehrsam, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Alain Joubert, Liliane Kerjan,, Gilbert Lascault, Linda Lê, Monique Le Roux, Marc Lebiez, Natalie Levisalles, Lucien Logette, Éric Loret, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Sébastien Omont, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Roger-Yves Roche, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Pierre Tenne, Jean-Luc Tiesset

**In memoriam** Pierre Pachet, Agnès Vaquin, Georges Raillard, Gilles Lapouge

**Numéro ISSN** : 2491-6315

**Responsable de la publication**

Association En attendant Nadeau

À la Une : © Delphine Presles

**Secrétaire de rédaction**

Pierre Benetti

**Édition**

Raphaël Czarny

**Correction**

Thierry Laisney

**Contact**

[info@en-attendant-nadeau.fr](mailto:info@en-attendant-nadeau.fr)

- p. 4 *Combat***  
La résistance au quotidien  
par *Pierre Benetti*
- p. 6 *Subsidia pataphysica***  
L'an cent de l'ère pataphysique  
par *Alban Bensa*
- p. 8 *Lamalif***  
Passion et nostalgie  
par *Khalid Lyamlahy*
- p. 10 *Libération***  
Un assez July numéro 100  
par *Natalie Levisalles*
- p. 12 *L'Infini***  
par *Jean-Pierre Salgas*
- p. 15 *Novos Estudos Cebrap***  
Un Brésil alternatif  
par *João Victor Kosicki*
- p. 16 *The Times Literary Supplement* et *The New York Review of Books***  
Des anniversaires annuels  
par *Claude Grimal*
- p. 19 *Trafic***  
Le cinéma et les textes  
par *Guillaume Basquin*
- p. 22 *Pilote***  
Il est rien chouette !  
par *Michel Porret*
- p. 24 *носорог*  
et *Коммерсантъ***  
par *David Novarina*
- p. 27 *Le Coq Héron***  
Psychanalystes de tous bords  
par *Zoé Andreyev*
- p. 29 *Les Lettres Nouvelles***  
Toutes les littératures  
par *Roger-Yves Roche*
- p. 31 *Europe***  
Littérature et idées  
par *Jean Lacoste*
- p. 32 *American Journal of Sociology*** Aux origines  
de la sociologie mainstream  
par *Léo Gazier Barraco*
- p. 34 *Le Débat***  
Le sang dans les idées  
par *Maité Bouyssy*
- p. 36 *Birikim***  
Pour un socialisme turc  
par *Alihan Mestci*
- p. 37 *Rock & Folk***  
Nostalgique plutôt  
que visionnaire  
par *Santiago Artozqui*
- p. 39 *Esprit***  
Deux fois centenaire  
par *Jean-Yves Potel*
- p. 42 *Quand la géographie fête ses numéros 100***  
par *Jean-Louis Tissier*
- p. 44 *Le Matricule des Anges***  
Vive la critique libre  
par *Sébastien Omont*
- p. 45 *L'Atelier du roman***  
Jamais sans Kundera  
par *Steven Sampson*
- p. 47 *Die Fackel***  
La Vienne de Karl Kraus  
par *Jacques Le Rider*
- p. 48 *Critique***  
Des plumes déjà connues,  
d'autres pas encore  
par *Marc Lebiez*
- p. 50 *Éphéméride des numéros 100***  
par *Hugo Pradelle*
- p. 54 *NRF*** Un numéro sans  
par *Norbert Czarny*
- p. 56 *Le Vocatif***  
Le surréalisme belge  
par *Dominique Rabourdin*
- p. 58 *Allemagne d'aujourd'hui***  
Pour une réalité allemande  
par *Georges-Arthur Goldschmidt*
- p. 59 *Positif***  
Un contrepois critique  
par *Jean-Yves Potel*
- p. 59 *Munhakdongne***  
Revenir au point zéro  
par *Marion Delarche et Park Jinsu*
- p. 62 *Petite revue des moins que cent***  
par *Claire Paulian*

### Pourquoi soutenir EaN

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, [rejoignez-nous !](#)

### EaN et Mediapart

*En attendant Nadeau* est partenaire de *Mediapart*, qui publie en « avant-première » un article de son choix (figurant au sommaire de son numéro à venir) dans l'édition abonnés de *Mediapart*. Nous y disposons également d'un [blog](#).

## Combat : la Résistance au quotidien

***Le 5 octobre 1944, un mois après la libération de Paris et de sa banlieue, est imprimé le centième numéro de Combat, quotidien dont Pascal Pia et Albert Camus poursuivent la publication depuis sa création en pleine Occupation.***

par Pierre Benetti

*Avance lente mais continue des alliés  
au nord d'Aix-la-Chapelle*

*Une trêve a été conclue à Dunkerque  
pour l'évacuation de 20 000 civils*

*L'armée rouge à 60 km de Belgrade*

*Combat* a déjà une longue histoire et a porté de nombreux noms, qui ont suivi à la fois l'organisation des groupes de la Résistance et le découpage du territoire français en zones – interdite, occupée, soi-disant « libre », Nord, Sud. Après *Les Petites Ailes*, *Les Petites Ailes de France*, *Résistance*, *Vérités*, *Combat* apparaît en décembre 1941, poussé par l'énergie de Bertie Albrecht et d'Henri Frenay.

*À l'école aussi il faut une révolution*

C'est de surcroît au numéro 100 de la rue Réaumur, dans les anciens locaux de *L'Intransigeant* qui a cessé de paraître en juin 1940, que *Combat* sort ce numéro de deux pages, qui coûte deux francs. Sa devise, sous le titre, donne le programme, et elle peut étonner soixante-seize ans plus tard, tant ont été gommées de leur image la vocation sociale et la force révolutionnaire d'une vaste part des maquis : « De la Résistance à la Révolution ».

*Londres est opposé au retour  
à l'Italie de ses colonies*

Le numéro suit l'avancée des Alliés sur l'Allemagne à l'est et à l'ouest. En France, l'enjeu du moment n'est plus militaire, mais politique et social. En deuxième et dernière page, on apprend les suites de l'arrestation de Georges Suarez, patron du journal collaborationniste *Aujourd'hui* – « son arrestation donne lieu à un crépage de chignons dans un commissariat ». On lit aussi : « *Le ravitaillement : Sucrez peu, salez moins ! – Aujourd'hui 250 autobus seulement assurent un ser-*

*vice de voyageurs – La commission de justice du C.N.R. proteste contre la lenteur de l'épuration* »

*Beethoven et Tchekhov sont fêtés à Moscou*

*Les Russes pensent qu'ils peuvent être utiles à tous sauf aux fascistes*

Ce numéro 100 accueille un texte d'André Malraux, « Les survivants découvrent un matin du monde », quatrième partie de son feuilleton intitulé « Faire la guerre sans l'aimer ». Il est plus surprenant de découvrir, sous le titre « La jeunesse hitlérienne préfère Hitler à la guerre », les résultats d'un questionnaire culturel soumis à des prisonniers allemands, dans un tableau tiré de la presse anglaise résumant leurs interrogatoires par les troupes alliées. Ce sont deux militaires, un photographe, deux employés, un jardinier, un fonctionnaire municipal, un ingénieur et un membre du parti nazi.

Voici les résultats. À la question « *Qui est Goethe ?* », deux répondent : « *Je ne sais pas* », les autres : « *Gauleiter* », « *un fabricant* », « *un politicien nazi* », « *un homme politique* », « *un éditeur* ». Seul le membre du parti répond : « *auteur dramatique* » ; et le jardinier : « *un ami de Schiller* ». Beethoven est quant à lui « *un pionnier allemand* », « *un musicien prussien* », « *un compositeur de la radio* », « *le chef de la radio* ». Quand on demande aux prisonniers « *le plus grand écrivain allemand ?* », cinq répondent : « *Hitler* » (dont un, « *Hitler et Goebbels* »). « *Qu'arriva-t-il en 1789 ?* » : « *Je ne sais pas* » ; « *Jamais entendu parler* » ; « *Rien d'important* », répond le membre du parti.

Nos lecteurs, tout comme ceux de 1944, jugeront de la pertinence de ces réponses, mais surtout de celle de ce questionnaire à destination de l'opinion publique anglaise puis française, de sa fiabilité, de son rôle. Il nous est plus aisé qu'aux



**COMBAT, LA RÉSISTANCE AU QUOTIDIEN**

contemporains d’y déceler les traces d’enfances et de jeunesses passées dans le totalitarisme.

**Les femmes voteront et seront éligibles aux élections prévues à partir du 1<sup>er</sup> février 1945**

Que se passe-t-il d’autre début octobre 1944 ? Parcourons le numéro dans ses marges, hors de sa titraille. Par exemple dans ses brèves.

Deux cadavres entièrement nus et portant des marques de coups de feu ont été retirés de la Seine à Alfortville, tandis que le corps d’un membre du Parti populaire français (PPF, l’organe collaborationniste de Jacques Doriot) a été retrouvé à Saint-Denis et qu’un manœuvre arabe a été arrêté pour avoir tiré sur un membre des Milices patriotiques (communistes). Un cambriolage a eu lieu à Septeuil. C’est l’ouverture du Palais de la Découverte.

Parmi les petites annonces (*beau pavillon... coup-peuses patrons de modes...*), il y a les courses,

avec l’annonce de « la première journée hippique depuis la Libération » et des lots de la Loterie nationale « à partir du tirage de la Libération ».

Et puis on lit :

« les Allemands ont fusillé la plus grande partie de la population masculine du hameau de Villars-sous-Écot, près de Montbéliard. »

« le 18 septembre les Allemands ont rassemblé 22 hommes habitant ce petit village, y compris des jeunes gens de 17, 16 et même de 15 ans, et les ont emmenés jusqu’à Montbéliard où le chef de la Gestapo leur a annoncé qu’ils étaient condamnés à mort. »

« L’officier allemand qui commandait le peloton d’exécution a prétendu que ces hommes possédaient des drapeaux anglais et américains et projetaient de se joindre aux troupes alliées. »

Combat a disparu en 1974, après de nombreuses péripéties, mais 1 397 numéros, de 1941 à 1948, sont disponibles sur le [site de la BnF](#).

## ***Subsidia pataphysica : l'an Cent de l'ère pataphysique***

***L'an Cent de l'ère pataphysique, qui commence le jour de la naissance d'Alfred Jarry, le 8 septembre 1873, fut célébré par le numéro 18 des Subsidia pataphysica. Ce n'est donc pas le numéro 100, mais la pataphysique nous autorise à le traiter comme tel car elle est la science des solutions imaginaires.***

**par Pascal Engel**

La série des publications du Collège avait commencé en 1950 de l'ère vulgaire (deux ans après sa fondation), par les mémorables *Cahiers* et *Dossiers*, qui installèrent le jarrysme, le tormisme, le rousselisme, le quenellisme et le vianisme (entre autres luminaires) dans un ciel pataphysique alors sans nuages. Derrière ces murs de papier officiait alors une armée de Palotins, de Dataires, de Régents, de membres de l'Ordre de la Grande Gidouille, gouvernés par des Provéditeurs et surtout des Satrapes, sous la tutelle d'un Vice-Curateur, le plus souvent épiphénoménal, assistant du Curateur inamovible Faustroll.

Mais on ne mettait pas longtemps, si l'on était attentif, à réaliser que le Docteur Sandomir, le Provéditeur Jean- Hugues Sainmont, la Provéditrice Amélie Templenul et la Régente Mélanie Le Plumet, Lathis, puis le Satrape Latis, pouvaient se décomposer en un seul facteur premier (ainsi va l'arithmétique au Collège, voir dans les *Gestes et opinions du Dr Faustroll* le calcul de la surface de Dieu), dont l'identité est restée longtemps mystérieuse, mais a été définitivement révélée dans un livre de Ruy Launoir, *Biographie d'Emmanuel Peillet* (les lecteurs des Mémoires de Jean-Louis Curtis et de François Jacob reconnaîtront ce professeur de philosophie hétérodoxe). Latis était l'âme du Collège, au sens plotinien, et presque tous les numéros de la série des *Subsidia pataphysica* portent sa patte, voire sa griffe, et notamment deux d'entre eux, qui sont extraordinaires : le 16-17 sur les reliques, et un numéro inexistant sur les cactus. On trouvait ses publications rue des Beaux-Arts, dans une librairie qui vendait aussi des œuvres surréalistes et des livres érotiques, que goûtaient fort les adolescents boutonneux qui trouvaient dans le Collège un apte substitut à leur univers potache. Les *Subsidia* publièrent aussi maints textes canoniques : dans le n° 3-4 en Sable 95, un étonnant guide des environs de Vrigny, près de Reims, épice de la Collège, et en Sable 96 des bonnes feuilles de *La*

*disparition* de Perec, écrit sous les auspices de l'Oulipo.

L'âge d'or du Collège était déjà passé. Ses optimates continuaient leurs travaux et déjeunaient toujours au Polidor, rue Monsieur-le-Prince, où leur mémoire est encore vivante dans des WC qui sont les plus beaux de tout Paris (« *le Collège de Pataphysique n'est pas un lieu public* », disait un Provéditeur). Il jeta ses derniers feux avec un *Mirliton voyer*, dû encore à Latis, registre de ses correspondances depuis la Fondation, où les adresses étaient rimées à la manière mallarméenne, dans le style :

« Auditeur réel Paskal Engel,

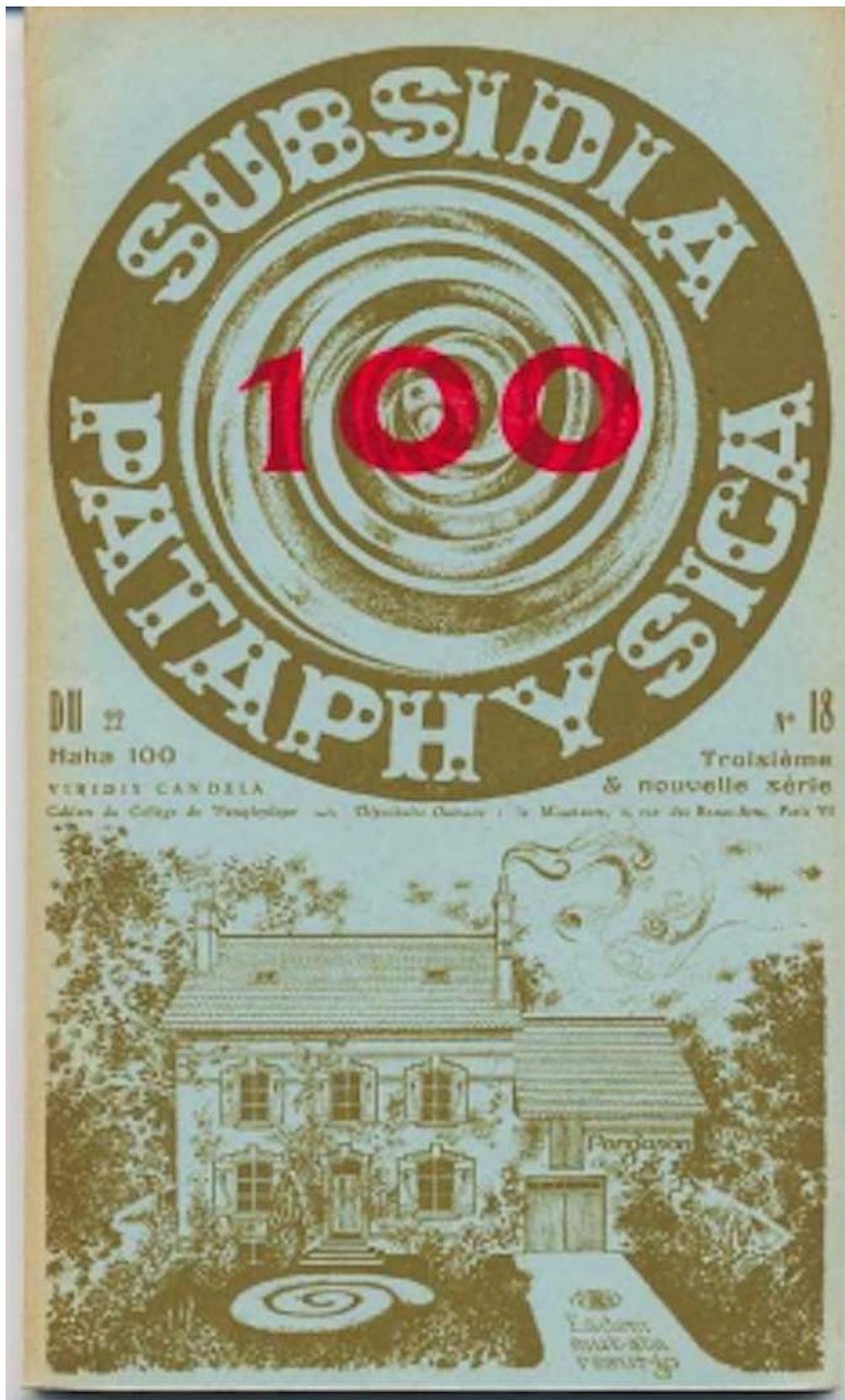
qui s'escrime à la Pataphysique

de Gault dans la rue, 2, qu'implique

Orléans dans la Loire en dégel »

et que la poste d'alors acheminait sans sourciller. Mais surtout on publia un numéro de *l'An Cent* de l'ère pataphysique, le n° 18 du 22 Haha, 8 sept. 1972 vulgaire, où le Vice-Curateur Opach mettait en garde sur le fait que le Collège n'était pas une société des amis d'Alfred Jarry, et surtout où, au milieu de célébrations de Jean Ferry et de Georges Perec (avec un article « En Cent »), on pouvait lire un article de l'Auditeur réel Paskhal Boulage intitulé « Voirie », qui rapportait une visite solennelle et inaugurale de la Cellule Orléanaise de Pataphysique dans un champ merdrique rue de la Jarry à Olivet. Latis disparut l'année suivante, comme si cette faute de goût avait anticipé sa fin.

La série des *Subsidia* allait continuer, après l'occultation du Collège deux ans plus tard, dans des *Organographes* du Cymbalum pataphysicum, qui furent suivis, après la désoccultation dudit



### L'AN CENT DE L'ÈRE PATAPHYSIQUE

Collège de *Monitoires*, *Carnets* et autres follicules. La pataphysique accordant très sérieusement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité, ses institutions étant vouées à l'éternité, et ses principes étant des

entités abstraites, ces aléas mondains n'ont aucune importance. Mais on continue de célébrer ses très riches heures.

Il y eut 28 numéros des *Subsidia*, entre 1965 et 1975. On peut retrouver le sommaire de chaque numéro sur le [site du collège de pataphysique](#).

## **Lamalif : passion et nostalgie**

**Fondée en 1966 et arrêtée en 1988 suite à des pressions politiques, la revue Lamalif s'est imposée à la fois comme un carrefour d'analyses politico-économiques et une plateforme de débats socioculturels animée par une élite intellectuelle pensant le Maroc de l'époque et celui à venir. Le nom de la revue, une combinaison des deux lettres formant le mot « لا » (« non », en arabe), reflète son refus de la stagnation au profit d'une pensée dynamique et alternative.**

**par Khalid Lyamlahy**

« Dans les anciens bureaux de Lamalif, pourtant loués depuis des années, il arrive encore aujourd'hui du courrier au nom de la revue comme si beaucoup n'arrivaient pas à intégrer sa disparition [1] » : cette anecdote rapportée en 2007 par Zakya Daoud, rédactrice en chef de *Lamalif*, en dit long sur les traces laissées par ce mensuel dans le paysage journalistique marocain.

*Lamalif* doit certainement beaucoup au parcours et à l'acharnement de Zakya Daoud. Née Jacqueline David, cette fille de paysans normands a voulu très tôt devenir journaliste. Après une institution religieuse à Rouen, elle intègre l'École supérieure de journalisme à Paris, où elle rencontre son futur époux et directeur de la revue, Mohamed Loghlam (1931-2015). Découvrant le Maroc à l'été 1957, elle s'y installe l'année suivante, travaillant d'abord à la radio nationale puis à *L'Avant-Garde*, hebdomadaire de l'Union marocaine du travail où elle côtoie l'univers syndical, avant d'intégrer *Jeune Afrique* en 1963 comme correspondante au Maroc et de prendre le pseudonyme qu'elle gardera ensuite. Marocaine depuis 1959, Daoud devient le témoin de l'ébullition politique d'un Maroc qui plonge dans la brutalité des années de plomb. En deux cents numéros, *Lamalif* accompagne l'histoire du pays et décortique les questions qui agitent sa société et façonnent son rapport à la région et au monde.

À mi-parcours, le centième numéro de *Lamalif*, publié à la rentrée 1978, se focalise sur la situation scolaire, économique et politique du Maroc. Zakya Daoud pointe, respectivement, les faibles capacités d'accueil de l'enseignement supérieur, le manque de liquidités et l'augmentation des dépenses de fonctionnement étatique, ainsi que l'« effervescence notable » des partis débattant des incertitudes économiques et de la situation au

Sahara. Ce dernier sujet fait l'objet d'un quatrième article qui analyse, en plus de l'intense activité diplomatique depuis la Marche verte et les accords de Madrid de 1975, les positions des voisins maghrébins et les initiatives africaines dans un climat général de vigilance et d'incertitude. Si *Lamalif* a prôné en 1977 « la guerre pour avoir la paix » au Sahara, Daoud se demande désormais si « le propre des conflits entretenus de ce genre » est « de ne posséder d'autre alternative que celle du temps ».

À l'image de cette question, les sujets traités en 1978 résonnent toujours au présent. Ainsi, un article consacré aux émeutes en Iran, prémices de la révolution de 1979, éclaire les clivages et les tensions politiques au sein du pays. Un autre article aborde l'accélération de la présence chinoise dans le monde et montre que la Chine cherche « à l'extérieur des potentialités et des marges de manœuvre » pour contrer la puissance soviétique. Enfin, un troisième article analyse les conséquences des accords de Camp David entre Israël et l'Égypte, soulignant que « l'accord de paix séparée consacre avec un éclat inédit la division de fait des pays arabes » et met en suspens l'avenir de la diaspora et de l'État palestiniens. D'autres articles abordent les débuts de la fécondation *in vitro*, les recherches du pétrole au Maroc et une émission de la télévision nationale.

Revue interdisciplinaire, *Lamalif* réconcilie les sciences et les lettres. Dans un entretien avec l'universitaire marocaine Hourya Sinaceur, le physicien argentin Mario Bunge, décédé récemment à Montréal à l'âge de cent ans, appelle à un développement contextualisé et complémentaire de la science et de la philosophie dans les pays dits du tiers-monde. Dans le champ littéraire, Mohamed Jibril, secrétaire de rédaction de

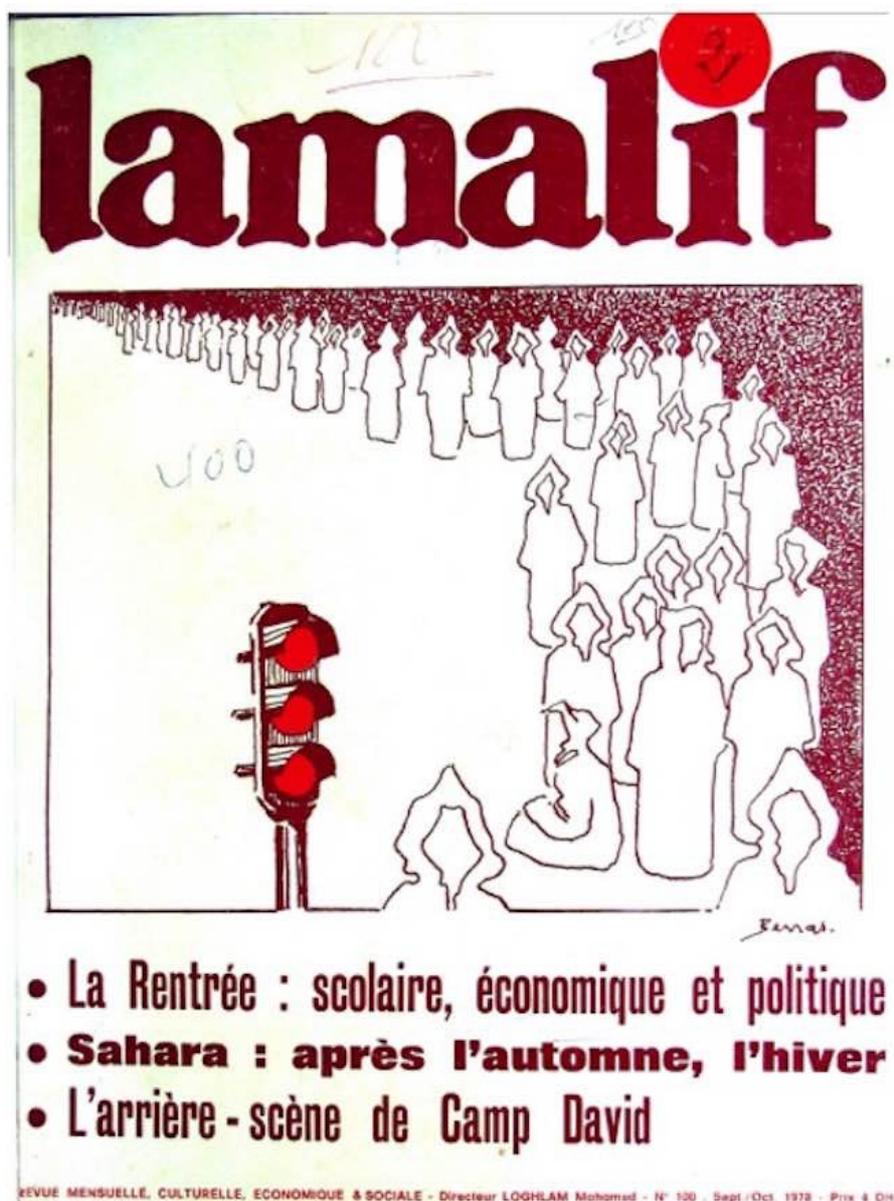
**LAMALIF : PASSION ET NOSTALGIE**

*Lamalif* jusqu'en 1985, compare ce qu'il appelle la tendance « *populiste* » de certains écrivains marocains, adeptes du réalisme idéologique et dont les écrits souffrent de schémas réducteurs et de « *grisaille formelle* », au penchant moderniste d'un deuxième groupe déployant « *une vision plus aigüe et une élaboration formelle plus poussée pour tenter d'exprimer l'avènement problématique de l'individu* », au risque, là encore, d'une fermeture du langage sur lui-même et d'une « *répétition "inflationniste"* » des procédés narratifs.

À la fois riches, pédagogiques et bien structurés, les articles de *Lamalif* se distinguent par un effort important de documentation qui se reflète dans les données chiffrées, les analyses croisées et l'utilisation judicieuse de l'actualité et des sources. Ainsi, Jibril (signant sous le nom de Mohamed Chaoui) s'appuie sur un mémoire universitaire pour évaluer la « *mise en œuvre tâtonnante* » et la finalité du service civil instauré au Maroc en 1973. De son côté, Daoud, rendant compte de l'université d'été du festival international d'Asilah qui accueille des intellectuels africains de renom (Hichem Djait, Elikia M'Bokolo, Babacar Siné, Samir Amin, Mohamed Arkoun), résume les débats autour des modèles de développement en rappelant la nécessité d'une « *véritable participation des citoyens à la décision* ».

Cet effort de lecture et de synthèse critiques se prolonge dans les comptes rendus des nouvelles parutions : un ouvrage collectif autour des patrimoines culturels africain et arabe, un roman de Tahar Ben Jelloun et un recueil d'articles du sociologue égyptien Anouar Abdel-Malek. Comme avec ce dernier, l'exercice de la recension repose sur une lecture détaillée qui éclaire la position de l'auteur à partir des ancrages, des particularités et de l'horizon de sa pensée. Par-delà les brèves et les annonces publicitaires, la lecture de la revue est rythmée par des illustrations où l'on reconnaît, entre autres, les traits des dessinateurs français Georges Wolinski et Jean Gourmelin ou de l'artiste marocain Baghdad Benas.

Relire *Lamalif* en 2020 permet de mesurer le dynamisme intellectuel de l'époque et l'effort exceptionnel de pensée et d'analyse déployé par la



revue, souvent au prix de silences ou de concessions. L'une des forces de *Lamalif* réside probablement dans sa capacité à partir de l'actualité immédiate pour engager des réflexions à la fois profondes et constructives. Zakya Daoud, dont l'œuvre personnelle et prolifique explore depuis les années 1990 l'histoire du Maroc et du Maghreb sous diverses formes, associe la revue à « *une passion envahissante* » et à « *une nostalgie lancinante* » [2]. En février dernier, elle a publié un nouvel ouvrage intitulé *Lamalif : partis pris culturels*. C'est dire que ni la passion ni la nostalgie ne sont près de s'éteindre.

1. Zakya Daoud, *Les années Lamalif 1958-1988 : Trente ans de journalisme au Maroc* (Casablanca : Tarik Éditions et Senso Unico Éditions, 2007), p. 434.
2. *Ibid.*, p. 13 et 434.

## **Libération : un assez July numéro 100**

**Regardons la une du numéro 100 de Libération daté du jeudi 22 novembre 1973. Elle est en noir et blanc, y compris le titre. En haut à droite, le prix : « 1 F (8 francs belges) » et une mention : « Directeur : Jean-Paul Sartre ».**

**par Natalie Levisalles**

La maquette est plutôt moche, c'est mal imprimé (les lecteurs ont longtemps prétendu qu'ils avaient les mains pleines d'encre après avoir tourné les pages de *Libération*, c'était vrai). Il y a quand même une belle photo de Mélina Mercouri en tête d'une manifestation contre la dictature en Grèce. Autre gros titre : « Lip est viable », sur une très emblématique grève qui allait durer trois ans.

Quand on ouvre le journal, la maquette est toujours moche, il serait plus juste de dire qu'il n'y a pas de maquette. Les articles racontent les affrontements CGT/CFDT (déjà), les grèves dans les commerces de fruits et légumes, dans les cimenteries et chez Larousse. On a des nouvelles du Chili (le coup d'État a eu lieu deux mois plus tôt) et du « chanteur Angel Parra torturé ». Des nouvelles aussi de la visite du Premier ministre Pierre Messmer à l'usine Renault de Flins : « On peut tuer des hommes autrement qu'avec des mitraillettes. En les usant jour après jour... Seulement, on ne parlera jamais de cela au conseil des ministres ». À la page « Femmes », une enquête : « Connaître son corps. Les expériences de gynécologie parallèle aux États-Unis ». La plupart des articles ne sont pas signés, ou parfois par des initiales ou des pseudonymes (un certain Jules Ferry écrit sur l'écologie). Dans les petites annonces, après la rubrique « Changeons la vie », une rubrique « Emplois » (« *cherche patron de gauche* »).

Aucun doute, on est dans un journal militant. Créé en février 1973 par Serge July, Philippe Gavi, Bernard Lallement, Jean-Claude Vernier et des militants de la Gauche prolétarienne (maoïste), et avec l'aide de Jean-Paul Sartre, *Libération* est au départ un journal d'extrême gauche. C'est un quotidien de 12 pages, à la parution irrégulière, sans publicité ni actionnaires, dirigé par ses salariés qui reçoivent tous le même salaire. Il existera sous cette forme jusqu'au 23 février 1981.

Regardons maintenant la une du 9 septembre 1981. Celle du n° 100 de *Libération* « Nlle série » (pourquoi le mot n'est-il pas écrit en entier, il y avait pourtant la place...). Le titre est maintenant appliqué sur un losange rouge. La typographie a changé, elle est plus élégante, la maquette aussi.

Le journal titre sur les nationalisations, Marianne Faithfull, le syndicat polonais Solidarité. En pied de page, une photo légendée: « *L'ayatollah Mahdavi-Kani, premier ministre, a présenté à Khomeiny le nouveau gouvernement de l'Iran* ». On voit deux ou trois ayatollahs en turban et des barbus en chemises à carreaux, on est tenté d'en déduire une diversité politique.

Dans les pages intérieures, on s'intéresse aux nationalisations (avec une photo de Laurent Fabius et de Pierre Mauroy), au slip pare-balles de Nancy Reagan, aux armes chimiques en Afghanistan, aux Sikhs qui demandent l'indépendance. L'avortement étant bientôt remboursé par la Sécurité sociale, on demande l'avis de « *Simone Weill* » (*sic*), présidente du Parlement européen. « *Pas de commentaire* », c'est une info.

Désormais, les articles sont presque tous signés : Maurice Najman (sur la CGT), Jean-Pierre Salgas (éducation), Gilles Millet (justice), Philippe Gavi (radios libres), Bayon (Marianne Faithfull), Michel Cressole, Hervé Gauville...

Les célèbres ndlc (notes de la claviste), dans lesquelles les clavistes ont pendant des années dit ce qu'elles pensaient de l'article qu'elles étaient en train de saisir, y compris et surtout quand elles le trouvaient nul, ont quasiment disparu. Les fautes d'orthographe sont par contre toujours là.

Sur cinq pages, on peut consulter les petites annonces, vestiges domestiqués et payants des petites annonces gratuites (1976/1979) et des fameuses pages « Sandwich » (1979/février 1981) avec leurs rubriques « Taulards » et « Chéri(e)s je t'aime ».

## LIBÉRATION : UN ASSEZ JULY NUMÉRO 100

Le journal est en voie de respectabilisation mais, à travers ces petites annonces, on voit quand même se dessiner une image très claire et très vivante de la France gauchiste et alternative du début des années 1980. Comme si aujourd'hui on se baladait sur les réseaux sociaux.

*Best of* des annonces du 9 septembre. « Boulots » : l'un cherche à « acheter un emplacement frites-bar », un autre quelqu'un pour faire des coussins mais « je ne peux payer qu'à prix Libé ». « Partir » : on recherche des places dans des voitures pour le Maroc, Varsovie ou le Niger. « Divers urgent » : un projet de randonnée dans la vallée des Merveilles, un passeport perdu (« Veuillez l'envoyer au 25, rue de la Roquette).

« Autos » : on cherche un « genre J7, pas cher, que je pourrais transformer moi-même pour vente frites » (encore ! il semble y avoir un lien mystérieux entre la lecture de *Libération* et la vente de frites). « Livres » : À vendre, une collection de *Charlie Hebdo* 1975/1981, *La Comédie humaine* (7 volumes, intégral). À acheter, « pages de BD parues dans Libé durant l'été. Paie 1F40 en TP neufs pour chaque ».

Quelques extraits de la très foisonnante et romanesque rubrique « Musique ». « Parolier : M. Delrieu et compositeur : M. Litwin ayant travaillé avec Paul Anka et Franck Sinatra recherchent un interprète très motivé ». « Cela fait trois ans que je stagne à cause de bassistes cancer ou scorpion. En existerait-il encore un dans la cité qui soit d'un autre signe, de feu ou d'air de préférence... avec quelques notions de scène et de studio ». « Batteur, guitariste, niveau moyen cherchent bassiste (si possible avec local)... Rigolos d'abstenir ».

La dernière page (consacrée aujourd'hui aux portraits) a longtemps été réservée à la DH (les informations de dernière heure). « Retraite à 60 ans : peu d'élus ». « Borg élimine Noah sur le central de Flushing Meadow ». Ou encore : « Arrestation à Paris d'un Italien réclamé par son pays ». Il s'agit d'un certain Jean-Baptiste Marongiu, recherché pour sa participation à un groupe armé d'extrême gauche. Marongiu sera embauché par *Libération* en 1982, à la fabrication puis au service Livres où il restera jusqu'en 2007.



Et enfin, la rubrique « c'est dit c'est dit » du jour : « "Notre pays sera détruit par le sexe. Musulmans, levez-vous et défendez l'Égypte. Israël va nous détruire par le sexe. Les empires grecs et romains ont connu leur fin à cause d'une femme. Les canons de la France se sont mis à genoux devant Hitler à cause d'une femme." L'Imam Kishk, Le Caire ».

Le journal « Nlle série » a reparu le 13 mai 1981 après trois mois d'interruption, alors que le vote des pleins pouvoirs à Serge July a entraîné cinquante départs. Le nouveau quotidien, dit *Libé 2*, fait 36 pages. Il s'est professionnalisé et il y a maintenant plusieurs niveaux de salaires. C'est le début d'une période où les pages du journal sont le lieu de rendez-vous d'une avant-garde culturelle, sociétale et politique. Pendant une quinzaine d'années, son énergie et sa créativité feront de *Libération* un journal lu bien au-delà de la gauche. Il gardera pourtant longtemps un fonctionnement très particulier, lié au tout début de son histoire, comme la production soutenue de dazibaos qui envahissent les murs ou la conférence de rédaction pendant laquelle tout membre de l'équipe, y compris la standardiste ou l'électricien, peut demander des comptes à un chef de service ou au directeur du journal. Il y aura un *Libé 3* en 1994. Puis une nouvelle formule. Suivie d'autres nouvelles formules. Mais pas d'autre n° 100.

## Défense de *L'Infini*

**À la Cinémathèque française, sise alors à Chaillot, le 15 décembre 1992, pour fêter le vingtième anniversaire d'Art Press, une « rencontre » eut lieu dont, à la rédaction du magazine, je fus l'artisan. Sur la scène, successivement, Pierre Bourdieu et Philippe Sollers. Le premier répondit à des questions sur Les règles de l'art, le second lut Paradis II, Bussy-Rabutin et Acheminement vers la parole de Heidegger. Édité par Art Press, un film de Jean-Paul Fargier garde la trace de l'événement et un dossier Bourdieu parut dans la revue en juin 1993.**

par Jean-Pierre Salgas

L'idée de réunir les auteurs de *Femmes* et de *La distinction* n'était pas si incongrue que cela. [Julia Kristeva](#) avait publié *Les samourais* en 1990, en référence aux *Mandarins*. On trouve d'ailleurs chez Sollers, à mi-chemin de la politique et de la littérature, des analyses de politique littéraire proches d'une théorie du champ (*Le G S I, Tel Quel* n° 86, 1980). D'autre part, les romans des années 1970, *H* et *Paradis*, traversent tous les langages sociaux. Quant à la sociologie du monde social de Bourdieu, elle est nourrie de littérature et d'art (de Faulkner et de Panofsky, de Queneau et de Robbe-Grillet) dans ses méthodes autant que dans ses objets. Tous deux parlent (différemment) de « stratégie ».

À l'automne 1992, dans *L'infini* n° 39, Philippe Forest (auteur du *Philippe Sollers* de la collection « Les contemporains » fondée par Denis Roche) vient de répondre de manière paradoxalement bourdieusienne dans « L'éternel réflexe de réduction » (qu'on peut retrouver dans *De Tel Quel à L'infini, nouveaux essais*, éd. Cécile Defaut, 2006) à une offensive de Louis Pinto dans les *Actes de la recherche en sciences sociales* (n° 89, septembre 1991). Sociologie interne contre sociologie externe. En janvier 1995, deux papiers, de Sollers (« [Balladur tel quel](#) » dans *L'Express*) puis de Bourdieu (« [Sollers tel quel](#) » dans *Libération*), rendront tout débat impossible... La même année, Philippe Forest donne son *Histoire de Tel Quel*. Et aux éditions P.O.L., en mai 1995 paraît la *Revue de littérature générale* d'Olivier Cadiot et Pierre Alferi (le Bourdieu de *La misère du monde* figure au sommaire comme écrivain). Elle s'arrêtera au numéro 2.

Pour ma part, je ne perçois pas contradictoirement l'écrivain et le sociologue, qui se croisent

ce soir-là, la rencontre semble possible. Venu à la littérature avant 1968 par le Nouveau Roman (ses reprises en 10-18) et le surréalisme (remis en circulation par la collection « Poésie/Gallimard » qui coïncide avec la mort d'André Breton), je suis arrivé à *Tel Quel*, à *Nombres* et *Logiques* de Sollers en... avril 1968 : « le texte », seule littérature *hors représentation*, et *l'expérience des limites* d'une bibliothèque proprement retournée (Dante, Sade, Mallarmé, Lautréamont, Artaud, Bataille) me semblent accordés au « printemps rouge » qui vient. Je suis venu à Bourdieu par *La distinction* en 1979 et le livre d'Anna Boschetti sur Sartre et *Les Temps modernes*, en 1985. Aux deux auteurs aussi par la philosophie (Althusser, Derrida). À l'intersection des deux, le premier Barthes, celui du *Degré zéro de l'écriture* (1953), à la fois histoire du champ après 1945 et théorie de cette histoire – et son concept d'écriture, entre langue et style. Roland Barthes, théoricien de « l'évolution littéraire » au sens des formalistes russes, d'une sociologie interne. Des 94 numéros de *Tel Quel*, c'est le numéro 47 (qui juxtapose un dossier Roland Barthes et les positions du maoïste Mouvement de Juin 71) et son grand écart (*littérature, philosophie, science politique*, annonce le sous-titre) qui me semble le plus emblématique de l'histoire de la revue.

1983 : revenu du maoïsme réel au retour d'un voyage en Chine en 1974, Philippe Sollers, après le feuilleton abstrait *Paradis*, publie le figuratif/défiguratif *Femmes*, à la fois tombeau de Barthes, de Lacan et d'Althusser, et qui, dans une littérature redevenue transitive, passe des langages à la biologie des corps à l'ère de la reproduction technique (*Désir* ici et maintenant n'a pas d'autre sujet). *Tel Quel* devient *L'infini*, passe du Seuil à la « banque centrale » Gallimard. En 1983,

## DÉFENSE DE L'INFINI

j'entre à *La Quinzaine littéraire*. Le Nouveau Roman devient classique (Goncourt de Marguerite Duras, Nobel de Claude Simon). Les nouvelles revues sont toutes, à des titres divers, issues de *Tel Quel* (*Change*, *Digraphe*, *TXT*, *P.O.L.*). Passionnantes alors, les trois voies du nouveau qui s'opposent au « texte » et à l'hégélianisme avant-gardiste de *Tel Quel* qu'incarnent Jean Echenoz, Pascal Quignard et le premier Renaud Camus, tout comme le règne posthume de Georges Perec. Perec et Sollers deviennent les deux pôles du nouveau dans le champ littéraire : deux « écritures » paradoxales, ici la langue, là le style. Dans *L'infini*, Perec ne sera présent qu'une fois, à travers les « années Perec » de David Bellos (n° 47).

C'est aussi le moment où la littérature française perd ses privilèges dans la république mondiale des lettres (significativement, le narrateur de *Femmes* est américain). À la mondialisation vont vite s'opposer « les » langues françaises et la créolisation (*Le discours antillais* d'Édouard Glissant date de 1981). Menace pour l'autonomie des écrivains, les médias ont dans ce rôle remplacé la politique paradoxalement effacée par la gauche au pouvoir. Autrement dit, la métamorphose de *Tel Quel* en *Infini*, véritable *coup d'état des lieux* sociologique, analyse autant qu'elle le bouleverse le champ littéraire et la place de celui-ci dans une société devenue irrévérablement du spectacle, comme l'avait été la fondation de *Tel Quel* en 1960 et le reniement d'*Une curieuse solitude*.

Élisez un numéro 100, nous demande donc *EaN*. On aurait pu s'arrêter au numéro 49-50, « De *Tel Quel* à *L'infini* » (1995) avec Joyce en couverture. Préférons le 101-102 en 2008, composé par Marcelin Pleyne. Un gros numéro de 200 pages, loin des 128 habituelles, que complète un index de la revue et de la collection. À rebours... Extension du domaine de *Tel Quel*... Hasards objectifs : alors que la naissance de *Tel Quel* était advenue à la mort du jeune Albert Camus (le texte sur l'écrivain est repris dans le numéro 54), celle de *L'infini* coïncide avec la mort du vieil Aragon. Il y a un trait d'union involontaire entre les deux : c'est Lautréamont, cible de Camus dans *L'homme révolté*, ancêtre revendiqué d'Aragon qui réagit, en 1967, avec *Lautréamont et nous*, au *Lautréamont par lui-même* de Marcelin Pleyne.

De 1960 à 1982, *Tel Quel* a parcouru l'itinéraire inverse des revues surréalistes, du « service de la révolution » à la *Littérature*. Consacré à « l'infini », l'éditorial du numéro 1 écarte Blanchot et Michaux pour en venir à Aragon, à *Une vague de rêves* (1924) : « *qui est là ? Ah très bien Faites entrer l'infini* ». En 1986 paraîtra *La défense de l'infini*, le roman monstre inachevé, détruit et attendu depuis 1928. Avec Camus, une époque, l'après-guerre, s'éloignait. Avec Aragon, c'est tout le passé et tout l'avenir, le siècle, qui s'en-gouffrent.

Le champ français contemporain en entier cette fois-ci, avec toutes ses restaurations, et non plus seulement l'avant-garde, n'est pas sans faire penser à une résurrection de l'éclectisme des *Lettres françaises*. Des livraisons seront confiées à Alain Nadaud, Bernard Wallet, Frédéric Berthet, Patrick Amine et Jean-Hubert Gaillot, Dominique Noguez. Place est faite à *Ligne de risques*. Des étrangers apparaissent : après Mailer dans le n° 1, Kundera avant son passage à la langue française, Roth, Nabokov, Fitzgerald, Gombrowicz. Dans ce même numéro, Julia Kristeva signe « Mémoire », elle dirigera une livraison intitulée « D'est ». Deux noms particuliers entre mille : Dominique Rolin, « passion fixe » de Sollers, auteure en 1980 de *L'infini chez soi* (dans *L'infini* n° 24, on trouve une lettre de Max Jacob à Robert Denoël sur *Les marais*). Michel Houellebecq aussi, que l'on croise dans les numéros 52, 59, 81... Il est aujourd'hui le meilleur ennemi, nihiliste actif, passion fixe négative, personnage des annuels « romans d'idées » de Sollers depuis dix ans, qu'un titre peut résumer : *Les voyageurs du temps* (Galimard, 2009).

Une citation de Nietzsche ouvrait *Tel Quel*, une citation de Hegel ouvre *L'infini*. Derrière eux se trouve Heidegger, déjà double fond du « Programme » qui ouvre *Logiques* : « *L'Histoire n'est pas une succession d'époques mais une unique proximité du Même, qui concerne la pensée en de multiples modes imprévisibles de la destination, et avec des degrés variables d'immédiateté* », dira la préface de *La guerre du goût*. De *Tel Quel*, *L'infini* garde la bibliothèque retournée réinventée et augmentée par Céline et Debord. Elle est élargie dans deux directions : le XVIII<sup>e</sup> siècle à travers les âges contre le XIX<sup>e</sup> étudié par Philippe Muray, avec au centre Voltaire et le surréalisme. Au couple Artaud-Bataille succède désormais le surréalisme tout entier et André Breton. Entre Voltaire et Breton, le Rimbaud des *Illuminations*, héritier des *Illuminati*, nous dit *Désir*. En

## DÉFENSE DE L'INFINI

politique, Sollers s'en tient à son article sur « La France moisie », publié en 1999 dans *Le Monde* et souvent redécliné depuis.

« Tel Quel », écrit Julia Kristeva en 1983 dans « Mémoire », « est devenu la charnière privilégiée où l'avancée structuraliste a basculé en une analyse de la subjectivité ». Une « bascule » analogue à celle de Barthes de la « mort de l'auteur » à la *Vita nova*, via le biographème et *R. B. par lui-même*, Théorie d'ensemble, texte et intertextualité ont glissé vers la *Théorie des exceptions*. Ce sont des « identités rapprochées multiples », dit Sollers, bien au-delà des jeux des romans avec le pacte autobiographique, constants depuis *Une curieuse solitude*. À son tour « dernier des écrivains heureux », il pourrait être décrit comme le principal héritier du capital de la littérature française tout entière, « créateur incréé » comme Sartre selon Bourdieu, qui, d'essai en roman, s'incarne en chaque créateur incréé du passé. Il compose aussi des fictions « sociologiques » : lire, après *Femmes* et bien avant *Les voyageurs du temps*, la préface à *New York* de Paul Morand en 1987, avec ses personnages d'écrivains à la manière qui court des *Illusions perdues* aux *Particules élémentaires* via *Aurélien*.

De plus en plus, un tiers de chaque numéro de la revue, comme naguère « Paradis » dans *Tel Quel*, est occupé par la reprise des articles de son fondateur (on peut les relire dans les livres *La guerre du goût*, *Éloge de l'infini*, *Discours parfait* et *Fugues*). Avec photos incluses... Et toujours Picasso en quatrième de couverture. Une sorte de sociologie romanesque à la première personne, qui se dit hostile à la « société » et active dans le champ, un bon objet pour une sociologie du champ littéraire parce qu'aux antipodes absolus de celle qui semble souvent ne s'intéresser qu'à une littérature se reconnaissant en Bourdieu (dans le sociologue : Annie Ernaux ; dans l'écrivain qu'il est également : Olivier Cadiot).

Revenons à la Cinémathèque et à ses suites. Pierre Bourdieu, qui n'a pas lu l'écrivain, a voulu, enjambant sa propre théorie du champ littéraire, voir Sollers en « intellectuel de parodie ». Philippe Sollers, qui n'a pas lu le sociologue, a fait semblant de croire que, disciple de Durkheim



L'écrivain Philippe Sollers dans le bureau de la revue *L'Infini* aux éditions Gallimard (octobre 1992) © Robert Tressan

(« la société, c'est Dieu »), Bourdieu prônerait l'adoration de celle-ci (ce qui est faux, comme le montrent les *Méditations pascaliennes*). Le travail de sociologie interne reste à venir, qui confronterait les pensées antagonistes et les textes de ces deux pascaliens, le sociologue pour lequel seul ce monde existe, l'écrivain qui fait le pari d'un autre monde dans le nôtre. D'où en même temps les positions apparemment incompatibles d'un corps singulier, d'un *style* revendiqué comme *écriture* : son catholicisme sans croyance, sa philosophie « chinoise », son athéisme sexuel... Le numéro 146 (printemps 2020) de *L'infini* est sorti à l'heure de l'entrée en confinement.

## ***Novos Estudos Cebrap : un Brésil alternatif***

***Fondée en 1981, la revue Novos Estudos Cebrap symbolise une nouvelle étape pour l'institution dont elle fait partie, le CEBRAP (Centre brésilien d'analyse et de planification). Journal révélateur d'un basculement dans le contexte politique et académique brésilien, il fête son numéro 100 en 2014.***

**par João Victor Kosicki**

Le CEBRAP est fondé en 1969, alors que la dictature militaire brésilienne entame sa période la plus répressive. Suspension unilatérale des garanties constitutionnelles et civiques, hausse de la persécution politique et idéologique. Sa création répond en partie à deux facteurs : les purges effectuées par la dictature militaire à l'Université et la volonté des chercheurs du FLASCO (Faculté latino-américaine de sciences sociales) et de l'ILPES (Institut latino-américain de planification économique et sociale) de posséder un centre de recherche. Parmi ses membres, on trouve des universitaires et des enseignants privés de leurs activités par la dictature militaire. Beaucoup d'entre eux ont participé à un célèbre séminaire de lecture de l'œuvre de Marx.

La revue est créée en réponse aux transformations subies par le CEBRAP, provoquées par les profonds changements politiques qui ont eu lieu à la fin des années 1970 : création d'un nouveau système partidaire et loi d'amnistie de 1979. Avec la création d'un tel système, le centre se divise entre sympathisants du PMDB (Parti du mouvement démocratique du Brésil) et du PT (Parti des travailleurs). La loi d'amnistie permet de son côté la réintégration de nombreux membres à l'Université, et ainsi une baisse d'intérêt des membres pour le CEBRAP. En ce sens, bien que cette période ait été vécue comme une crise au CEBRAP, il est intéressant de souligner que la revue apparaît à une période où le centre rassemble trois entités importantes du Brésil d'aujourd'hui : l'Université, le Parti des travailleurs et le Parti de la social-démocratie brésilienne. Ce dernier est créé en 1988 par des dissidents du PMDB.

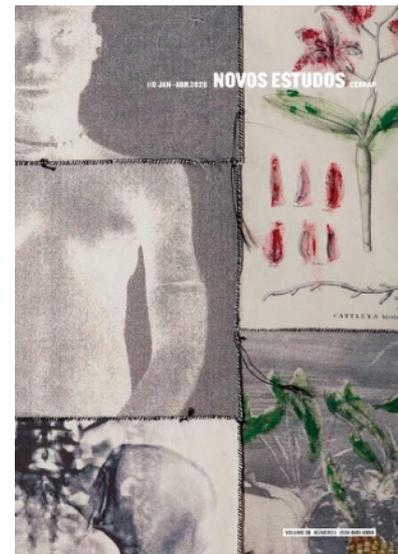
Le numéro 100 sort en novembre 2014, un mois après les élections les plus controversées de la nouvelle république brésilienne, promulguée en 1988. Avec 51,64 % des voix, Dilma Rousseff est réélue présidente du Brésil. En feuilletant le vo-

lume presque six ans après, on décèle une étrange parenté entre ces articles et des éléments de la crise ultérieure. On y trouve dix articles préfigurant, directement ou indirectement, la tempête politique ayant dévasté le pays entre 2015 et 2018.

L'introduction, écrite par Paula Monteiro, éditrice à l'époque, célèbre l'histoire de la revue, évoque sa longévité inhabituelle et affirme sa vocation pour la culture et la pensée critique.

D'autre part, elle révèle la principale transformation de ces trente-trois années d'existence, au cours desquelles la revue s'est affirmée comme l'une des plus prestigieuses revues académiques. Prestige qui coule également dans les plumes. En effet, les contributeurs de la revue font partie de la plus haute élite intellectuelle brésilienne : Roberto Schwarz, Ismail Xavier, Angela Alonso, Marcos Nobre, Ricardo Terra – deux générations d'intellectuels parmi les plus reconnus, de professeurs des universités parmi les plus importantes du pays.

Enfin, le contenu des articles attire l'attention : un article d'Adam Przeworski sur l'instabilité des régimes politiques en Amérique latine, un autre sur les débats économiques autour de la faible croissance de l'économie brésilienne, signé Marcos Nobre. Ricardo Terra analyse la situation des universités brésiennes, alors que Roberto Schwarz rend compte de l'un des derniers livres de Machado de Assis, *Esau e Jacó*. Pour finir, Angela Alonso s'intéresse au Movimento Abolicionista – l'abolitionnisme brésilien –, thème canonique dans le monde intellectuel brésilien.



## Entre Londres et New York, des anniversaires annuels

***Un numéro 100 ? Voilà un anniversaire que les grands magazines anglo-saxons consacrés en tout ou en partie aux sujets littéraires et culturels n'ont pas à célébrer puisque (comme leurs confrères d'autres domaines) ils effectuent généralement leur numérotation par tome et fascicule. C'est donc un anniversaire annuel qu'ils peuvent le cas échéant célébrer : un centième pour The Times Literary Supplement, un cinquantième pour The New York Review of Books.***

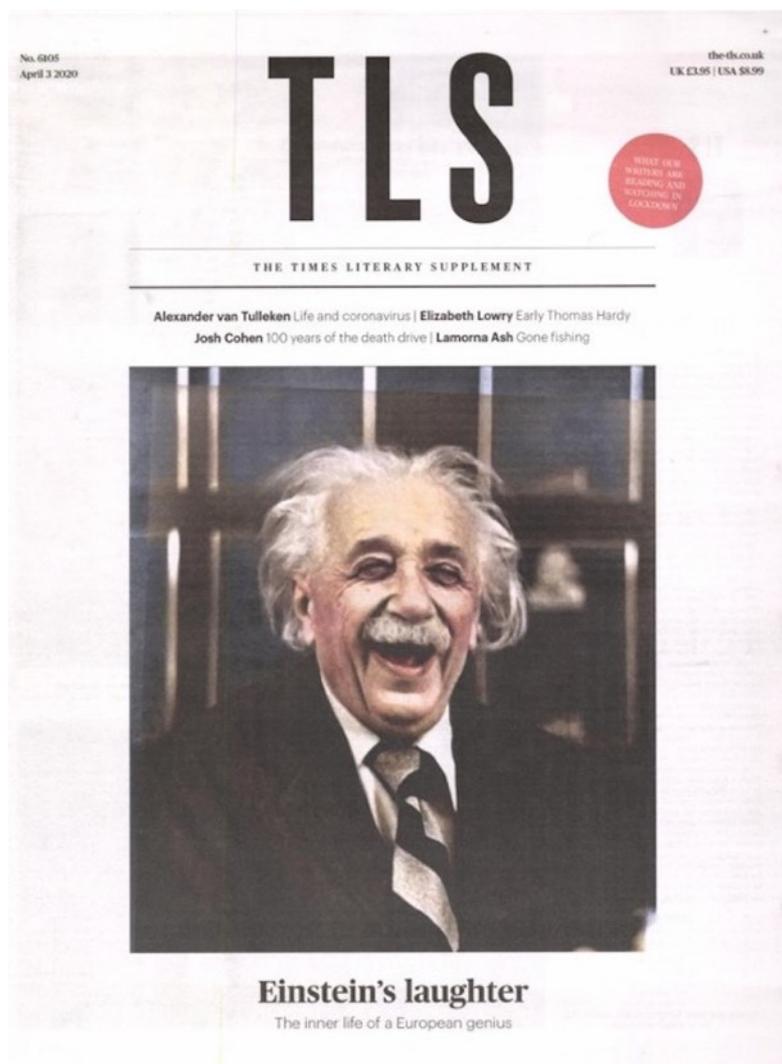
par **Claude Grimal**

Donc, pas de célébration de numéro 100 mais parfois d'autres initiatives, sous des formes diverses. Prenons, par exemple, l'un des plus vieux de ces magazines, l'hebdomadaire *The Times Literary Supplement*, son auto-congratulation eut des expressions originales au fil des années. Ainsi, pour son soixante-quinzième anniversaire (en 1977), il lança une enquête, « Reputations Revisited », demandant à des écrivains célèbres de citer les confrères qu'ils jugeaient le plus injustement oubliés ou méconnus. Et c'est ainsi que leurs réponses, dont celle de Philip Larkin, permirent de relancer, peu avant sa mort, la notoriété de la merveilleuse Barbara Pym dont bien des romans étaient alors introuvables. Chouette anniversaire, donc, que celui où, lorsqu'on souffle des bougies, on (r)allume la flamme des enthousiasmes de lecture !

Mais, avant et après, le *TLS* laissa passer sans flonflons des numéros pleins de zéros aussi impressionnants que les n° 1000, 2000, 3000, 4000 et 5000 (en 1999). Il se rattrapa en 2018, au n° 6000, avec une belle proposition à ses lecteurs : un abonnement à vie pour 1 902 £, somme qui correspondait à l'année de publication du premier *TLS*. Cette offre « *exceptionnelle* », précisait le magazine, était accompagnée de cadeaux : « *une bouteille de champagne [...] et un mug T.L.S. en édition limitée* ». Sans doute les lecteurs de moins de vingt-cinq ans sentirent-ils leur cœur bondir devant pareille aubaine, mais les autres (la majorité), aux coronaires moins juvéniles, après les premiers feux de l'emballage et la consultation de leur calculatrice ainsi que de leur bulletin de santé, renoncèrent presque tous à la joie peu rentable de recevoir un *TLS* jusqu'au seuil de la tombe puisqu'ils pouvaient déjà se le procurer chaque semaine pour 3.95 £ en kiosque et pour beaucoup moins par abonnement « normal ».

Toujours est-il que, dans chacun des 50 numéros annuels du *TLS*, le lecteur sous ou hors viager peut lire une quarantaine d'articles sur des sujets allant, selon la description du magazine lui-même, de « *Shakespeare à Schopenhauer, du théâtre populaire à la théorie politique* » écrits par des contributeurs souvent spécialistes et par des grands noms de la littérature (au fil du temps : Italo Calvino, Patricia Highsmith, Seamus Heaney, Orhan Pamuk...). Le tout est accompagné soit des bonnes feuilles d'une œuvre à venir, soit d'un extrait d'une conférence, et toujours d'une ou plusieurs poésies.

Pas de champagne ni de mug en 2013 pour le nouvel abonné de la *New York Review of Books*, un des plus célèbres bimensuels des États-Unis, lorsqu'elle fêta son cinquantième anniversaire, mais une réédition du numéro un de février 1963. Ce numéro « collector » ne lui fut remis que s'il avait eu la chance d'être invité au grand raout donné pour l'occasion à la Mairie de New York. Lors de la soirée, des écrivains (Joan Didion, Mark Danner, Michael Chabon...) lurent des extraits d'articles qu'ils y avaient publiés, Mary Beard, « *classicist* » de l'université de Cambridge, présenta un relevé des auteurs ou personnages de l'Antiquité que la revue avait mentionnés pendant le demi-siècle écoulé et déclara sa satisfaction : un au moins était cité par numéro. Robert Silvers, l'éditeur en chef (la coéditrice, Barbara Hardwick, est morte en 2006), relut aux invités l'éditorial du premier numéro : « *La New York Review of Books n'a pas la prétention de parler de tous les livres du moment ni même des plus importants. Elle s'abstient de gaspiller son énergie et ses colonnes à parler de livres dont les buts sont triviaux et les intentions vénales, sauf, très exceptionnellement, s'il s'agit de dénoncer une réputation surfaite ou une supercherie* ». Et



### **ENTRE LONDRES ET NEW YORK, DES ANNIVERSAIRES ANNUELS**

Silvers de conclure sous les applaudissements : « *Cinquante ans plus tard, nous poursuivons cette tâche* ». Il était aidé dans celle-ci par de grands noms prêts à affûter leurs plumes pour un si noble idéal et à fournir des articles de bonne longueur : Desmond Tutu, John Updike, [Margaret Atwood](#) et une centaine d'autres célébrités furent ses collaborateurs occasionnels ou réguliers, et certains, comme par exemple Norman Mailer, y maintinrent vivace la polémique littéraire.

C'est d'ailleurs l'esprit batailleur de la *NYRB* qui fit l'objet de *The 50 Year Argument*, le documentaire que Martin Scorsese consacra à la revue en 2014. Bel hommage ! Combien de publications culturelles périodiques, en effet, pourraient se vanter d'avoir été honorées par un grand du septième art ?

*En attendant Nadeau*, lui, pour son n° 100 ne peut encore faire cadeau d'aucun mug à ses lecteurs, ni les inviter à la projection d'un film tourné à son sujet, mais il les convie en toute amitié à une petite célébration chantée grâce à une « chansonnette comique », « Au n° 100 », extraite du répertoire fin-de-siècle (le XIX<sup>e</sup>) des cabarets parisiens. Ils pourront, s'ils le souhaitent, imaginer (*mutatis mutandis*) l'ambiance du journal et l'activité de ses collaborateurs. Les bons déchiffreurs de partitions pourront même l'interpréter devant leur propre mug et leur propre écran et, en entonnant les derniers vers du dernier couplet, se dire qu'assurément : « *On lit l'journal tranquillement/Au numéro 100.* » *En attendant Nadeau* les remercie et promet, dans l'éventualité d'un recensement par Mary Beard, de mentionner plus souvent Athénée de Naucratis et Quinte-Curce.

**Ne manquez pas de faire un tour sur le site de la [New York Review of Books](#) et sur celui du [Times Literary Supplement](#), qui proposent l'un et l'autre des abonnements 100 % digitaux.**

ARTS

## Trafic : le cinéma et les textes

***Pour son vingt-cinquième anniversaire, Trafic, la « revue de cinéma. » (point) a décidé de varier sa formule de numéro anniversaire ; au lieu de demander aux membres les plus éminents de la cinéphilie mondiale d'écrire sur leur film préféré ou de répondre à la question aussi vieille qu'André Bazin : « Qu'est-ce que le cinéma ? » (comme pour le numéro 50), le comité de rédaction de la revue leur a proposé d'écrire sur un texte ou un ouvrage consacré au cinéma.***

par **Guillaume Basquin**

D'où le titre sur la couverture du numéro : « L'écran, l'écrit », et l'exergue, dû à Jean-Claude Biette, cofondateur de *Trafic* avec Serge Daney : « *Chez nous, seul le texte fait loi.* » Dans l'éditorial, on comprend que « *la réalité intrinsèque des textes prévaudra toujours sur la relative opportunité de leurs sujets* » : le beau souci esthétique ! Sur la couverture toujours, on peut voir la seule image de la livraison, comme d'habitude (on est radical ou on ne l'est pas) : la reproduction en couleurs (première fois, à ma connaissance) d'un livre célèbre de Jean Epstein de 1921, *Bonjour cinéma*, qui devient l'objet d'un assez jubilant entretien imaginaire entre le cinéaste et le cinéma lui-même, par Jacques Aumont : « Dialogue d'ombres ».

Tout naturellement, ce numéro de *Trafic* donne naissance à des mises en abyme de célèbres textes critiques sur le cinéma, celui de [François Truffaut](#), « Une certaine tendance du cinéma français », par exemple, par Luc Moullet, ou bien la « Lettre sur Rossellini » de Jacques Rivette, par Dominique Païni, ces deux auteurs nous expliquant comment ces textes fondateurs de la cinéphilie française ont fondé leur propre désir d'écrire à leur tour sur le cinéma. Deux des plus belles plumes régulières de la revue (et qui ont beaucoup fait pour sa célébrité), Jean Louis Schefer et [Jean-Luc Nancy](#), ouvrent et ferment le numéro. Schefer refuse d'honorer la commande, mais ne nous dispense pas moins une magnifique « leçon » de cinéma à sa façon : sa « Lettre » est ponctuée de fulgurances sur l'ontologie du (vieux) cinématographe. Par exemple, réfléchissant sur « *la force poétique du premier cinéma* » : « *Raison pour laquelle Dreyer, Sternberg, tant d'autres, ont été une telle force poétique : on y sentait la fragilité de la pellicule* » (c'est moi qui souligne) ; ou bien : « *Il me plaît qu'une pellicule, après avoir rempli ses*

*fonctions de plaisir, se corrompe et disparaisse : les restaurations en "dur" de ce qui est fait pour mourir sont pour moi des contresens* » (on dirait qu'il s'est exprimé, là, tout à fait pour les gens de mon espèce...).

On aurait pu craindre que de tels exercices de métacritique du cinéma (« *pousser jusqu'au bout notre passion des textes "sur le cinéma"* ») plombassent un peu cette livraison par un trop abondant usage du texte comme loi contre l'esprit de la cinéphilie ; il n'en est rien, car plusieurs contributeurs font un décisif pas de côté hors de la loi du texte ; ainsi Frédéric Sabouraud, dans son texte sur les *Écrits* de Dziga Vertov, « Dionysos au bal du plan quinquennal », insistant sur le fait qu'un film doit être une « *transe faisant feu de tout bois* », et que seulement alors le cinéaste peut être pris de « *vertige cinématographique qui saoule en premier lieu celui-là même qui filme et celle qui monte, dont les mots, qu'ils aient été écrits avant, pendant ou après le tournage, n'ont pu saisir la sève* » : le cinéma est dionysiaque ou il n'est pas (grand-chose) : « *Alors advient le cinéma.* » Ou encore Jean-Luc Nancy dans l'excipit du numéro enfonçant le clou sur cette même idée : « *Le film a le dernier mot – comme un tableau, comme une musique – dans une suspension de tout discours.* »

Ouf ! Nous pouvons respirer, musarder dans le numéro au hasard de nos propres connaissances, intérêts, au gré d'infinis allers et retours « *entre voir et savoir, dire et lire* » (Serge Daney dans son texte resté inédit jusqu'ici, « Godard, morale, grammaire »). On se souvient de cette formule magnifique de [Maurice Nadeau](#) : « *L'œuvre vaut toujours plus que le bien, ou le mal, qu'on dira d'elle.* » *Trafic* reste bien la « plus belle revue de cinéma du monde ».

## Il est rien chouette, *Pilote* !

***Astérix, Blueberry, Tanguy et Laverdure, Achille Talon, Valérian, mais aussi Le Grand Duduche et Le Génie des Alpagnes : ils ont tous été publiés dans Pilote, dont le numéro 100 a paru en septembre 1961. Soit 221 numéros avant l'adoption du célèbre slogan : « Mâtin quel journal ! »***

par Michel Porret

Conçu fin 1958 comme « Paris Match *des jeunes* » par le publicitaire François Clouteaux avec la connivence de Jean-Michel Charlier, Albert Uderzo, René Goscinny et Raymond July (Radio-Luxembourg), l'hebdomadaire *Pilote* paraît à Paris du 29 octobre 1959 (300 000 exemplaires, ample format 36,5 x 26,5 cm) au 30 mai 1974 (n° 760).

La bande dessinée escorte un rédactionnel consumériste et patriotique, plutôt copieux : jeux, récits historiques, reportages (armée, automobile, film, industrie, science, sport) ainsi que feuilletons dont le « Petit Nicolas » de Goscinny et Sempé et le « chevalier des temps modernes » Bob Morane par Henri Vernes.

Le 28 avril 1960 (n° 27), célébrant la bataille de Camerone, la une de *Pilote* exalte un légionnaire blanc, clairon en bouche. Durant la campagne française au Mexique (1861-1867), 2 000 Mexicains déciment un peloton de la Légion étrangère à Camerone de Tejada (30 avril 1863). En page 14, entre les exploits du pilote de Mirage III Michel Tanguy (Uderzo, Charlier) et le *Démon des Caraïbes* (Hubinon, Charlier), avant le « Pilotorama » sur Camerone, le feuilletoniste Georges Fronval glorifie cette « armée d'élite, l'un des plus beaux régiments du monde ». La France se glorifie des « chevaliers cosmopolites de l'Aventure [qui] n'ont jamais failli à leur devise : Honneur et Fidélité ».

Il est « rien chouette », *Pilote* !

Les hebdomadaires *Spirou*, *Tintin* et *Vaillant (Journal de Pif)*, proche du Parti communiste français, sont de grands concurrents. S'étiolant, *Pilote* est racheté en 1960 pour 1 franc symbolique par Georges Dargaud qui édite la version française du *Journal de Tintin*. Sous le tandem Goscinny/Charlier (1963), en format réduit à 27 x 35 cm, *Pilote* renouvelle bientôt la bande dessinée. *Le Journal d'Astérix et d'Obélix* (été 1965)

consacre 80 % de ses pages au neuvième art, avec les plumes qui déconstruisent la ligne claire (*Journal de Tintin*) — dont Claire Brétécher, Annie Goetzinger, Cabu, Druillet, Fred, Gébé, Gir, Gotlib, Greg, Hubuc, Jean-Claude Mézières, Reiser, Mandryka, Pierre Christin, Enki Bilal, Morris, René Pétillon, Tardi.

Achille Talon, Astérix, Barbe-Rouge, Blueberry, Iznogoud, Philémon, Tanguy et Laverdure, Valérian, *Dingodossiers*, *Histoires fantastiques*, *Rubrique-à-brac*, etc. : le succès en album de ces séries fétiche n'endigue pas l'érosion de *Pilote*. La rivalité avec *Hara-Kiri mensuel* et *L'Écho des savanes*, où dessinent les transfuges de l'hebdomadaire, le mine. De plus, perdant Blueberry, Astérix et Lucky Luke en 1973, l'hebdomadaire *Pilote* est remplacé le 30 mai 1974, pour huit ans, par le mensuel éponyme sans Goscinny.

Daté du 21 septembre 1961 (0,80 NF en France, 80 centimes en Suisse), le numéro 100 affirme l'ancrage de *Pilote* dans la modernité socio-économique et politique du gaullisme, à lire la saga de l'aviateur Michel Tanguy, héros de la dissuasion aérienne française. « 4 kilomètres sous le Mont-Blanc », envoyé spécial Euloge Boissonnade (Radio-Luxembourg) : la une photographique — paysage alpin et ouvriers casqués devant une bétonneuse — annonce l'article sur le chantier du tunnel du mont Blanc (1959-1962) ou « ère nouvelle dans les rapports européens ».

Numéro 100, 12 pages de bandes dessinées sur 32 : « Le Démon des Caraïbes » (Hubinon, Charlier) ; « Michel Tanguy » (Uderzo, Charlier) ; « Cochise », tiré par Lucien Nortier de *La Flèche brisée (20<sup>th</sup> Century Fox TV International)* ; « P'Tit Pat », série oubliée de Dagues et Remo Forlani ; « Ça va bouillir » (Saint-Julien, Tillieux), décalqué du feuilleton de Radio-Luxembourg ; « Les aventures de Pierre et Paul », fade roman-photo-dessiné (Goscinny, Guyot, Jay) ; « Frazer l'Africain : le safari perdu », série britannique

**IL EST RIEN CHOUETTE, PILOTE !**

musclée (Frank Bellamy, George Beardmore) ; « Jacques Le Gall : le lac de l'épouvante », thriller en noir et blanc (Mitacq, Charlier) ; « Astérix le Gaulois » [*Astérix chez les Goths*] en quatrième de couverture (Uderzo, Goscinny).

S'ajoute à cela un journalisme d'actualité et d'histoire. Le courrier des lecteurs (jeu d'échecs, Peaux-Rouges, éloges à Uderzo) devance un reportage-photo sur le filmage du *Jour le plus long* de Darryl F. Zanuck, Ken Annakin, Andrew Marton, Bernhard Wicki et Gerd Oswald (p. 2-3). Les quatre colonnes sur la galerie du mont Blanc (p. 6-7) s'encadrent de blocs publicitaires — « Art Master », méthode Assimil, crayons « Éléphant », figurines en latex « Fanfou et son ami Toto », « Jeu Concours » Reynolds, trois *strips* d'une série anonyme : « Au temps des Mousquetaires ».

La publicité pour « Flash » le « Waterman des Jeunes », précède la double page photos-textes (10-11) sur trois prototypes militaires (S.N.R – hydroglisseur de 27 tonnes ; avions de combat Bristol T. 138 et Farnborough 61) que suit un article consacré au tournage de Poly ou le *Mystère du Château*. S'y ajoutent quatre pages (texte de Frank Murray ; photo, dessin, cartes, 14-17) sur la guerre de Sécession (1863-1865) dont le *Pilorama* « Bataille de Gettysburg » de l'illustrateur Pierre Rousseau, peintre officiel de l'armée française.

Papeterie et maquette *Heller* (« Le Sphinx, vapeur à aubes ») : ces annonces encadrent « La soupe aux poissons », épisode loufoque du *Petit Nicolas* par Sempé et Goscinny (18) : « *Après j'ai demandé au cuisinier comment ça se faisait que les poissons dans la soupe étaient si gros et si nombreux. Alors le cuisinier s'est mis à rigoler, et il m'a expliqué que les poissons ça gonfle à la cuisson. Et comme il est chouette, il m'a donné une tartine à la confiture.* »

En écho aux vacances du garnement, la rubrique photographique « *Pilote partout* » (19) illustre la militance du magazine sur les plages de la côte d'Azur avec les radios Luxembourg et Monte-Carlo, le musée océanographique de Monaco, l'« équipe Cousteau ».

Douceur des années 1960, mais aussi poids de l'histoire en écho à 1939-1945. Le neuvième épisode des *Canons de Navarone* (1957) d'Alistair MacLean narre la bravoure d'un commando an-

glais à *Kéros*, île fictive sous le joug nazi en mer Égée (20). Des photos du film anglo-américain éponyme de J. Lee Thompson (1961) ornent le feuilleton bouclé au n° 122 de *Pilote*.

Des journalistes avec Pierre Bellemare (Radio-Luxembourg) coiffent la double page (26-27) où se lisent les « Enquêtes de l'inspecteur Robillard » par Moal Lic (Marc Moallic), les « Carnets secrets de l'Agent P.P. 751 » (alphabet morse) et le jubilé en 15 vignettes sur « Georges Mèliès. Premier illusionniste du cinéma », né en 1861 (dessin de Pascal, texte de Guiroye).

Le « *Carnet de bord* » (31) annonce le Grand cirque de France (radios Luxembourg et Monte-Carlo) et l'ours du journal installé aux éditions Dargaud, 31 rue du Louvre, Paris 2<sup>e</sup> (direction J. Ebrard ; rédaction D. Lefèvre-Toussaint ; conseil de rédaction R. Joly, R. Goscinny, J.-M. Charlier). La « Grande opération *Pilote* » choie les lecteurs : accès libre dans les parcs zoologiques, stations de radio et gares, baptêmes aériens, prix Esso dont un « *magnifique électrophone* ». L'éditorial du « chef pilote », Jean Dongues (Jean-Émile Domergue), exalte la rentrée scolaire ou « *temps de l'impatience* » à « *connaître les nouveaux maîtres ou professeurs, les nouveaux livres, les nouveaux camarades* », les nouveaux projets du journal.

*Pilote* numéro 100... racheté sur le marché aux puces genevois, nostalgie d'une fin d'enfance sombre. Rien à y lire de singulier. L'aventure va continuer en 660 numéros pour ceux que lie la passion démocratique de la bande dessinée. Préfacier des *Dingodossiers* (1967), Goscinny loue son auteur Gotlib qui l'a moqué avec la mise en abyme de *Pilote*. Si le slogan « *populaire de Pilote est 'Mâtin ! Quel journal !* », l'« *excellente publication* » se vend dans « *tous les kiosques et chez tous les bons libraires, à un prix dont la modicité vous fera sourire* ».

Il est rien chouette notre *Pilote* — miroir enjoué des trente glorieuses !

« **BD oubliées** », « ***le site qui vous aide à retrouver vos BD*** », fournit de nombreuses informations sur *Pilote* et les publications Dargaud par année. Et l'on peut retrouver les unes de l'hebdomadaire sur le site **Bédéthèque**.

## **Algérie Littérature/Action : un combat culturel et politique**

**« Une belle mémoire contemporaine de l'Algérie créative, cette Algérie plurielle, Algérie des deux rives et du vaste monde » : voilà ce qu'en 2006 la revue Algérie Littérature/Action (ALA) estime avoir constitué. Fondée en 1996, elle célèbre, à l'occasion de son numéro 100, ses 10 ans d'existence, en revenant sur les origines de son numéro 1.**

**par Tristan Leperlier**

Des dizaines de milliers de morts. Une guerre civile. Terrorisme islamiste et contre-terrorisme d'État rivalisaient d'horreur. Des intellectuels qui portent au plus clair leur engagement politique, le plus souvent anti-islamiste, et le payent de l'exil ou de la mort. Écrivain et journaliste assassiné en 1993, [Tahar Djaout](#) écrivait :

*« Le silence, c'est la mort*

*Et toi, si tu te tais, tu meurs*

*Et si tu parles, tu meurs*

*Alors, dis et meurs. »*

Lui-même journaliste et écrivain menacé d'emprisonnement par l'État, et de mort par des terroristes islamistes, Aïssa Khelladi trouve refuge en France en 1994. Marie Virolle quitte également le pays qu'elle avait adopté depuis vingt ans et s'engage depuis la France, notamment au travers du Comité de soutien aux intellectuels algériens présidé à l'EHESS par Pierre Bourdieu.

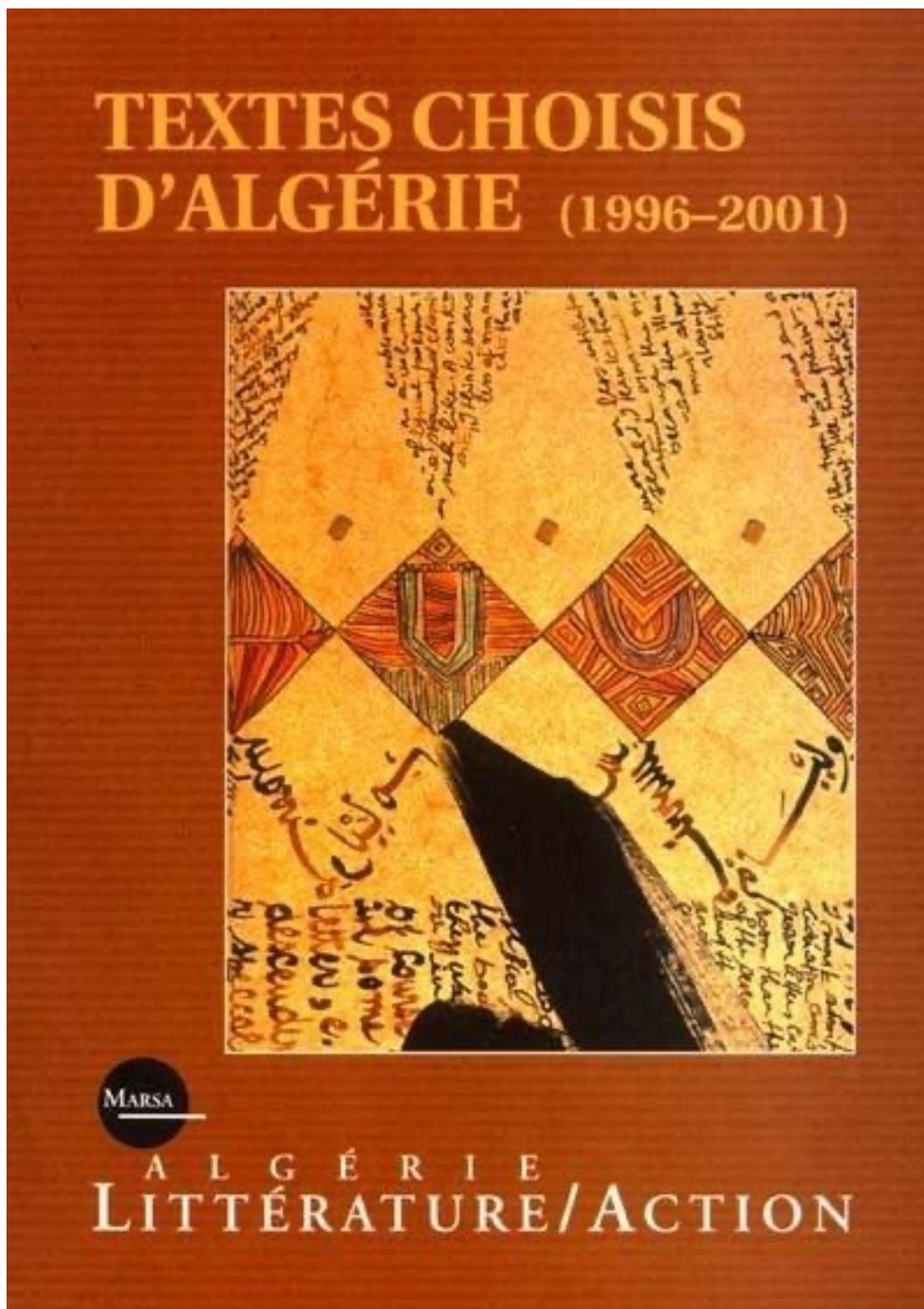
Lors de leur rencontre, les deux fondateurs de la revue ALA ont un objectif tout à la fois culturel et politique. Face aux menaces, à l'effondrement culturel, à l'exil, continuer à écrire et publier devient une « action » politique. La revue décide une formule originale de « Livrazine » : pour chaque numéro est publiée une œuvre longue inédite (environ 200 pages) en première partie. Contre l'idéologie arabo-musulmane qui est l'objet d'une surenchère entre conservateurs et islamistes, la revue promeut une définition ouverte (et en français) de l'identité littéraire algérienne : *« Voix de celles et de ceux qui se reconnaissent comme Algériens de nationalité, de cœur ou d'esprit. L'Algérie, du dedans et du dehors, veut plus que jamais dire sa pluralité. »* Et de fait, pieds-noirs et pieds-rouges (coopérants français

quand Alger était la « Mecque des révolutionnaires ») viennent ici rencontrer et soutenir ceux que l'écrivain Anouar Benmalek nomme avec une triste ironie les *pieds-gris*, cette matière grise exilée en France pendant la guerre civile.

Soutenue par un prestigieux comité de parrainage (Derrida, Bourdieu, [Dib...](#)), par le travail bénévole et militant de quelques-un.e.s, et par diverses subventions publiques françaises, la revue devient en quelques mois le centre de gravité, délocalisé, du sous-champ algérien de langue française. Quelques-uns de ses auteurs y sont même repérés par de grandes maisons d'édition françaises.

La fin de la guerre civile met progressivement un terme à cette expérience inédite d'une revue se pensant entre les deux rives. Rentré en Algérie, Aïssa Khelladi crée la maison d'édition Marsa, qui reprend un certain nombre de titres d'ALA. Mais elle périclite, à la fois trop grosse pour restreindre ses ambitions et trop fragile pour supporter les pertes engendrées par le manque de professionnalisation et de lectorat en Algérie. En France, ALA est progressivement contrainte, pour continuer à percevoir les subventions publiques, de se transformer en revue française « normale ». Le format de Livrazine est abandonné, au profit d'une double publication parallèle, avant que ne cessent progressivement les publications d'œuvres longues.

Le numéro 100 correspond à cette deuxième étape de l'histoire de la revue. Il commence par un texte revenant sur *Peurs et mensonges*, roman d'Aïssa Khelladi publié lors du numéro 1, puis il y a un entretien avec les deux fondateurs réalisé pour la revue *World Literature Today*. Devenue élégante et presque luxueuse, sous un format carré original (21 x 21) de 70 pages, la revue reproduit, comme à presque chaque numéro, des



**ALGÉRIE LITTÉRATURE/ACTION :  
UN COMBAT CULTUREL ET POLITIQUE**

œuvres d'art contemporaines : cette fois, celles de la peintre et poétesse Fatna Benaïssa, entremêlées avec ses poèmes. Aux côtés d'autres œuvres inédites (une nouvelle de Wi Yilène, un poème de Dominique et Stéphane Balay), on trouve des articles d'universitaires, sur Assia Djebar et [Jean Sénac](#), et un hommage à André Mandouze récemment décédé, universitaire français engagé auprès de l'Algérie. Par ses contributeurs et ses

objets, ce numéro d'ALA est pleinement fidèle à sa définition élargie de la littérature algérienne.

La revue poursuit par la suite cet élargissement, déplaçant progressivement son attention sur les littératures « beurs » et les questions transculturelles. À l'occasion de son numéro 215-216 (nov.-déc. 2017), la revue supprime la mention de l'Algérie dans son titre, et continue son aventure sous le nom d'*A. littérature-action*, en ligne sur [www.revue-a.fr](http://www.revue-a.fr).

## **носорог et Коммерсантъ : itinéraire d'un critique littéraire en Russie**

***Igor Gulin, poète et critique littéraire russe, suit l'actualité de la littérature et des idées pour le supplément hebdomadaire de Kommersant, un quotidien qui a repris, à sa naissance dans les années 1990, le titre d'un journal ayant existé jusqu'en 1919. Il est aussi le cofondateur de la revue littéraire Nosorog (« rhinocéros », en russe), qui a publié son quatorzième numéro.***

**par David Novarina**

***Commençons par parler de votre travail pour Kommersant. Comment en êtes-vous venu à écrire des articles dans la grande presse ? Quel âge aviez vous ?***

J'ai commencé en 2010, à vingt-cinq ans. J'ai d'abord fait de courts comptes rendus d'expositions et de films. On m'a proposé de tenir une rubrique de critique littéraire en 2012. Il y a eu sans doute dans tout cela une grande part de hasard. Devenir critique littéraire ne faisait pas spécialement partie de mes projets. Il s'est juste avéré que le résultat n'était pas mauvais. Peu de gens souhaitent faire de la critique littéraire, contrairement à la critique de cinéma ou à la critique d'art.

***Quels sont les domaines sur lesquels vous écrivez ?***

Je bénéficie d'une grande liberté, presque étrange. J'écris en gros sur ce que je veux, à condition qu'il s'agisse de livres nouveaux, dans les domaines qui m'intéressent : essais de sciences humaines, poésie, théorie critique, parfois biographies ou journaux intimes. Le roman contemporain, qui est au centre de l'attention de la plupart des critiques, me laisse assez sceptique, même si, naturellement, il m'arrive plusieurs fois par an d'écrire sur des romans .

***Vos articles s'inscrivent-ils dans des débats collectifs de la vie intellectuelle russe de ces dernières années, dans des modes ?***

Il me semble que j'ai changé d'approche avec le temps. Je croyais au début qu'il fallait écrire sur quelque chose d'« actuel ». Et que si on veut écrire sur des sujets étranges et marginaux, il faut inventer une raison pour laquelle ils peuvent

sembler « importants » maintenant. C'était le style de critique des années 2000 : « il faut absolument lire ou absolument voir à présent telle ou telle chose ». Cette approche s'est évanouie d'elle-même. L'illusion d'un champ culturel commun que la critique devrait modeler s'est effondrée. C'est partiellement un symptôme de la crise de la profession, même si cette crise a apporté une certaine libération, puisque l'on peut se permettre de ne plus être à la mode. Et puis, partiellement, ce qui n'est pas à la mode est même devenu à la mode. Il n'y a plus rien d'« actuel », donc on peut écrire simplement sur ce qui est intéressant. Cette accalmie s'oppose à l'hystérie de la consommation culturelle. Elle est très liée au contexte général de dépression sociale. Mais elle reste, dans une certaine mesure, plus productive. Elle permet de mieux se concentrer.

***Quels sont les écrivains contemporains français sur lesquels vous avez principalement écrit ces dernières années ?***

On traduit assez peu de littérature française contemporaine en Russie, et encore moins de livres authentiquement intéressants. Je suis un grand admirateur d'Antoine Volodine, je lui ai consacré plusieurs articles et j'ai contribué, je crois, à la diffusion de son œuvre. En revanche, on traduit ces temps-ci beaucoup de textes un peu plus anciens. J'aime beaucoup Hervé Guibert, par exemple (on a publié plusieurs de ses livres ces dernières années), ou René Crevel, un autre nom découvert récemment en Russie. Ma plus forte impression ces derniers temps, c'est l'œuvre de Valéry Larbaud. Nous avons publié il y a peu son recueil *Enfantines* dans notre revue *Nosorog*.

***Appréciez-vous les œuvres de la littérature contemporaine russe qui sont les plus traduites***



**ITINÉRAIRE D'UN CRITIQUE  
LITTÉRAIRE EN RUSSIE**

*en France ? Correspondent-elles aux tendances  
qui vous intéressent ?*

Il semblerait que non. Je viens de regarder sur Internet des listes françaises d'auteurs russes contemporains. Du réchauffé : Pelevine, Prile-

*Le critique littéraire russe Igor Gulin, de la revue nocopoz,  
devant un dessin d'Anastasia Ryabova © Evguénia Beliakova*

pine, Sorokine, Chichkine. À vrai dire, c'est de la littérature morte dès l'origine, qui ne vaut vraiment pas la peine d'être lue. J'ai vu qu'on a traduit deux romans de Nikolaï Kononov, un excellent écrivain. Il y a peut être des traductions intéressantes que j'ignore, mais je ne les ai pas trouvées sur Google. Il y a eu dans la littérature

**ITINÉRAIRE D'UN CRITIQUE  
LITTÉRAIRE EN RUSSIE**

russe un essor intéressant à la fin des années 2000 et au début des années 2010, mais il s'est essouffé ensuite. La poésie reste un domaine vivace, néanmoins elle est marquée par un sentiment de crise des moyens littéraires et par une recherche désespérée d'issues. Une crise liée pour partie à la sinistrose du contexte social, pour partie au fait que l'espace principal de production textuelle est devenu celui des réseaux sociaux. Le statut de l'écriture « professionnelle » est menacé. Une grande part de la littérature actuelle travaille avec le « défi de Facebook » en utilisant ou en détournant les nouveaux usages de lecture et d'écriture accélérées.

***Vos articles ont-ils parfois fait polémique sur les réseaux sociaux ?***

Il y a parfois eu des débats, mais la polémique est rare. J'ai surtout fait scandale le jour où j'ai expliqué les raisons pour lesquelles je déteste le théâtre contemporain. Là, les choses deviennent vite passionnelles.

***Venons-en à votre travail pour la revue littéraire Nosorog, qui publie de la prose, de la poésie et de la philosophie. Pourquoi ce nom, « rhinocéros » ? Quels sont les partis pris de la revue ?***

Il y a bien sûr dans le nom du journal, qui a été choisi par la rédactrice en chef Katia Morozova, une référence à la pièce de Ionesco, mais ce n'était pas le sens principal. Le rhinocéros est un animal quelque peu énigmatique. Telle devait être notre revue, sans manifeste, sans conception pleinement articulée, avec des textes et des images un peu étranges. Nous ne voulions pas créer une revue qui représente simplement un segment de la littérature contemporaine. Nous voulions que la revue elle-même constitue une œuvre à part entière.

***Quels ont été les thèmes des numéros de la revue depuis sa création ?***

Les numéros ne sont pas forcément thématiques. Même lorsqu'il y a un thème d'ensemble, nous tenons avant tout à ce que les textes, contemporains ou anciens, au lieu de simplement mettre en lumière les principaux aspects de ce thème, forment une sorte de réseau où ils résonnent entre eux. Parmi les thèmes de nos numéros, il y a eu notamment le maniérisme, l'animal, Venise, et, pour notre quatorzième numéro, le dégel. Notre idée n'est pas de choisir le dégel khroucht-

chevien pour faire un numéro historique, mais de partir à la recherche de la sensibilité du « dégel » dans des œuvres d'époques diverses.

***Vous écrivez en ce moment un livre sur le cinéma de la stagnation. Qu'est-ce qui vous a poussé à aborder ce sujet ?***

C'est lié directement à mon travail. En tant que critique et rédacteur de revue, j'ai tout le temps affaire au contemporain, à ce qui se passe actuellement, ce qui devient lassant à la longue. J'avais besoin de m'intéresser à une autre époque. En même temps, la période brejnévienne est intimement liée à la nôtre. Il existe un discours assez répandu selon lequel l'état de la Russie contemporaine est perçu comme une nouvelle stagnation. On peut trouver en effet de nombreux traits communs, d'où un certain retour d'intérêt pour les années 1970. Mais également des différences tout aussi nombreuses. Pour le dire vite, la stagnation des années 1970 était celle du socialisme, alors que la stagnation contemporaine est celle du capitalisme. Je suis de sensibilité socialiste. Mais il est difficile de nier que l'histoire du socialisme soviétique apparaît comme l'histoire d'une défaite. La stagnation correspond au moment où cette défaite est devenue une évidence. Pour moi, cette crise permet de saisir en quelque sorte la vérité de l'histoire soviétique. Non pas pour la démasquer avec cynisme, mais pour mettre en lumière sa beauté tragique.

Cela concerne le cinéma des années 1970. On a coutume de le considérer avec condescendance, comme un symptôme de déclin, mais pour moi ce cinéma est plus intéressant que d'autres styles plus flamboyants. Le cinéma me semble important aussi pour comprendre ce qui se passe dans une société. Un livre s'écrit de manière solitaire, alors que le cinéma est toujours créé par un collectif, et constitue toujours la trace d'une situation sociale. Il est essentiel pour moi de lutter contre le point de vue auteuriste. J'essaie non pas d'écrire l'histoire des cinéastes et de leurs recherches, mais des conditions dans lesquelles les films sont apparus. Néanmoins, ce cinéma trouve sa place dans le contexte de la poésie des années 1970, des arts plastiques et des autres arts. J'avais envie de mettre en lumière la structure de la conscience historique des années 1970, de comprendre ses liens avec d'autres sphères, comme la religion, la sexualité ou l'économie... Un vaste sujet !

**Propos recueillis et traduits  
par David Novarina**

## Le Coq Héron : psychanalystes de tous bords

**Revue de psychanalyse, Le Coq Héron fait fi des écoles de pensée et publie en décembre 1986, pour son numéro 100, un ouvrage important du psychiatre hongrois István Hollós.**

par Zoé Andreyev

Partie à la pêche au numéro 100, je suis allée voir du côté de la revue de psychanalyse *Le Coq Héron* et j'ai eu la chance de tomber sur une pépite : « L'ouvrage très insolite du Dr. Télémaque Pfeiflein sur la libération des malades mentaux », autrement dit *Mes adieux à la maison jaune* du psychiatre et psychanalyste hongrois István Hollós (1872-1957), publié en 1927 et traduit du hongrois (en 1986) par Judith Dupont.

Psychanalyste d'origine hongroise, traductrice et éditrice de [Ferenczi](#), l'histoire personnelle de Judith Dupont est intimement liée à celle de la psychanalyse hongroise et à celle de la revue, fondée en 1969 par un groupe de travail du Centre Étienne Marcel à Paris dont elle faisait partie. Une institution qui, elle aussi, a joué un rôle dans l'histoire de la psychanalyse française puisqu'elle a fondé le premier hôpital de jour pour adolescents et que Françoise Dolto y créa une consultation pour les tout-petits accompagnés de leurs parents.

Dans la présentation, la revue revendique sa liberté à l'égard des écoles de psychanalyse, ses contributeurs venant de tous les bords. Une autre particularité de cette revue est sa spécialisation dans la publication de traductions : « ainsi furent publiés deux inédits de Freud et des articles de Ferenczi avant leur parution dans les Œuvres Complètes, ainsi que des articles de Michael Balint, Alice Balint, Mélanie Klein, Masud Khan, etc ». *Last but not least*, le nom de la revue vient de celui d'une rue proche du Centre Étienne Marcel, qui amusait les fondateurs (« le coquet-rond »).

Donner à un nom de revue le pouvoir évocateur d'une métonymie, c'est aussi, peut-être, dire au lecteur qu'il peut s'attendre à l'inattendu d'une rencontre à la fois fortuite et signifiante, née de la contiguïté, de l'*Einfall*. C'est ce qui m'est arrivé avec le plaisir de cette trouvaille, né de la contrainte oulipienne du numéro 100 d'*En attendant Nadeau*.

Le choix de publier cet ouvrage pour le symbolique n° 100 du *Coq Héron* ne semble donc pas le

fruit du hasard, tant l'esprit et l'auteur de *Mes adieux* sont représentatifs de l'orientation et des origines de la revue. Grand ami de Ferenczi, médecin et directeur de la clinique Lipotmezö, connue sous le nom de « Maison jaune », Hollós perdit son poste hospitalier en 1925 en raison de ses origines juives. Paru en 1927, ce livre a valu plus tard à son auteur le titre de « pionnier de l'antipsychiatrie » car il appartient à un courant théorico-clinique qui intègre la pensée psychanalytique dans une réflexion plus large sur la société à travers le travail en institution de soins psychiques (courant qui est à l'origine de la psychothérapie institutionnelle).

Hollós y raconte avec poésie la vie quotidienne à l'asile, sous forme de vignettes accompagnées de réflexions générales ; d'autres parties sont consacrées à la nouvelle théorie de Freud. « *Mais oui, il y a des gens sains d'esprit internés à l'asile psychiatrique. La seule chose étrange, c'est que si ces gens sains d'esprit sortent, la société découvre aussitôt qu'ils sont fous* ». Ou encore : « *Des destins extraordinaires... Des gens incompréhensibles. Le mur de pierre ne fournit qu'un cadre à cette société hors-société, à ce destin informe fragmenté en individus isolés... Des gens se sont trouvés rassemblés là, simplement, sans doute parce que le sommaire d'un grand livre appelé Psychiatrie les a en quelque sorte réunis sous un même toit [...] Comme si les décombres et les multiples couches de scories d'un bouleversement universel les avaient jetés pêle-mêle, en un seul tas* ».

L'esprit qui émane de ces nombreuses vignettes mêlant humour et désespoir n'est pas sans rappeler l'écriture de Deszö Kosztolányi, le contemporain de Hollós, également influencé par la psychanalyse. Ajoutons que le texte est magnifiquement illustré par le dessinateur David Beauchard.

L'introduction sur la vie d'István Hollós par Eva Brabant-Gerö inclut deux documents : une lettre assez étonnante de Freud à Hollós (qui lui avait envoyé son livre), où il exprime ses résistances

# Le Coq-Héron

241 2020



*Peut-on encore parler de sexualité féminine ?*

éerès

**LE COQ HÉRON :**  
**PSYCHANALYSTES DE TOUS BORDS**

face à l'étude de la psychose : « *Je dus finalement m'avouer que je n'aimais pas ces malades ; en effet, ils me mettent en colère, je m'irrite de les sentir si loin de moi et de tout ce qui est humain. Une intolérance surprenante, qui fait de*

*moi plutôt un mauvais psychiatre* ». L'autre document est une lettre émouvante envoyée par Hollós à Paul Federn en 1946 où il raconte comment lui et sa femme échappèrent de justesse à leur exécution par les nazis. Souhaitons que ce numéro soit un jour réédité séparément sous forme de livre.

## Les Lettres Nouvelles : toutes les littératures

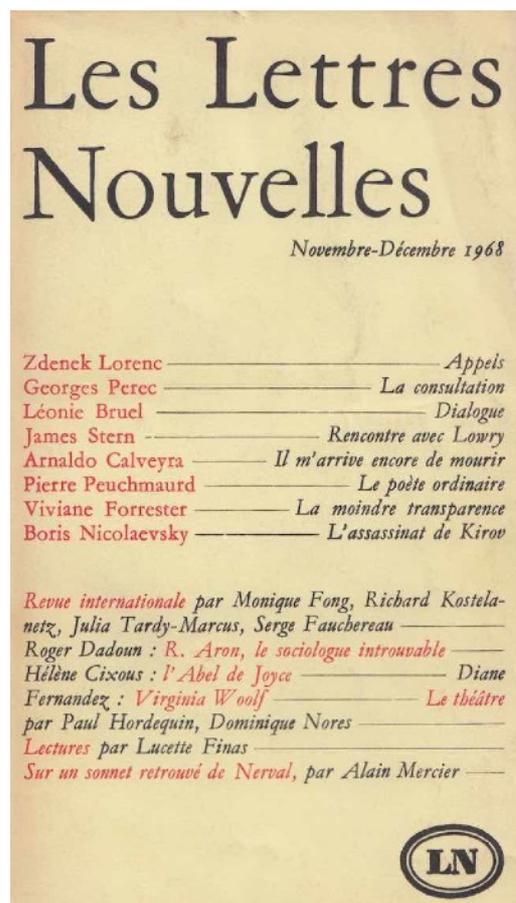
**Il y eut bien plus de cent numéros, mais il n'y eut jamais de numéro cent. C'est que Les Lettres Nouvelles se renouvellent souvent, changent de formule, comme on le dit d'un médicament. La posologie varie au fil du temps – mensuel (de mars 1953 à février 1959, n°1-68), hebdomadaire (du 4 mars au 30 décembre 1959, n°1-36), bimensuel (de mars 1960 à 1977) – en fonction des éditeurs : Julliard d'abord, puis Denoël.**

par Roger-Yves Roche

Maurice Nadeau, le créateur (avec Maurice Saillet) et directeur au long cours, rédige l'ordonnance et administre la dose, façon ni-ni-ni-ni : « Ensemble, nous voulons une revue qui ne soit ni la N.R.F. ni Le Mercure qui renaissent de leur cendre, ni La Table ronde, protégée par Mauriac, ni La Parisienne de Jacques Laurent. »

Les numéros passent, l'envie reste intacte : faire entendre la littérature, toutes les littératures, rien que la littérature. Michaux ouvre le bal, on ne peut rêver meilleur éclairer, pardon : ratureur : « Rature sur les traits du visage / sur l'empreinte de l'objet / sur la trace du fait... ». S'ensuivent quelques écrivains parmi les meilleurs de leur époque, si ce n'est plus : Lowry, Gombrowicz, Pasternak, Bonnefoy, Barthes, Cayrol, Lanzmann, Prassinis, Prévert, Cummings, et j'en passe. Il y a de la place pour tous et pour tout, pour les extraits de livres à venir, les chroniques, les notes, les coups de cœur et les coups de gueule, sans oublier « La Gazette d'Adrienne Monnier ». Pendant un temps, *Les Lettres Nouvelles* publient même l'ouvrage d'un auteur qui tient lieu de numéro de la revue : Jean Reverzy verra paraître de cette manière plusieurs de ses livres. Et puis il y a cette idée que la littérature n'est pas chose ethnocentrée, encore moins franco-française. Voyez les numéros consacrés aux écrivains hongrois, néerlandais, canadiens, américains...

Un jour, pourtant, il y eut un numéro sans. Ce n'est pas un numéro raté, ou mal édité, ou oublié, non, c'est même plutôt un bon numéro (qui n'a malgré tout pas de numéro – troisième série oblige) : on y trouve ou retrouve quelques-unes des plumes habituelles (Lucette Finas, Monique Fong, Hélène Cixous, Roger Dadoun...), on (James Stern) nous conte une rencontre avec Lowry, encore lui toujours lui, on nous parle de



Raymond Aron, de Joyce et de Nerval. Mais de quoi s'agit-il alors ? C'est en fait plus que ça... et c'est moins que ça. Il faudrait parler d'un « manquant », d'un « oublié », d'un « blanc », d'un « trou », la texture d'un texte tortureusement drôle, et qui narre les aventures d'un certain Anton Voyl. Ça s'appelle *La consultation*, ça deviendra le premier chapitre du quatrième roman de Georges Perec, *La disparition*, qui sera publié quelques mois plus tard, aux... *Lettres Nouvelles*. Comm d bi n nt ndu.

(À propos de la naissance des *Lettres Nouvelles*, lire Maurice Nadeau, *Grâces leur soient rendues*, Albin Michel, 1990.)

100

100

100

100

100

100

## Europe, littérature et idées

**La revue Europe a célébré son numéro 100 le 15 avril 1931, avec un sommaire austère, marqué par les débats politiques et les publications littéraires.**

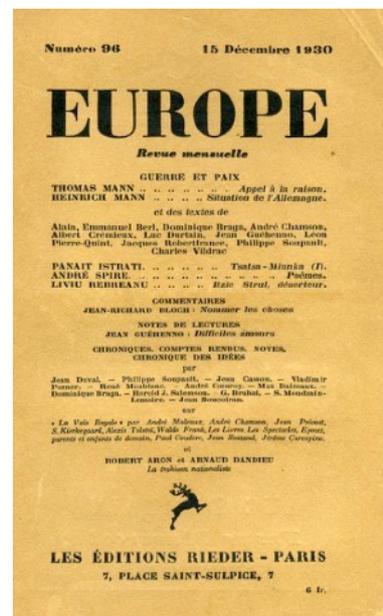
par Jean Lacoste

C'est ainsi que le numéro 100 d'Europe s'ouvre par la « Préface à l'Autobiographie de Gandhi », à paraître aux éditions Rieder. Préface due à Romain Rolland, qui avait apporté son soutien et sa caution morale – sans y participer – à la revue lors de sa création en 1923. Cette préface à ce que Rolland présente comme le « bréviaire de tous les hommes d'action » prépare les esprits à la visite que Gandhi fera en décembre de la même année à Villeneuve, en Suisse, chez Rolland. Nous sommes déjà, aux yeux de ce dernier, bien plus loin que dans le seul horizon européen.

La littérature (notamment étrangère) n'est évidemment pas absente de ce numéro, avec une nouvelle de l'Italien Arturo Loria et un poème du Hongrois Louis Kassak, mais ce qui attire l'attention, ce sont les pages de Jean Prévoist sur « les profits de l'intelligence ou Destin de Sainte-Beuve », extraits d'un livre à venir (*Trois épicuriens français*) dans lequel le futur résistant du Vercors constate « l'échec de l'épicurisme privé ».

Que devient l'URSS ? Cette question politique majeure dans ces années 1930 est à l'œuvre dans le long article prudemment sceptique de Michaël Farbman sur le « plan russe », provenant également d'un livre, préfacé par Jean Guéhenno, qui est le rédacteur en chef de la revue depuis janvier 1929. C'est dans le même esprit que, le 17 mai 1932, Jean-Richard Bloch, dans une lettre à Rolland, expliquera sa position, disant sa méfiance envers « le délire quinquennal de l'URSS stalinienne » et en même temps son engagement absolu envers « la patrie prolétarienne ». C'est précisément de Jean-Richard Bloch qu'on peut lire un singulier compte rendu d'une réunion publique à Poitiers entre un socialiste et un communiste, compte rendu qui esquisse une sorte de *De oratore* militant.

Viennent ensuite dans un certain désordre des notes de lecture, des chroniques, des comptes rendus, une rubrique « Livres », le plus souvent d'un



grand intérêt. C'est vrai, en particulier, du récit à la fois terrible et presque comique de la visite que Jean Guéhenno rend rue Oudinot au chef de cabinet du ministre des Colonies pour plaider la cause de soixante Vietnamiens condamnés à mort... Il en ressort « triste et honteux ». La revue publie d'ailleurs une pétition à ce sujet.

Parmi les notes et chroniques les plus brillantes, notons l'article du musicologue Louis Laloy sur le *Goethe et Beethoven* de Romain Rolland, celui de Louis Guilloux sur des « souvenirs » de Jules Valès, une démolition de Julien Green par Jacques Robertfrance, l'ancien secrétaire de rédaction ; Philippe Soupault écrit sur *Israël, où vas-tu ?* de Ludwig Lewisohn et sur Knut Hamsun, on lit une analyse de la situation espagnole (« L'Espagne et son roi ») par Georges Charensol, une présentation du « fordisme » par Emmanuel Berl, et le poétique « Homère ressuscité » de Victor Bérard. Sans oublier une recension de *L'Inde contre les Anglais*, d'Andrée Viollis – la seule femme de ce numéro, avec Anna de Noailles.

Régulièrement chroniquée dans notre choix de revues, la revue *Europe* peut s'acheter en ligne.

## ***American Journal of Sociology* : aux origines de la sociologie mainstream**

***Le volume 100 de l'American Journal of Sociology (AJS) paraît en janvier 1995, occasion de célébrer le centenaire de la plus ancienne revue de sociologie des États-Unis. Le numéro en lui-même n'a rien de spécifique, hormis la republication d'un article du premier numéro, rédigé par le créateur du journal, Albion Small. L'éditorial annonce néanmoins des « centennial essays », censés refléter la sociologie contemporaine. Au nombre de trois, ils seront publiés l'année suivante, pour mieux interroger le nouveau siècle de publications.***

**par Léo Gazier Barraco**

Dans l'édito du centième volume de l'AJS, Marta Tienda, éditrice du journal à l'époque, annonce les choix effectués pour fêter l'anniversaire. Dans un premier temps, afin de se souvenir des débuts, on peut (re)lire l'article programmatique d'Albion Small, « L'ère de la sociologie », paru dans le premier numéro. C'est l'occasion d'évaluer son héritage, qui est double : la création du département de sociologie de l'université de Chicago en 1892, et celle de l'*American Journal of Sociology* en 1895. Dans le même édito, Marta Tienda annonce un « inventaire interprétatif » du journal durant les cinquante dernières années. Un inventaire annoncé qui reste à entreprendre...

Commençons par un peu d'histoire. Sollicité pour écrire un article à l'occasion du centenaire du journal, Andrew Abbott écrit *Department and Discipline*, un livre dans lequel il retrace l'histoire du département de sociologie de Chicago et celle de l'*American Journal of Sociology*. Aucune mention de son travail dans le numéro 100 de la revue ou dans l'éditorial. Il se voit refuser son travail, jugé trop monographique. Raison de plus pour suivre de plus près sa réflexion, bien plus intéressante que les trois articles dits « centennials », afin d'interroger la sociologie américaine, le projet du journal, son évolution, voire son éloignement des origines.

Au début, l'AJS est la revue d'un seul homme, Albion Small, qui sera l'éditeur du journal pendant plus de trente ans. Puis celle d'un groupe primaire, les sociologues de Chicago, et enfin une pièce parmi tant d'autres dans la structure

bureaucratique de la sociologie américaine. Abbott insiste avec raison sur le fait que l'AJS n'est pas l'émanation d'une discipline, mais qu'au contraire c'est la revue et ses réseaux qui permettent l'émergence de la sociologie comme discipline. Organe officiel en 1906 de l'American Sociological Society, l'AJS est centrale jusqu'en 1936. Au congrès de l'association en 1935, une majorité conteste l'hégémonie de l'école de Chicago sur la discipline. Le contexte disciplinaire évolue, des revues spécialisées voient le jour.

L'évaluation en double aveugle et la justification des refus apparaissent dans les années 1960. Les méthodologies statistiques sont de plus en plus présentes. La hausse du nombre d'articles soumis implique plus de lecteurs extérieurs, et donc plus de bureaucratie...

L'auteur évoque à la fin de son ouvrage la crise de la sociologie américaine. Il critique fortement les généralisations abusives, les explications sociologiques qui reposent sur la dépendance statistique entre des variables qu'il considère comme une fiction de notre imaginaire non sociologique. Ce paradigme des variables va à l'encontre du paradigme central de l'école de Chicago, pour laquelle les faits sociaux ne peuvent être abstraits de leur contexte spatial et temporel.

Revenons maintenant aux fameux essais centennaires ? Qu'y trouve-t-on ?

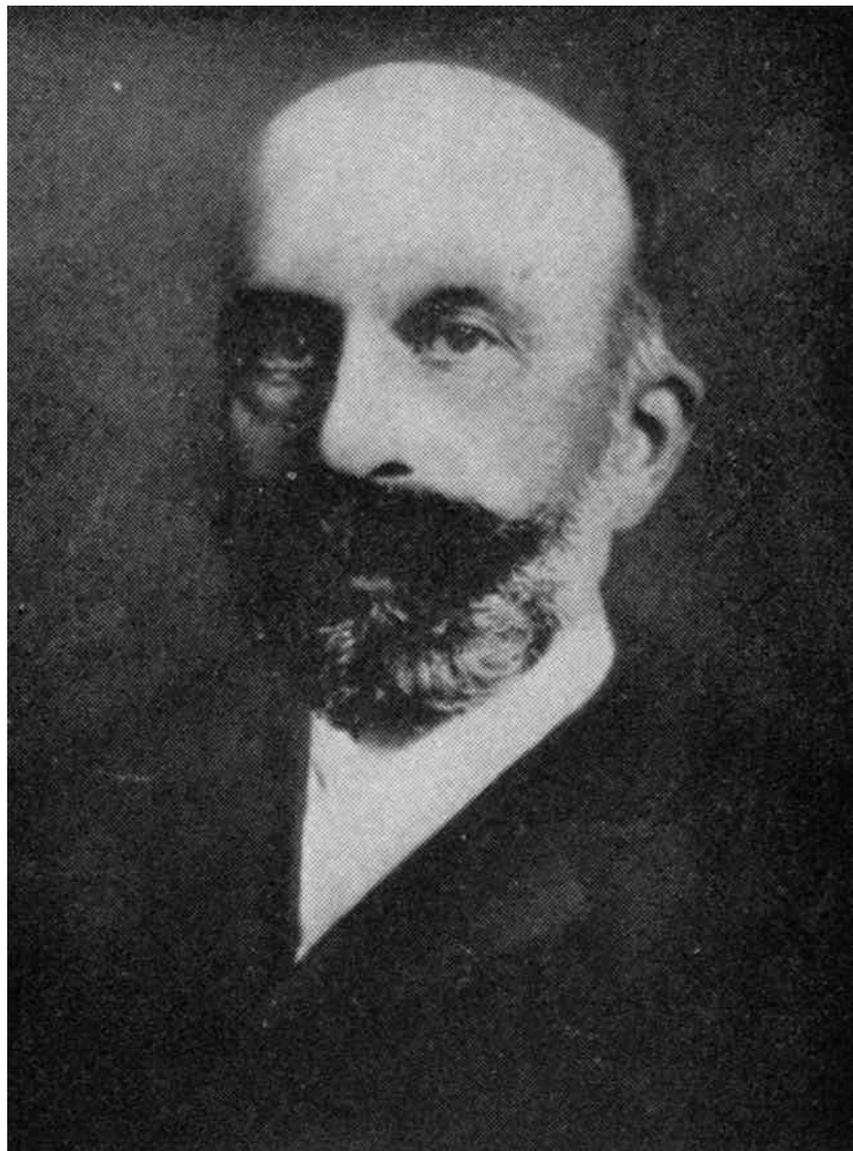
**AMERICAN JOURNAL OF SOCIOLOGY :  
AUX ORIGINES  
DE LA SOCIOLOGIE MAINSTREAM**

Le premier article concerne la sociologie urbaine, notamment la théorie subculturelle. Son auteur, Claude S. Fischer, revient sur son projet esquissé vingt ans auparavant. Sa thèse : la vie urbaine est non conventionnelle, de par l'hétérogénéité culturelle créée par la forte concentration de population. Le deuxième article traite des carrières académiques, universitaires : « Careers in Print : Books, Journals and Scholarly Reputations ». Le titre est clair. Quelles différences « réputationnelles » si l'on publie un livre ou un article ? Si les thèmes sont souvent les mêmes, les méthodes divergent. Les livres font parler, traversent les disciplines. Alors que les articles assurent un débat interne, nécessaire mais moins transversal.

Le troisième et dernier « *centennial essay* », interroge les perspectives institutionnelles des sciences sociales. Quels en sont les problèmes ? Selon l'auteur, la situation fiscale dans l'enseignement supérieur, la facilité de banaliser la recherche sociologique, le manque de cohérence interne.

Dans un article éclairant, Gabriel Abend, professeur à l'université de Lucerne, compare un corpus d'articles issus de revues de sociologie *mainstream* américaines et mexicaines, afin d'identifier les différences en termes épistémologiques. Chanceux que nous sommes, il analyse l'*AJS* à partir du volume 101. Sa sociologie des épistémologies l'amène à la conclusion que les définitions de ce qu'est une théorie et son usage diffèrent. Les théories ont une substance propre dans les revues américaines, alors que, dans les revues mexicaines, elles sont davantage une grammaire, des outils, des moyens de dire le monde. Les premières démontrent, les secondes racontent. Alors que les revues américaines luttent contre la subjectivité, les mexicaines valorisent le potentiel des points de vue subjectifs.

En feuilletant l'*AJS*, on trouve des modèles statistiques, des argumentations standardisées qui lient théorie et preuve à la recherche de l'objectivité. Les hypothèses sont confirmées ou réfutées, comme le présuppose une telle épistémologie de la vérification. Alors que le problème empirique correspond à une problématique théorique plus large pour les revues américaines, il est le princi-



*Albion Small, directeur du premier département de sociologie du monde, à Chicago, fondateur de la Revue de sociologie américaine*

pal sujet d'enquête pour les Mexicains. Dans l'*AJS*, la théorie est séparée des données, elle n'est jamais la conséquence d'une enquête de terrain. Le monde social est régulier, linéaire. Les termes employés sont universels, alors que l'abstraction généralisatrice est absente des travaux mexicains, plus intéressés à comprendre un problème empirique. Dès lors, la distinction entre théorie et faits est parfois imprécise, voire inexistante.

En bref, si vous sélectionnez au hasard un article de l'*AJS*, vous avez de grandes chances de tomber sur un jargon mathématique, des tableaux et des chiffres, symboles de l'objectivité qui suggèrent un mode de pensée bien particulier. La sociologie aujourd'hui, ce n'est pas que ça, heureusement...

## **Le Débat : le sang dans les idées**

***Le centième numéro du Débat a paru en août 1998, un an après l'arrivée de Lionel Jospin et de Tony Blair au pouvoir, quelques mois avant l'élection de Gerhard Schröder à la Chancellerie. Un numéro sur l'Europe qui se profile avec la monnaie unique, sur la gauche et l'épuisement de la social-démocratie, mais aussi sur un féminin encore très peu genré. Un ancien numéro d'actualité, donc.***

**par Maïté Bouyssy**

La revue est éditée par Gallimard et se pense hégémonique en termes gramsciens – puisque tout le monde y va aujourd'hui du retour à Gramsci. On trouve les noms qui seront à la vitrine des médias dans les vingt années suivantes.

Pour imaginer les conséquences de la monnaie unique, face à Jean Boissonnat et à un certain angélisme des technocrates, se pose la question des contradictions internes de l'Europe. Jean-Jacques Rosat parle d'un projet carrément anachronique et souligne l'évacuation du politique qu'engendre la prolifération d'États faibles : elle les rend au seul libéralisme du marché. Krzysztof Pomian, qui s'était déjà exprimé sur les frontières possibles de l'Europe dans le n° 68, fait entrevoir les résultats contraires au but proposé, les remontées régionales et nationales. Tous savent le danger d'une monnaie qui engendre une souveraineté politique mais désunit.

Quant à la gauche et à ses devenir possibles, elle est tributaire d'une social-démocratie à bout de souffle ; le modèle dit suédois s'est effondré du fait de la stagnation sociale et économique (en France, sous les années Mitterrand) tandis que prévaut la libre circulation des capitaux. Tout paraît aléatoire à ceux pour qui l'ultralibéralisme n'est pas plus pertinent. L'actualité politique de 1998 part de la figure de Tony Blair sous l'intitulé « Des mystères de l'extrême centre » ([déjà !](#)), et Marc Lazar note les incertitudes des recompositions italiennes après les scandales de la corruption politique et le passage du PCI à une refondation ou à une social-démocratie des plus floues. Le cas français, sous la plume de Jacques Julliard, se focalise sur un Lionel Jospin « *condamné à l'ambiguïté* » et pas seulement par héritage mitterrandien. Il en ressort une seule certitude, celle qu'aucun schéma ni dogme ne tient ni ne tiendra, ce qui s'avéra fort clairvoyant. Vingt ans après, on ne s'en interroge que mieux sur le

maintien de clivages rétrospectivement non point artificieux mais paradoxaux.

Ce même numéro aborde déjà l'éventualité de poser la nature en sujet de droit, et plus généralement d'ériger certains principes de droit en principes constitutionnels avant que d'être particuliers, tous thèmes qui, mis à l'épreuve, se régleront par la « question prioritaire de constitutionnalité » (QPC).

Le débat d'idées proprement dit porte sur l'héritage de Mai 68. François Gèze revient sur la brutale rupture qu'ont représenté la fin du gauchisme politique autour de 1974 et, plus rapidement encore, celle du gauchisme culturel qui a été réinvesti par les « li-li » (les libéraux libertaires) à des fins managériales. Jean-Pierre Le Goff, en position de repent, ce qui est souvent exaspérant, y pointe, parallèlement à la vogue des « livres enfants de Summerhill », le féminisme comme la pointe extrême de la consécration de l'individualisme, ce qui fit rugir dans les chaumières. Quant à la question du féminin, face à un Gilles Lipovetsky sur la défensive, les auteures et spécialistes déjà bien connues lui répondent : Sylviane Agacinski, en historienne du politique, et plus brièvement [Geneviève Fraisse](#), qui rappelle les exigences démocratiques de l'égalité ; Antoinette Fouque lui oppose les avancées de la reconnaissance de la spécificité face à l'indifférentialisme ou face à la discrimination-régression. Le malheureux philosophe des apparences qui reconduit les clichés en faisant mine de les creuser se fait ensuite étriller pour son maniement d'un « féminin » qui assigne un statut, dit Evelyne Pisier, et, pour Irène Théry, il a le tort de verser une fois encore dans les clichés de « l'éternel féminin ».

Le numéro, dont on ne peut tout rapporter, anticipe donc bien ce dont on ne saurait se dispenser de penser et dont il fut ensuite largement débattu



### LE DÉBAT : LE SANG DANS LES IDÉES

ou qui fut acté. Cette rétrolecture n'invite sûrement pas à la moindre nostalgie, tant pesèrent des questions sans réponse, des savoirs sans efficacité. Elle oblige seulement à considérer la constitution médiatique du champ propre au futur de ce récent passé auquel ne donnent une forme de terme que les présents conflits qui réenclenchent la machine discursive. Ainsi se périm

ce dont nous nous nourrîmes et qui nous tymbanisa quelques lustres ; mais être contemporain, c'est bien ne pas faire l'économie des débats de son propre temps !

*Le Débat* publie cinq numéros par an. Fondé par Pierre Nora en 1980, *Le Débat* est désormais dirigé par Marcel Gauchet. Tous les articles depuis la création de la revue sont disponibles [en ligne](#).

## ***Birikim* : pour un socialisme turc**

***L'histoire de la « revue socialiste de la culture » turque *Birikim* (acquis/accumulation) se divise en deux périodes. La première s'étend de sa naissance en mars 1975 à son 61<sup>e</sup> numéro en avril 1980, date à laquelle elle fut contrainte d'interrompre sa publication lors de l'état de siège, à la veille du coup d'État militaire du 12 septembre 1980. La seconde commence avec la parution d'un nouveau numéro 1, le 1<sup>er</sup> mai 1989, à la fin du régime issu de ce coup d'État qui pesa lourdement sur la gauche révolutionnaire et court jusqu'à ce jour. Le numéro 100 de la revue *Birikim* a donc été publié en août 1997.***

**par Alihan Mestci**

S'inspirant de la *New Left Review*, les fondateurs (et refondateurs) de la revue, Murat Belge (né en 1943) et Ömer Laçiner (né en 1946), l'avaient lancée en 1975, année du début de la « période de la terreur » qui fit presque six mille morts en Turquie, et fut marquée non seulement par des troubles mais aussi par l'ingouvernabilité chronique du pays. La revue *Birikim*, mensuelle, avait pour mission d'autonomiser la « théorie » par rapport au mouvement réel : sa particularité était d'apporter une autocritique, au sein de la gauche turque, à son radicalisme idéologique et à son « schématisme ». Les auteurs de la revue observaient le phénomène de la violence politique, faisaient appel au « retour aux sources » : la revue introduisait ainsi, au sein du socialisme turc, les discussions contemporaines surtout à l'échelle européenne. Y étaient publiés des textes traduits de Louis Althusser, Étienne Balibar, Ernesto Laclau et Roland Barthes, ainsi que des analyses théoriques marxistes sur l'État se référant à Antonio Gramsci. Outre les articles réguliers des fondateurs de la revue, une nouvelle génération d'intellectuels y fit son apparition.

Au cours de cette première période, les « birikimistes » seront, cependant, accusés d'être « théoriciens », « intellectualistes » et « althussériens » par de nombreux militants de la gauche. Dans sa deuxième période, la *Birikim* de « l'ère de la fin des idéologies » sera au contraire applaudie pour son intellectualisme.

Selon les termes d'Ömer Laçiner dans le premier numéro reparu en 1989, la revue « voulait dépasser les problèmes du mouvement socialiste ». Elle

parlait désormais moins de la doctrine que de la culture populaire, en recourant aux notions de « démocratie », de « société civile », de « post-modernisme ». La revue ne faisait plus de place aux poèmes et récits, ni aux traductions. Elle devenait une « plateforme de dialogue » des intellectuels de tous bords et œuvrait à la critique de l'idéologie officielle du « kémalisme ». Ses pages se sont ouvertes à des auteurs provenant de la droite libérale, ainsi qu'à l'intelligentsia islamiste émergente. Pour le centième numéro de la revue, le comité de rédaction demanda ainsi aux cinquante auteurs, parmi lesquels se trouvaient les « anciens » militants de la gauche et de la droite, de « rédiger un portrait détaillé de la revue ».

Dans son numéro cent, les trente premières pages de la revue sont dédiées à la chronologie politique du pays : cette trajectoire politique brûlante rend l'évolution de *Birikim* mieux visible. Les deux fondateurs de la revue commencent, ensuite, à converser : ils soulignent que leur terminologie marxiste des années 1970 n'est plus présente, et leur ancien répertoire défiant l'orthodoxie marxiste leur paraît désormais encore trop « orthodoxe ». Et enfin, dans la centaine de pages qui suivent, les cinquante auteurs invités comparent, sans surprise, deux *Birikim*, l'une d'avant 1980, l'autre d'après 1989. Selon eux, la *Birikim* de l'après-1989 s'est assigné la mission d'autonomiser l'« accumulation intellectuelle » vis-à-vis de la médiatisation de la culture et de la tutelle étatique. *Birikim* est, dès lors, un lieu central de communication pour les intellectuels. Même si ses « alliés » changent au cours du temps, *Birikim* maintient encore aujourd'hui cette mission.

## Rock & Folk : nostalgique plutôt que visionnaire

***Le numéro 100 de Rock & Folk a été publié en mai 1975, et le feuilletter nous renvoie donc à un passé vieux de quarante-cinq ans, passé d'autant plus intéressant que ce magazine, dont la ligne éditoriale défendait le rock en tant que contre-culture, avait sur son présent une grille de lecture qui semble aujourd'hui datée. En revanche, on trouve dans ce numéro une double page d'une modernité stupéfiante – nous y reviendrons.***

par Santiago Artozqui

Mais commençons par le plus évident. En couverture, Alice Cooper, sourire chevelu et dépoitraillé, surmonté d'une bulle de BD qui proclame : « *laissez-vous votre petite sœur lire ce numéro 100 ?* » En mai 1975, même au sein de la contre-culture, ce sont les grands frères qui décident des lectures de leurs petites sœurs et, à cette époque, le rock est effectivement un milieu essentiellement masculin, résolument macho, où, pour une Janis Joplin ou une Joan Baez (plutôt folk), il y a des dizaines de stars masculines entourées de groupies. La génération des femmes qui vont devenir des stars du rock en est à ses débuts (Patti Smith sortira *Horses*, son premier album, quelques mois plus tard, en novembre 1975, Deborah Harry sortira le premier album de Blondie en décembre 1976), et force est de constater que, dans ce numéro 100, à part la petite blague en couverture, on ne parle pas beaucoup des femmes – une petite BD de quatre planches dont Janis Joplin est un personnage, elle se shoote, on ne comprend pas bien l'histoire, c'est probablement allégorique, mais les dessins sont jolis... et c'est tout pour le rock féminin.

Mais alors, de qui parle-t-on ? D'Alice Cooper, longuement, avec des photos de lui en train de faire des grimaces, de Bowie, qui vient de sortir *Young Americans*, de Doctor Feelgood, de Rory Gallagher, de Bob Marley, de Lou Reed, et, pour les Français, de Magma et d'Yves Simon. Dans le courrier des lecteurs, un certain Riton envoie une lettre intitulée « Riton et les tantouzes », où il narre par le menu comment il a foutu une branlée à « *deux lascars [aux] cheveux raccourcis (c'est la mode actuellement chez ce genre de pédales)* ». Est-ce une *private joke* ? Une vérifiable lettre ? Difficile de trancher. « Route 66 revisitée », un long texte qu'Alain Dister, journaliste et photographe rock, a écrit en juillet 1966,

l'année de création du journal, apporte la touche nostalgique si courante dans le récit rock. Il est d'ailleurs assez remarquable de constater que la plupart des articles sont rédigés sous la forme d'un témoignage à la première personne, dans la plus pure veine du journalisme gonzo en vogue à l'époque : j'y étais, je l'ai vécu... et j'ai vaincu puisque je vous le raconte.

La rédaction est mise en avant avec deux planches de roman-photo, où l'on voit certaines plumes du journal passer dans les bureaux (dont un Philippe Manœuvre tout jeune mais déjà volubile, avec cinq bulles de texte dans une seule case), et pour finir, un message éditorial : « *Eh oui, ami lecteur, la voilà, la grande famille Rock & Folk [...] notre mission : réaliser le meilleur magazine rock du monde ! [...] en route vers le numéro 200 !* ».

Tout cela est assez désuet, et rien dans le ton des articles ou dans leur contenu n'annonce la vague punk qui va balayer la planète rock quelques mois plus tard (le premier single des Damned, « New Rose », sort le 22 octobre 1976 en Grande-Bretagne, et, côté américain, les Ramones, qui en 1975 jouent déjà régulièrement au CBGB's, sortent leur premier album en avril 1976).

En revanche, la double page de pub évoquée plus haut n'a rien de désuet. Il s'agit d'un « *grand concours* » organisé par la Caisse d'Épargne, intitulé « Vous savez dépenser, vous saurez gagner ». Voici ce qu'on y lit :

*Grand concours* « les jeunes, l'argent, l'écureuil » [...]

*une liste de prix fantastiques* [...]

**ROCK & FOLK :  
NOSTALGIQUE  
PLUTÔT QUE  
VISIONNAIRE**

*24 gagnants d'un voyage dans un pays étranger [...]*

*3 Honda 500 [...]*

*3 Dériveurs 470 (avec spinnaker et chariot) [...]*

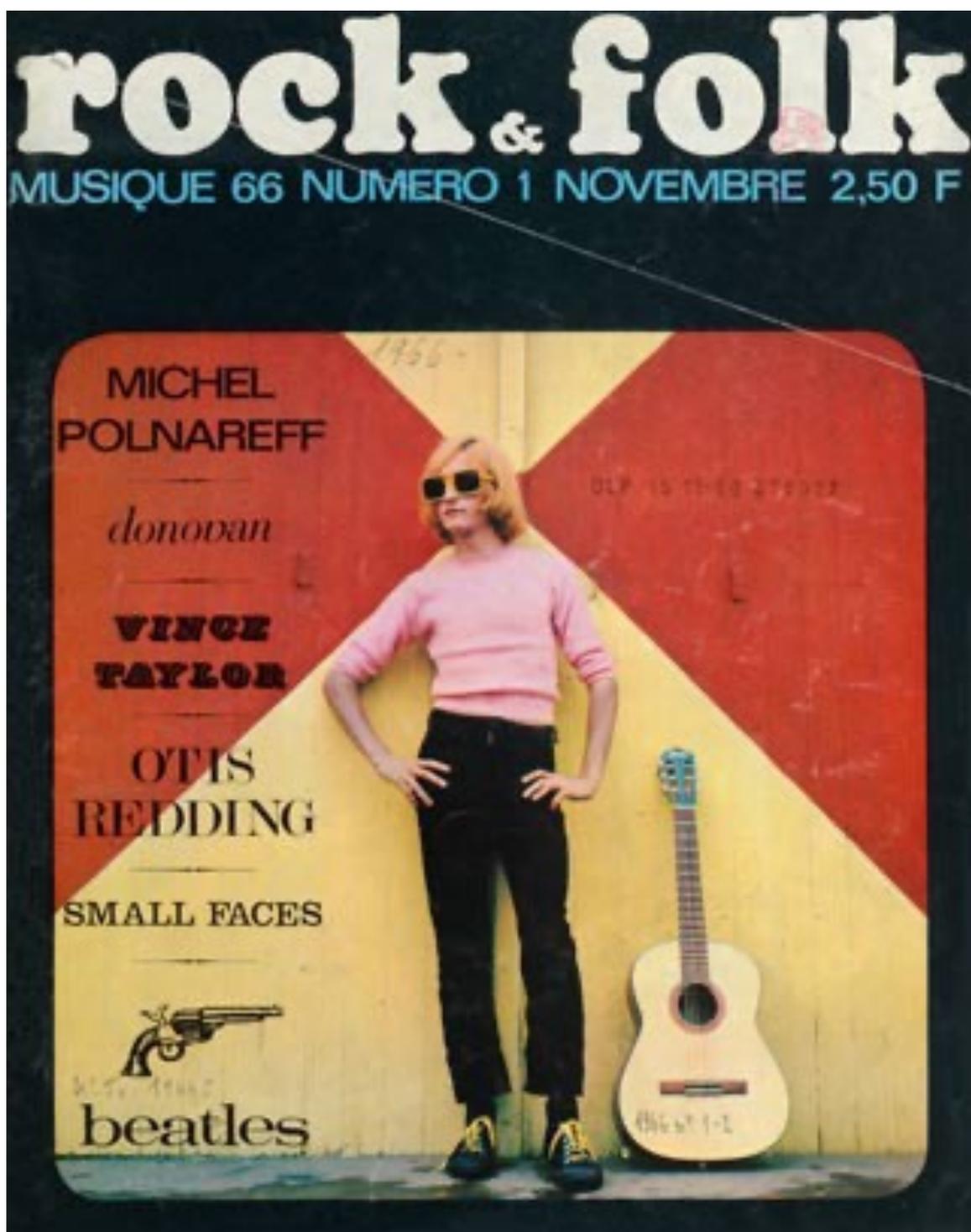
*Mais que faut-il donc faire pour gagner ?*

*Il suffit d'établir des budgets types pour quelques garçons et filles de votre âge, c'est-à-dire répartir à votre idée leurs dépenses selon leurs besoins et l'argent dont ils disposent. Ce n'est pas difficile et c'est très amusant. »*

Résolument futuriste, la banque (et j'imagine qu'elle n'était pas la seule) était déjà en train de compiler les données personnelles des consommateurs. Mark Zuckerberg, né en 1984 (n'y voyez aucun signe), a porté l'exercice à une tout autre échelle, mais le principe est le même, et

le contraste entre le romantisme de ces articles qui parlent d'un monde aujourd'hui disparu et le cynisme de cette pub qui préfigure notre quotidien en 2020 est saisissant.

Quant à moi, j'ai commencé à lire *Rock & Folk* un peu plus tard, vers 1978. Je le faisais religieusement, de la première à la dernière page (en sautant les pubs, mais pas l'ours), et je trouvais ce magazine vital, essentiel et unique, parce qu'il parlait non pas de musique, mais d'une attitude dans laquelle je me reconnaissais. Une sorte de manuel de la contre-culture pour les nuls, phalocrate, homo-



phobe et convenu, certes, même si l'adolescent que j'étais à l'époque n'en avait pas conscience, mais dans les pages duquel j'ai entendu parler pour la première fois de Burroughs, de Warhol, de [Basquiat](#), d'Iggy Pop, des Clash et d'une cohorte d'allumés qui faisaient des choses bizarres et passionnantes. C'était génial ! Alors, merci à Philippe Koechlin, Jean Tronchot et Robert Baudelet, les fondateurs de *Rock & Folk*, et à tous ceux qui les ont accompagnés dans cette aventure.

**Rock & Folk publie en ce mois d'août 2020 son numéro 636 .**

## **Esprit : deux fois centenaire**

**La revue *Esprit*, fondée en 1932 par le philosophe personnaliste Emmanuel Mounier, présente cette originalité d'avoir édité deux numéros 100 en deux séries. La première a compté 483 numéros jusqu'en décembre 1976 avec deux autres directeurs (Albert Béguin et Jean-Marie Domenach), et la seconde, 503 numéros dirigés successivement par Paul Thibaud, Olivier Mongin et aujourd'hui par le duo Jean-Louis Schlegel et Antoine Garapon.**

**par Jean-Yves Potel**

Ce changement de série correspond à une prise de distance avec la tradition personnaliste, et à un recentrement de la réflexion sur la démocratie et l'antitotalitarisme. Il se matérialise aussi par une nouvelle numérotation d'*Esprit*, par année de 1 à 12, plus proche du présent.

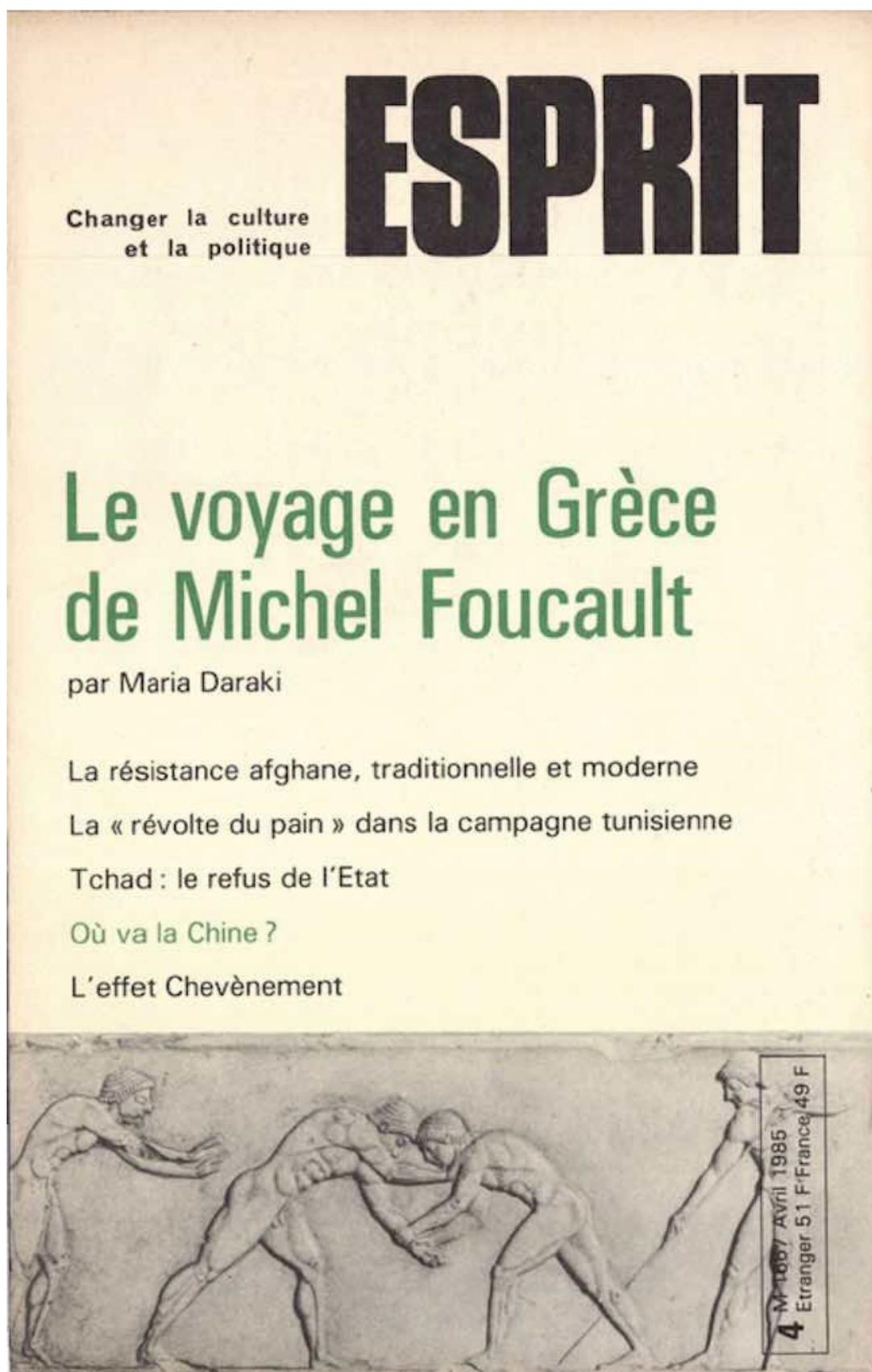
Ces deux numéros 100 tombent à des moments cruciaux dans l'histoire de cette « revue d'idées » et illustrent sa manière de « *s'engager dans son temps* ». Elle se voulait dès sa création « *en rupture avec l'ordre établi* », qu'elle analysait dans la perspective d'une « *révolution personnaliste et communautaire* » (Emmanuel Mounier) ajustée à une conception pragmatique de l'engagement (Paul-Louis Landsberg), notamment pendant la guerre d'Espagne, conception qui préfigurait celle des existentialistes. Le premier numéro 100 paraît dans un climat dramatique, sous le régime de Vichy, en mai 1941. Il fait partie d'une série de dix numéros édités par Mounier à Lyon, en zone « libre », entre novembre 1940 et août 1941, sans l'accord d'une partie de la rédaction qui voyait dans cette parution autorisée une concession au régime ; ce que contestait Mounier qui, dans ce numéro comme dans les précédents, réaffirme ses convictions et sa condamnation de la collaboration nationale.

Il publie également des articles sans concession contre l'antisémitisme officiel. Il considère qu'un espace existe qui lui permet de s'adresser librement à des milliers de personnes, surtout à la jeunesse. Le régime ne s'y trompe pas. La revue est interdite et son directeur arrêté en août, soupçonné de participer au mouvement de résistance « Combat ». Cet épisode a été l'objet d'une polémique récurrente lancée dans les années 1980 par Bernard-Henri Lévy et l'historien israélien Zeev Sternhell (mort le 21 juin dernier) qui ac-

cusent l'équipe d'*Esprit* (et les suivantes !) de complaisance avec Vichy, et voient en Mounier un des principaux théoriciens du « *fascisme à la française* ». Accusation que nombre de travaux historiques ont invalidée, ainsi que la réédition en fac-similé des dix numéros en question, accompagnée d'un appareil critique par Marc-Olivier Padis et Olivier Mongin (toujours disponible sur le site de la revue).

Le second numéro 100 fait suite, dans l'après 1968, au tournant qu'a incarné Paul Thibaud, son nouveau directeur, à partir de janvier 1977. Deux notions depuis longtemps présentes dans *Esprit* sont alors en question : la révolution et les mythes révolutionnaires, d'une part ; le progressisme, d'autre part. Et via « un renouveau » du personnalisme, la revue s'engage dans une « *réflexion multidimensionnelle sur la démocratie* », les droits de l'homme et le totalitarisme.

Le numéro 100, paru en avril 1985, publie des contributions typiques de cette évolution qui a dominé les sommaires de la revue jusque dans les années 1990. Une note clairvoyante de Paul Thibaud sur le réveil des sociétés à l'Est contredit le pessimisme ambiant après la défaite de Solidarnosc (1981) et inventorie les faiblesses de ces régimes « *qui n'échappent pas à l'histoire* ». L'analyse prémonitoire d'un jeune sinologue, Jean-Philippe Béja, le confirme en montrant en détail comment, dans la Chine de 1984, « *une lutte est engagée entre le Parti et ses administrés qui, de plus en plus, essaient d'imposer la reconnaissance de leurs droits* ». Ensuite, la publication d'un extrait du livre d'Olivier Roy sur l'Afghanistan, sous le titre « *Fondamentalisme, intégrisme, islamisme* », pose les premières bases d'un débat encore marginal, qui a secoué la société française jusqu'aujourd'hui. Enfin, l'article



**ESPRIT : DEUX FOIS CENTENAIRE**

placé à la « une » du numéro présente une approche iconoclaste de l'œuvre de Michel Foucault (qui est mort le 25 juin 1984) et surtout du « foucauldisme », par une éminente helléniste, Ma-

ria Daraki. En s'interrogeant sur les raisons de « l'assentiment », pendant près de vingt ans, entre cette œuvre et les mentalités ambiantes, elle annonce un certain néo-conservatisme très en vogue de nos jours.

HERMION

## Quand la géographie fête ses numéros 100

***Une discipline universitaire « normalement » construite et vivante dispose de sa revue de référence, fondée par des maîtres, qui y accueillent leurs disciples, les reconnaissant par là même, et leur passant le témoin éditorial le moment venu. Nous ouvrirons ici pour lecture deux revues de référence pour la géographie française dont les centièmes livraisons ont paru à près d'un siècle de distance, les Annales de géographie, en 1909 et L'Espace géographique, en 1997.***

**par Jean-Louis Tissier**

Leurs titres respectifs ne sont pas sans valeur indicative : des annales se projettent dans la continuité temporelle, l'espace se dispose dans l'étendue, un champ à baliser et à analyser. On devine que la nouvelle revue, lancée en 1972, a tenu à remplir une fonction que la doyenne, selon elle, n'assumait plus. La modernité sociale revendiquée de son fondateur, Roger Brunet, rompait avec le parti humaniste de [Paul Vidal de la Blache](#). En 1909, Vidal préparait une géographie universelle (en 15 tomes) ; en 1997, Brunet publie la sienne (en 10 tomes). Les deux revues et les deux collections initient et construisent des visions du monde de leur temps à travers le prisme de leurs choix scientifiques et idéologiques.

Pierre Bourdieu avait *acté* en 1980 que la géographie se distinguait par « *le petit, le particulier, le concret, le réel, le visible, la minutie, le détail, la monographie, la description...* ». Ces numéros 100 vérifient-ils ce trop beau profil ? On ne dispose pas du compte rendu des échanges ayant eu lieu lors des comités éditoriaux qui ont décidé du sommaire de ces livraisons. Si l'on place en regard l'un de l'autre les deux sommaires, des différences apparaissent – liées aux intérêts et aux méthodes des géographes du moment – mais aussi des échos suggestifs.

Vidal ne signe aucun texte dans ce numéro ; en revanche, quatre de ses « élèves » signent une ou plusieurs contributions. Les *Annales* sont bien la tribune d'une « école ». Brunet, en revanche, est très présent dans *L'Espace géographique* : il signe des notes qui parfois « recadrent » des textes, on trouve un long compte rendu de ses dernières publications. La géographie naturaliste est très présente dans les *Annales de géographie* par la question des méandres des val-

lées fluviales, un débat vif à l'époque entre géographes français, allemands et américains (deux ans auparavant, les *Annales* avaient rendu compte du colloque de plein air tenu sur le méandre de Chevroches, près de Clamecy).

Moins scolastiques et presque d'une sensibilité début XXI<sup>e</sup> siècle, elles proposent au lecteur un long article sur le séisme du 18 avril 1906 à San Francisco qui a été suivi d'un énorme incendie. Le texte exploite les très nombreuses études américaines que la catastrophe a suscitées ; ainsi, les *Annales* soulignent que « *les vicissitudes ont été vite connues dans le monde entier par le télégraphe et la presse* ». Pré-mondialisation ?

Les *Annales* ont une rubrique intitulée « Chronique géographique », qui fait un tour d'horizon des explorations, expéditions, statistiques. Elle est principalement tenue par Maurice Zimmermann, figure singulière, polyglotte, vidalien éclectique (999 contributions dans la revue de 1895 à 1936). Dans ce numéro 100, il signe 12 notes : explorations en altitude (Himalaya) et en latitude (pôle Nord), et il mentionne : « *Le nombre total des personnes débarquées New York est tombé en 1908 à 511 000.* » Quel lecteur perspicace a vu que ce chiffre signalait que « la porte ouverte » se refermait, doucement, à Ellis Island ?

Les deux revues traitent du rapport de la géographie à la cartographie. Lucien Gallois, « bras droit » de Vidal, ouvre le numéro 100 des *Annales* par un long article sur « L'Académie des sciences et la carte de Cassini », représentatif du positivisme ambiant. *L'Espace* rend compte, sous le titre « Cartes, savoir et pouvoir », de la traduction de l'ouvrage majeur de Brian Harley, *The History of Cartography* (1987, trad. fr. 1995), qui

# Annales de Géographie

Publiées sous la direction de MM.



P. VIDAL DE LA BLACHE

Sous-directeur et maître de conférences à l'École normale supérieure

et

MARCEL DUBOIS

Maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Paris.

TOME PREMIER

OCTOBRE 1891 A JUILLET 1892



PARIS

ARMAND COLIN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1892

Tous droits réservés.



## QUAND LA GÉOGRAPHIE FÊTE SES NUMÉROS 100

déconstruit le rapport positiviste à la carte. Observons que ce numéro de *L'Espace* comprend d'autres textes témoignant du parti épistémologique et méthodologique de la revue, lequel, *in petto*, constitue un démenti au portrait-robot de Pierre Bourdieu.

En 1909, les *Annales* sont au cœur d'un monde colonial. La revue n'est pas une tribune du parti colonial, elle rend compte, prosaïquement, de son actualité : Maurice Zimmermann, qui enseigne à Lyon la géographie coloniale, note les aménagements modernes du port de Dakar, symbole, non commercial, que « le Gouvernement a déposé le projet de loi constituant en Université les Écoles d'Enseignement Supérieur d'Alger [...] La nouvelle Université sera, à la fois, un foyer de culture générale, indispensable au peuple algé-

rien en voie de formation ». En ce temps-là, la géographie était plus optimiste que chagrine...

À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le rapport du Nord au Sud passe par un souci de reconnaissance culturelle. Augustin Berque signe un hommage à Joël Bonnemaison, pionnier de la géographie culturelle en France, qui est décédé, sur le terrain, à Nouméa. Le rapport au monde est fait aussi de pratiques, de plus en plus massives en nombre et tous azimuts : *L'Espace géographique* consacre cinq textes aux « Espaces du tourisme ». Le temps est venu d'explorer scientifiquement ce champ en expansion.

Le n° 100 de *L'Espace* se termine par la recension d'un ouvrage majeur sur *La formation de l'école française de géographie* de Vincent Berdoulay, lequel ouvrage est une clé pour comprendre les choix de cette école encore au complet, maître et élèves, dans le n° 100 des *Annales*. Sans commentaire ?

## Le Matricule des Anges : vive la critique libre

**Un anniversaire est souvent l'occasion d'un bilan, d'un arrêt pour se retourner sur le chemin parcouru. Le n° 100, publié en février 2009, du Matricule des Anges ne déroge pas à l'habitude, racontant les origines du journal et son évolution au long de dix-sept ans d'existence (1992-2009). Mais il fait de ce bilan un manifeste, un tremplin pour parler du présent et se projeter vers l'avenir de son objet quasi exclusif : la critique littéraire.**

par Sébastien Omont

Ce numéro 100 est double : il y a d'abord le *Matricule des Anges* habituel, qui met en avant un auteur – Chloé Delaume –, un éditeur – les éditions du Chemin de fer –, et qui rassemble des critiques sur les parutions du moment. Il y a de l'autre côté un numéro spécial intitulé « Quelle critique littéraire attendez-vous ? » et sous-titré « 40 écrivains répondent ».

Philippe Forest souhaite une critique ayant « *le courage de sa propre liberté* », selon cette belle formule : « *le critique (parce qu'il est un écrivain) doit se laisser aller à son rêve car celui-ci est l'expression même, entêtée et intransigeante, de son désir sur lequel, comme on sait, la seule règle qui vaille est celle de ne pas céder* ». Richard Morgiève, qui partage sans doute cette attente, l'exprime avec un pessimisme lapidaire : « *Au fond, je n'ai rien à dire sur mon espoir de critique. Vous pouvez imaginer pourquoi : faut pas rêver* ». Presque tous les écrivains interrogés – entre autres : [Roubaud](#), [Bergounioux](#), [Fresán](#), [Jaufret](#), [Holder](#), [Louis-Combet](#), [Bon](#), [Vila-Matas](#), [Trassard](#) – espèrent de la critique une alliance d'exigence et de liberté, au rebours du conformisme et de la complaisance, du renvoi d'ascenseur et de l'entre-soi.

Cela ressort aussi du long texte à la fois rétrospectif et programmatique de Thierry Guichard, directeur de la publication. L'absence de publicité, le bénévolat des rédacteurs, les règles déontologiques draconiennes, tout cela concourt à une critique qui ne suivrait que son désir, ce qui pousse paradoxalement à la rigueur : quand on fait quelque chose seulement parce qu'on le veut bien, on le fait rarement mal.

Si le journal fut parfois attaqué par une critique mondaine qu'il prenait à revers, des plumes éta-

blies faisant mine de confondre « *éthique et constipation* », la rigueur semble être gage de continuité. Paru presque jour pour jour onze ans plus tard, le numéro 210 témoigne de cette constance : même directeur de la publication, même rédacteur en chef, même formule. Les collaborateurs qui, comme les lecteurs, ont été interrogés sur leur conception de la critique font, à une exception près, toujours partie de la rédaction. En couverture de ce n° 210, on retrouve un écrivain trop méconnu, le singulier [Mika Biermann](#), à qui s'applique parfaitement le titre qui l'accompagne : « *L'art d'être libre* ». En 2020 comme en 2009, *Le Matricule des Anges* est fidèle à l'exigence de la liberté, comme à la liberté de l'exigence.

Thierry Guichard ouvre son texte en rappelant le point de départ : « *Trois étudiants à l'école de journalisme de Strasbourg avaient l'habitude deux fois par mois d'ouvrir les pages de La Quinzaine littéraire* ». Dans ce numéro manifeste, il y a peu de choses écrites qu'on n'aurait envie d'appliquer à *En attendant Nadeau* (né de *La Quinzaine littéraire*). D'une centième parution à l'autre, par-delà les différences, c'est un sentiment de fraternité, de communauté dans l'exercice de la critique littéraire, qui saute aux yeux et à l'âme.



## ***L'Atelier du roman : jamais sans Kundera***

***L'Atelier du roman fête son centième numéro au printemps 2020. Milan Kundera est à l'honneur.***

**par Steven Sampson**

La revue fut créée en 1993, avant que le mot « atelier » soit récupéré par le marketing français dans le but de séduire des bobos en quête d'authenticité, en leur faisant croire qu'ils participent par procuration au processus de la création (L'Atelier de Joël Robuchon, L'Atelier de l'Objet, L'Atelier des Lumières, L'Atelier du Burger). *L'Atelier du roman*, lui, vise quelque chose de plus subtil qu'un burger, même s'il est composé comme ce dernier de simples couches horizontales : pain brioché, fromage fondu, cornichons, moutarde, bacon, viande hachée. Constitué de divers éléments entrelacés dans un rapport complexe, le roman est *sui generis*, comme l'a montré [Lakis Proguidis](#), directeur de la revue, dans un magnifique essai publié il y a trois ans.

Printemps 2020 : *L'Atelier du roman* et *En attendant Nadeau* fêtent simultanément leur centième numéro ! Comment expliquer cette heureuse coïncidence ? C'est que le premier, nettement plus âgé, ne sort que selon une fréquence trimestrielle, permettant ainsi un dossier approfondi consacré à un seul romancier. Pour le numéro 100, à qui l'honneur ? Milan Kundera, bien évidemment ! L'auteur franco-tchèque fut à l'origine de la revue, Proguidis et d'autres fondateurs ayant assisté à son célèbre cours à l'EHESS de 1980 à 1994, intitulé « Le grand roman centre-européen ».

*L'Atelier du roman* en est l'héritier direct, « le principal bénéficiaire de son enseignement et de ses ouvrages », selon l'introduction du numéro 100. Après avoir appris du maître, la revue se donne comme tâche de nous apprendre sur lui, et ce n'est pas une mince affaire ! Kundera le théoricien ou Kundera le romancier ? Les deux, mon capitaine, souvent en même temps.

On a toujours aimé le théoricien et, à la lecture de ce numéro, on comprend pourquoi. Ce qu'il peut être génial, cet exilé bilingue et apatride, antinataliste comme son ami Philip Roth ! Massimo Rizzante — *L'Atelier du roman* ouvre souvent ses pages aux francophones étrangers —, dans ses remarques sur « Le roman et la procréation »,

chapitre de l'essai *Une rencontre*, évoque le regard kundérien sur l'absence d'activité procréative chez les héros romanesques : c'est que, depuis Cervantès, « l'homme s'installe sur la scène de l'Europe en tant qu'individu [...] *Don Quichotte meurt et le roman s'achève ; cet achèvement n'est si parfaitement définitif que parce que don Quichotte n'a pas d'enfants ; avec des enfants, sa vie serait prolongée, imitée ou contestée, défendue ou trahie* ». Autrement dit, pour Kundera, la création romanesque s'oppose à la mission procréatrice ; ce sont deux façons de concevoir l'individu. Paradigme qu'il remet en cause au XX<sup>e</sup> siècle en considérant des romans comme *Cent ans de solitude*.

Kundera théoricien sera aussi le sujet des articles de Guy Scarpetta et de Benoît Duteurtre. Le premier explique le rôle du Tchéque en tant que passeur français de Kafka, alors que Duteurtre, en citant *L'art du roman*, soulève la question de la « spécificité romanesque », raison d'être de *L'Atelier du roman*.

Kundera romancier reste pourtant le véritable sujet de ce numéro 100 : pour les adeptes de sa fiction, il y aura donc de quoi se mettre sous la dent, comme à *L'Atelier du Burger*. Marek Bieńczyk identifie une « césure » dans l'œuvre — pas, comme on le prétend souvent, entre les écrits en tchèque et ceux en français — mais une césure plus précoce, juste après *La plaisanterie*, le seul roman où la narration est constituée des monologues des protagonistes et où le narrateur est totalement absent. Bieńczyk discerne alors un passage, tout au long de la carrière de Kundera, « du plein au vide », vers l'insignifiance et la transparence, c'est-à-dire vers une pensée de la « gnosis », s'échappant du corps du roman, que Bieńczyk relie à l'infantophilie (encore !) des héros kundériens

Peut-on parler de Kundera sans évoquer la politique, l'anti-lyrisme ou le kitsch ? Martin de Haan cite le personnage d'Agnès dans *L'immortalité* pour cerner la distinction entre l'attitude lyrique et l'anti-lyrique, attitudes exprimées

## L'ATELIER DU ROMAN : JAMAIS SANS KUNDERA

respectivement à travers le « vi-vre » et l'« être ». Haan considère l'œuvre entière de Kundera comme « *l'autocritique d'un lyrique repenté* ».

En ce qui concerne la politique, Maxime Rovere montre combien la vision kundérienne est novatrice : ses personnages surgissent de « *presque rien* », ils sont privés d'épaisseur, ils sont dépourvus d'une identité, et donc pris dans des « *jeux d'interaction* » où ils « *tiennent leur consistance de leurs relations* ». En éliminant la psychologie des personnages, selon l'analyse de Rovere, Kundera réussit à déplacer le « *sentiment politique* » dans le domaine de l'intime : « *La politique, chez Kundera, est un certain mode de l'émotion.* »

Et enfin, le kitsch, notion si difficile à définir ! Miguel Gallego Roca en fournit une mini-bibliographie précieuse, accompagnée d'une étymologie : verbe du sud de l'Allemagne, *kitschen* signifie « exécuter un travail de cochon » ou « balayer la poussière ». Par le biais d'une comparaison avec Hemingway, Gallego Roca montre deux stratégies différentes pour éviter le kitsch, et donne le dernier mot à Kundera pour résumer le concept : « *Sur l'instant présent, il jette le voile des lieux communs afin que disparaisse le visage du réel [...] Pour que tu ne saches jamais ce que tu as vécu* ».

Pour terminer, pourquoi ne pas filer notre métaphore « hambourgeoise » ? Si tout ce qui est décrit ci-dessus constitue la « garniture » de ce numéro 100, la viande, quant à elle, serait sans doute un grand entretien avec Kundera originalement publié en 1979. Il contient des bijoux, dont rien n'est plus émouvant que la défense

# 'ATELIER DU ROMAN

REVUE TRIMESTRIELLE • MARS 2020 • PARIS

## Milan Kundera Le printemps du roman



Christian Salmon, Massimo Rizzante, Guy Scarpetta, André Major, Benoît Duteurtre, Marek Bińczyk, Sylvie Richterová, François Ricard, François Taillandier, Eryck de Rubercy, Sylvie Kandé, Juan Villoro, Isabelle Daunais, Yoshinari Nishinaga, Reynald Labanque, Martin de Haan,

### Entretien Milan Kundera - Normand Biron (*Liberté*, 1979)

Alain Finkielkraut, Steinunn Sigurdardóttir, Thomas Pavel, Maxime Rovere, Fridrik Rafnsson, Yannick Roy, Yves Hersant, Simona Carretta, Frédéric Beigbeder, Trevor C. Merrill, Michel Biron, Raphaël Arteau McNeil, Miguel Gallego Roca, Olivier Maillart, Baptiste Arrestier, Lakis Proguidis.

BUCHET • CHASTEL **100**

kundérienne du genre romanesque : « *De tous les genres artistiques, je crois donc que le roman est celui qui est le moins mort.* »

Qu'il en demeure ainsi pour *L'Atelier du roman* !

*L'Atelier du roman*, revue trimestrielle publiée par les éditions Buchet-Chastel, a été créée en 1993. Un abonnement annuel coûte 65 €, un numéro 20 €. Se trouve en librairie ou [sur son site](#).

## Die Fackel : la Vienne de Karl Kraus

**Le numéro 100 de la revue « La Torche » ou « Le Flambeau » de Karl Kraus paraît le 18 avril 1902. C'est la première livraison de la quatrième année de la revue, lancée au début d'avril 1899, pour répandre les lumières (« Puisse ainsi le Flambeau éclairer un pays où – à la différence de l'empire de Charles Quint – le soleil ne se lève jamais »), mais aussi pour servir de torche incendiaire conçue par l'étincelant satiriste et polémiste Karl Kraus sur le modèle de La Lanterne d'Henri Rochefort. En 1934, le journal succombe à l'avènement du nazisme.**

par Jacques Le Rider

Le premier numéro a été un succès inespéré : le premier tirage à 10 000 exemplaires a été presque aussitôt épuisé ; les retirages ont atteint 20 000 exemplaires. Un tel sommet ne sera plus atteint, mais Karl Kraus écoulera désormais, en moyenne, entre 7 000 et 10 000 exemplaires de chaque numéro.

Ce succès a ravi l'éditeur, Moriz Frisch, au point que, lorsque Karl Kraus, bouleversé par la mort de l'actrice Annie Kalmar, son grand amour, en mai 1901, suspend la publication de *Die Fackel*, de juillet à septembre 1901, Moriz Frisch se permet d'annoncer la mort de la revue et la naissance d'une *Nouvelle Fackel* dont son fils, Justinian Frisch, dirige la rédaction. Karl Kraus fonde en octobre 1901 les éditions Die Fackel et devient ainsi le rédacteur en chef et l'éditeur [de sa revue](#). Au même moment, il intente une action en justice contre Frisch père et fils pour violation de la propriété intellectuelle et demande l'interdiction de la *Nouvelle Fackel* qui est une évidente contrefaçon de la revue qu'il a lancée en avril 1899. Lorsque paraît le numéro 100 de *Die Fackel*, Karl Kraus vient de gagner son procès : en mars 1902, la cour d'appel de Vienne a donné tort à Justinian Frisch. Les procédures continueront jusqu'à la fin de l'année 1902, mais la justice viennoise rejettera tous les recours de Frisch, et Kraus sortira grand vainqueur de ces escarmouches judiciaires.

Le numéro 100 de *Die Fackel* commence par un article consacré à une affaire de prétendu crime rituel juif : une serveuse employée par le patron juif d'un restaurant a affirmé qu'on lui avait entaillé les avant-bras pour prélever son sang en vue du crime rituel dont les antisémites accusent régulièrement les Juifs. Comme il l'a déjà fait au

moment de l'affaire Hilsner, un cordonnier juif de 23 ans accusé d'avoir tué en mars 1899 une catholique tchèque de 19 ans pour perpétrer un « crime rituel », Karl Kraus renvoie dos à dos les antisémites et leurs contradicteurs juifs. À ses yeux, le zèle des militants qui combattent l'antisémitisme donne beaucoup trop d'importance à la fable aussi odieuse que grotesque du crime rituel juif : ce zèle risque même, pense-t-il, d'insinuer le doute dans les esprits les mieux disposés envers leurs concitoyens juifs. Karl Kraus l'a déjà montré dans ses réactions à l'affaire Dreyfus (il déteste Zola et les dreyfusards et penche plutôt pour la culpabilité de Dreyfus) : rien ne lui déplaît plus que les appels à une « solidarité juive » à laquelle il se sent étranger.

La suite du numéro consiste en de courts articles dénonçant divers scandales dans le secteur bancaire aussi bien que dans les théâtres ou la presse. À cette époque, Karl Kraus est avant tout un satiriste en guerre contre la corruption dans tous les domaines de la société et contre la « clique » des coquins et copains de toutes sortes. Son style virtuose, aussi divertissant qu'acéré, unique en son genre dans la presse et la littérature viennoises, s'affirme déjà avec fougue. Mais son *paulo majora canamus*, qui transformera *Die Fackel* en une des revues littéraires les plus exceptionnelles de la littérature européenne, viendra un peu plus tard.



## Critique : des plumes déjà connues, d'autres pas encore

**Paru en septembre-octobre 1955, le centième Critique est numéroté 100-101 mais n'est pas thématique. Les onze articles de fond et les six « notes » sont donc consacrés à des sujets différents.**

par Marc Lebiez

Plusieurs fois par an, en début d'année ainsi que pendant l'été, *Critique* publie un numéro double. L'habitude est depuis longtemps que cette livraison soit consacrée à un seul auteur ou à un thème unique. C'est sans doute qu'on a plus de chances d'attirer des lecteurs occasionnels avec un gros numéro thématique. La tendance tend d'ailleurs à se généraliser et à rendre (au moins partiellement) thématiques les livraisons ordinaires. Cela rend immédiatement sensible la diversité qui fait la richesse de cette « Revue générale des publications françaises et étrangères publiée avec le concours du Centre national de la recherche scientifique », comme on écrivait alors. Elle s'achemine tranquillement vers son numéro 1000 : il ne reste plus qu'une douzaine d'années à attendre !

Plus impressionnante encore que la diversité des livres dont il est rendu compte, la qualité des auteurs à qui le triumvirat composé de Georges Bataille, Jean Piel et Éric Weil a confié ces recensions. Certains sont déjà connus, d'autres sont trop jeunes encore pour avoir accédé à la notoriété ; ensemble, ils constituent une belle galerie des grands noms des années 1960 et 1970. Jeune trentenaire, Raymond Barre écrit, deux décennies avant d'accéder à l'hôtel Matignon, sur un livre non traduit de Schumpeter. À peine plus âgé, [Jean-Pierre Richard](#) est déjà l'auteur reconnu de *Littérature et sensation* et de *Poésie et profondeur*. Cette fois, c'est d'ouvrages sur Baudelaire qu'il rend compte, ainsi que d'une édition de ses œuvres complètes au « Club du meilleur livre », une filiale de Gallimard et de la librairie Hachette.

Yvon Belaval appartient à la génération précédente et il a déjà une belle position universitaire même s'il n'accédera à la Sorbonne qu'une dizaine d'années après son article consacré à de « Nouvelles recherches sur Diderot ». Il sera alors reconnu comme le grand maître des études dix-huitiémistes, mais, en 1969, les professeurs du Collège de France lui préféreront Foucault.

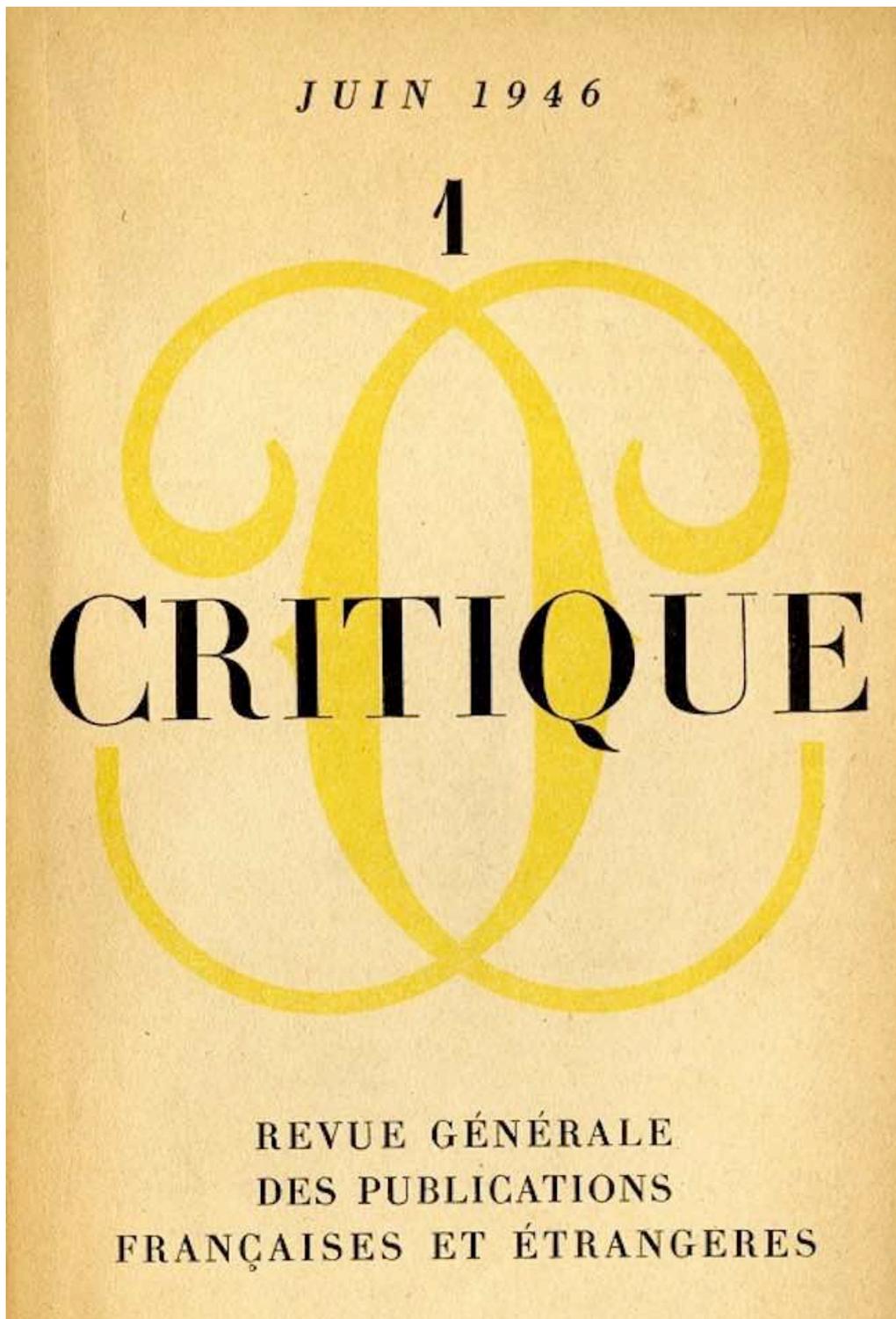
Alexandre Koyré n'est plus un jeune homme, même si sa notoriété en tant qu'historien des

sciences n'est pas encore à son zénith, Gallimard n'ayant pas encore publié les recueils de ses articles. Il enseignait à l'École pratique des hautes études avant la Seconde Guerre mondiale et c'est lui qui invita Kojève à y dispenser le séminaire sur Hegel qui allait devenir mythique. Cette fois-ci, il consacre un article intitulé « Attitude esthétique et Pensée scientifique » à un livre non traduit de Panofsky sur Galilée critique d'art. Là encore, bien avant la traduction des grands ouvrages de Panofsky.

Dans un autre registre, René Leibowitz n'est plus un inconnu de ceux qui s'intéressent à la musique nouvelle – on ne l'appelle pas encore « contemporaine » – qui se pense et se compose du côté de Darmstadt. On a beaucoup dénoncé la plume acérée de [Boulez](#) mais celle de Leibowitz était bien taillée elle aussi, tant pour célébrer Schönberg que pour insulter un Sibelius qui a pourtant renoncé à composer. Cette fois, il s'intéresse à Wagner, et en particulier au livre (non traduit) qu'Adorno vient de consacrer au fondateur du festival de Bayreuth.

L'époque n'est pas encore à une stricte parité sexuelle : aucun des onze articles de fond ne porte une signature féminine. On peut néanmoins constater que « la femme » n'est pas tout à fait absente des préoccupations, puisque Henri Niel intitule « Destin biologique et Psychologie de la Femme » sa recension d'un livre d'Hélène Deutsch sur *La psychologie des femmes* et d'un ouvrage de Frederik Jacobus Johannes Buytendijk sobriement titré *La Femme*. Même ces majuscules-là, on n'oserait plus les mettre ! Quant à traiter d'un tel « objet », cette « Femme » ainsi essentialisée...

Troublant aussi, l'article de Paul de Man sur Heidegger et Hölderlin. Non parce que les ouvrages commentés ne sont pas encore traduits : c'est le cas de cinq des onze articles. Faut-il regretter qu'une telle proportion ne se retrouve plus aujourd'hui ? Aurions-nous perdu toute curiosité pour ce qui s'écrit en d'autres langues, ou traduit-



**CRITIQUE : DES PLUMES DÉJÀ CONNUES,  
D'AUTRES PAS ENCORE**

on désormais plus vite après la publication ? Nous ne pouvons plus voir en Paul de Man l'adepte de la déconstruction derridienne qu'il n'est pas encore : nous avons appris après sa mort qu'il avait écrit des dizaines d'articles collaborationnistes dans lesquels il déclarait que les Juifs polluaient la littérature. Quand nous le voyons écrire sur Heidegger, c'est à cet antisémitisme que nous pensons désormais.

Refermons ce n°100 de *Critique* sur une note de fraîcheur : il contient un des tout premiers articles célébrant Robbe-Grillet, en l'occurrence pour *Le voyeur*, et il est signé d'un auteur pas encore très connu lui non plus, malgré *Le degré zéro de l'écriture* et *le Michelet par lui-même*, un certain Roland Barthes.

**Plus d'informations sur la revue *Critique* sur le [site des Éditions de Minuit](#). À noter que, depuis 2003, la revue est [indexée sur Cairn](#).**

## Éphéméride des numéros 100

***Lorsqu'on s'apprête à lire un centième numéro, on attend une épaisseur, une expérience, on imagine l'accumulation, la somme, le bilan. Pour les quotidiens, c'est du tout frais, presque du lancement, de l'enfance. On a voulu aller voir du côté de journaux de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (sauf un pas de côté initial) jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, s'éloigner un peu de nous-même, pour en goûter et la diversité et les espèces d'échos qu'on y perçoit de temps à autre, des manières d'aborder l'actualité, d'écrire, de penser, bien différentes de celles de nos contemporains.***

par Hugo Pradelle

Lire ainsi des numéros 100 relève du hasard total, on se saisit d'une bribe, d'une nouvelle, d'un ton, d'un événement... C'est une ponctualité arbitraire qui fait traverser presque un siècle de la presse, des nouvelles politiques, des débats ou des crises majeures... C'est appréhender aussi les modifications de la place des journaux et de leurs choix... On en propose donc l'éphéméride tout à fait subjectif et discutable.

*L'idée de ponctionner ainsi un numéro arbitrairement dans un corpus énorme provient de la lecture du journal de Christa Wolf qui ne s'arrête qu'au même jour chaque année, le 27 septembre [1].*

**Journal de Paris**, jeudi 10 avril 1777, de la Lune le 3. Le jour se lève à 5 h 20, les réverbères s'allumeront à 7 h 15. La veille il a fait « clair », avec un vent de sud. Amplitude des températures : de 7 à 14 degrés. Puis les résultats de la Loterie royale dans laquelle il faut prévenir « que peut-être il s'y est glissé quelques erreurs ». Heureux gagnants !

**Le Temps**, 3 août 1861 : Le grand débat des boulevards extérieurs... Politique locale, démocratie populaire, liens d'annexions de la banlieue, aménagement du territoire... On vient d'y dire oui, à ces boulevards qui sont aujourd'hui des maréchaux. Un air du temps ?

**Le Petit Journal**, 11 mai 1863 : Suite de courts articles en colonnes serrées. Le grand journal, 5 centimes seulement, le premier qui surfe sur les faits divers mis en scène décrit la « perturbation profonde dans le peuple souterrain des rats »

alors qu'advient « la démolition universelle du vieux Paris » : un petit conte moral sur le réel. On pense à des dessins de Ptiluc dans le Paris de Napoléon III et Haussmann.

**La Liberté**, 23 octobre 1865 : Ah les rumeurs boursières n'ont rien de neuf : « *Le bruit avait couru hier à la Bourse que les receveurs devaient être prochainement supprimés.* » L'article de ce journal très conservateur ne précise pas, mais personne ne les a occis apparemment.

**La Petite Presse**, 27 juillet 1866 : La création d'un musée agite la presse. « *C'est en effet une idée des plus heureuses que celle d'un centre où les savants, les antiquaires, les gens du monde, la population artistique et industrielle de notre grande cité, pourront trouver groupés et réunis, les souvenirs de l'histoire et de l'art, classés dans un ordre appréciable, alors qu'il fallait faire jusqu'à ce jour de longues recherches pour les trouver épars.* » Le musée Carnavalet vient de naître.

**Le Rappel**, 26 août 1869 : créé par des proches de Victor Hugo dont on lit en feuilleton ici *L'Homme qui rit*, ce n'est pas rien quand même comme lecture quotidienne ! Extrêmement bien écrits, les articles adoptent son ton, son balancement ; en témoigne « L'indispensable article 75 ».

**Le XIX<sup>e</sup> siècle**, 24 février 1872 : Journal sérieux. On y discute de la loi de M. Lefranc, du poids grandissant de l'opinion publique, des idées fausses et des préjugés, on rend compte des séances de la Chambre...

**ÉPHÉMÉRIDE DES NUMÉROS 100**

**Le Petit Parisien**, 24 janvier 1877 : Sur un ton très pédagogique, la Une se partage entre un article sur l'assainissement de la Seine et les « Échos du Parlement », très détaillés. Surprise de la précision, de tous les détails, des listes de noms, de l'explication des structures politiques. Par contraste, le feuilleton un peu outré « L'abandonnée » : « *La perspective d'une vie sans éclat "pénible" révoltait tous les instincts de cette âme éprise des mondaines voluptés. Pour être un jour une des reines adulées des salons parisiens, elle s'était faite d'abord infâme et criminelle, puis complice d'un bandit, et voilà qu'infamie, crime et chute ne suffisaient plus...* »

**La Lanterne**, 31 juillet 1877 : Journal radical, commente ainsi un discours de Mac-Mahon : « *On se doutait bien un peu que le discours que prononcerait M. de Mac-Mahon à Bourges ne projeterait pas sur la situation une lumière bien vive.* » On ne résiste pas au titre du feuilleton : « Les Assommoirs du Grand Monde – Nouveaux mémoires du diable – deuxième partie : Le Club des Ramollis – chapitre II Comment on tue un mort »

**L'Intransigeant**, 22 octobre 1880 : Le ton est polémique, virulent. Deux longs textes qui prennent parti, règlent des comptes ; le patron, Henri Rochefort, ne mâche pas ses mots. Et puis on y lit les détails de l'affaire de la rue de l'Orillon : un policier sabre un ouvrier... Ah, le plaisir d'être contre, de dénoncer à tout-va : la France réactionnaire en prend pour son grade.

**Le Radical**, 17 novembre 1881 : Enfin un grand feuilleton : *La Reine Margot* de Dumas : « Le latin de M. de Guise ».

**La Croix**, 11 octobre 1883 : le discours du pape pour le jour du Rosaire. On jugera de l'amphigourisme : « *En attendant, pour recevoir le don de discernement et de conseil, pour obtenir la force, l'esprit et la discipline et enfin la victoire dans l'âpre lutte qu'il faut soutenir, nous avons voulu que l'on appelât en aide le Ciel et d'une manière spéciale l'auguste Vierge qui est invoquée sous le nom de Reine du Rosaire.* »

**Le Cri du peuple**, 4 février 1884 : L'opposition lance une commission d'enquête contre le gouvernement Ferry. Le ton de l'éditorial est âpre, brusque, s'achevant sur ces mots : « *Travailleurs, vous voilà bien avancés !* » Mais on y parle aussi

du ramassage des ordures ménagères à Paris... Haute et basse politique ?

**Le Matin**, 4 juin 1884 : Derniers télégramme de la nuit : 1<sup>re</sup> ligne de la Tribune du jour : « *La dynamite : Elle n'a pas été inventée pour les chiens.* » Titres : « Un déraillement : terrible accident de chemin de fer en Angleterre » ; « Maladie du Prince d'Orange » ; « La porte et l'Amérique » ; « La Question égyptienne » ; « L'Insurrection catalane » ; « Madame de Kolemme : La Femme Morganatique du Grand-Duc de Hesse accepte le divorce ».

**L'Aurore**, 26 janvier 1898 : L'Affaire bien sûr ! Quoi d'autre ? Clemenceau rapporte un magnifique discours de Jaurès intitulé « Contre la preuve ».

**L'Humanité**, 24 octobre 1904 : Conseil national du parti socialiste : « *Le Parti socialiste français, résolu à poursuivre l'organisation du prolétariat en parti de classe, à préserver dans la propagande pour le but final du socialisme, comme à s'employer énergiquement à perfectionner la législation sociale, à assurer la laïcité complète de l'enseignement et de l'État, et à garantir les libertés politiques contre toute menace de la réaction.* » Et en bas à droite de la Une : la chronique littéraire de Léon Blum : Romans politiques.

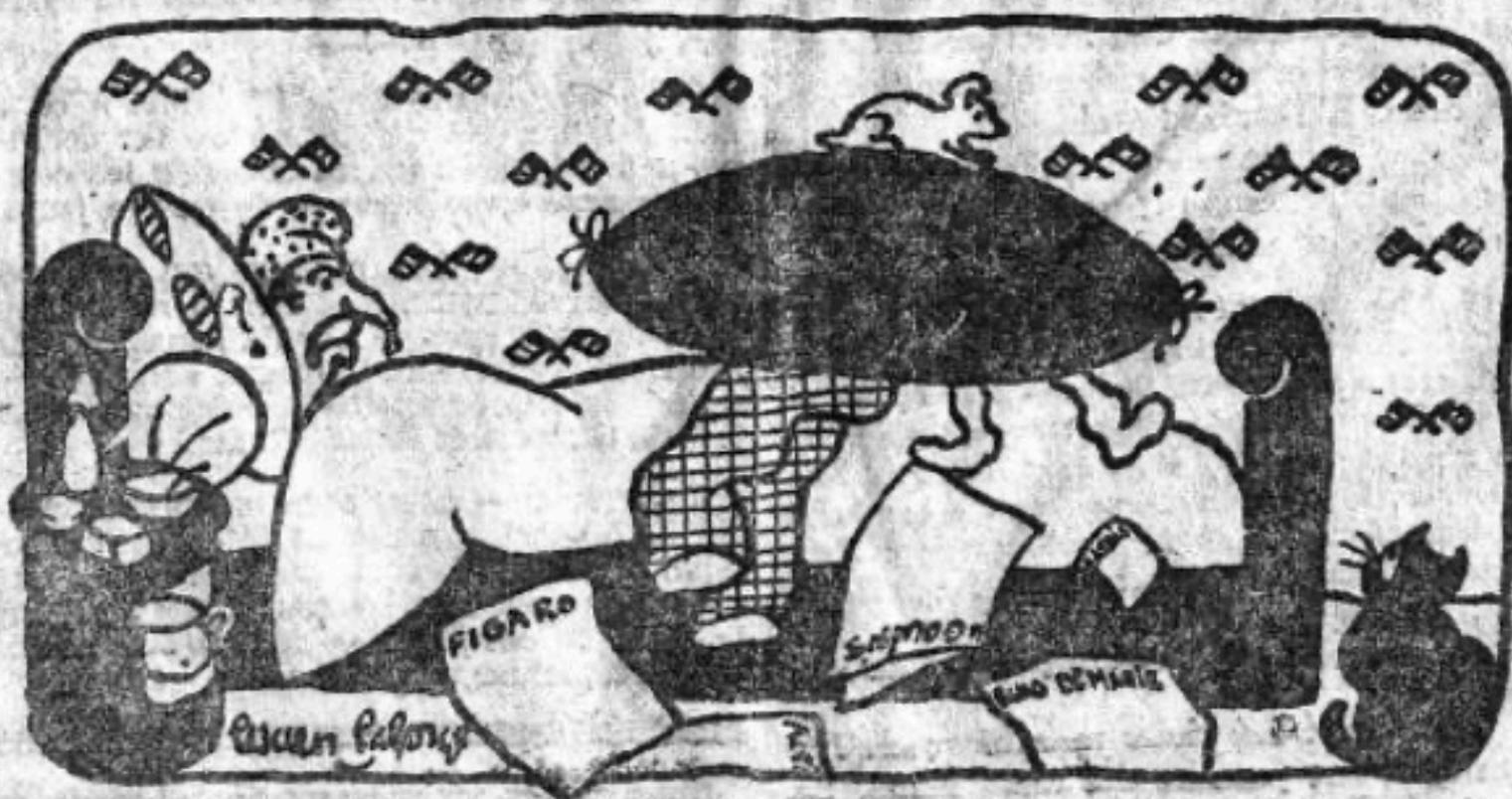
**Comœdia**, 8 janvier 1908 : « *Il est de la Comédie-Française. Il n'est pas encore décoré. Comme il est myope, il feint de ne pas s'en apercevoir...* » Une lettre très drôle de Vincent d'Indy en sus.

**Paris-Midi**, 17 mai 1911 : les faits divers, toujours aussi croustillants et l'art du titre : « Les surprises de l'adultère : L'intervention d'un chien évite un drame conjugal » ; « Le mystère du quai Debilly » ; « Le comédien neurasthénique » ; « Un enfant brûlé vif par des Apaches » ; « Le jockey Hawkins à l'agonie ».

**L'Œuvre**, lendemain de la Noël 1915. Première ligne, du premier article : « *Nous avons en Syrie des intérêts, des droits et des devoirs.* » Le contexte et les valeurs ont changé, évidemment. Mais on ne saurait mieux dire.

**Le Populaire**, 19 juillet 1918 : le quotidien de la SFIO propose ce dessin sur l'épidémie de grippe espagnole.

## LA GRIPPE ESPAGNOLE



— Quelle tuile ! Un patriote comme moi qui n'accepte rien des étrangers !

## ÉPHÉMÉRIDE DES NUMÉROS 100

*Combat*, 5 octobre 1944. Titre pleine page, au centre : « À l'école aussi il faut une révolution ». Citation de Capitant, ministre de l'Éducation nationale : « Notre enseignement est en retard de dix ans. Il est urgent de le mettre au niveau de la société moderne. C'est en effet le sort de millions d'enfants qui se joue ».

*France-Soir*, 19 octobre 1944 : encore intitulé *Défense de la France* : de nombreux titres et encadrés : « **L'ARMÉE ROUGE** a déclenché sa grande offensive d'automne » ; « **NEW-YORK-PARIS EN AVION : 250 DOLLARS ET 13h26** » ; « La musique de la Garde était restée républicaine » ; « Le général Giraud a été reçu par le général de Gaulle » ; « **TROIS CATÉGORIES** de conseillers provisoires vont siéger à l'Hôtel de Ville » ; « Le sort du Reich après la guerre est examiné à MOSCOU » ; « MICHEL et MONIQUE pendant quatre ans ont alimenté en faux papier toute la Résistance » ; « LA GRÈCE LIBÉRÉE » ; « Les partisans hongrois SONT PASSÉS À LA LUTTE contre les Allemands » ; « Le port artificiel américain de Normandie

est endommagé par la tempête » ; « "Le déficit n'a pas augmenté" dira cet après-midi M. LE PERCQ à la commission des finances » ; « **PIERRE FRESNAY est relâché** »

*Franc-Tireur*, 29 octobre 1944 : « 1<sup>er</sup> déc. 41 29 oct. 44 : Franc-Tireur présente aujourd'hui son centième numéro. Chez ceux qui le mirent au monde de la clandestinité, des souvenirs se lèvent. Souvenirs des jours de gestation où la résistance bouillonnait dans les esprits, se manifestait dans les actes timides ou hardis : premiers déboires, premiers succès, les courses éperdues dans la ville et sur les routes, les voyages d'où l'on n'était jamais certain de revenir, les visages de ceux qui sont tombés sur le chemin de la victoire qui est notre lot à nous aujourd'hui parce qu'ils ont donné leur vie pour cela. »

1. Christa Wolf, *Un jour dans l'année*. Trad. de l'allemand par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Fayard, 576 p., 25,40 € ; *Mon nouveau siècle : Un jour dans l'année (2001-2011)*. Trad. de l'allemand par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Seuil, 192 p., 19 €.

UNIVERSITY

## ***NRF*, un numéro « sans »**

***Le 1<sup>er</sup> janvier 1922, la NRF publie son centième numéro. C'est un numéro sans : sans tambour ni trompette, sans texte fondamental.***

**par Norbert Czarny**

Ça a commencé en février 1909. Parmi les fondateurs, on se rappelle Copeau et Schlumberger, mais surtout Gide. On le tient pour un « directeur de conscience ». Il a beaucoup d'adversaires et d'ennemis qui le considèrent comme le « diable dans le bénitier ». Les polémiques avec Massis ou Béraud ne seront pas les seules : la politique de la *NRF* consiste à « louer ou critiquer librement ce qui, chez un même écrivain, lui paraît tour à tour mériter la critique ou la louange ».

La *NRF* était avant tout un lieu pour les écrivains de talent : « *La NRF n'a pas de patron à ménager. Elle fait profession de liberté.* » Elle le fera très longtemps et accueillera presque tout ce que la littérature du temps publie d'important ou de novateur : les surréalistes et Claudel, Mauriac, Giono, Guilloux, Morand, mais aussi et surtout Jacques Rivière, Jean Paulhan, Groethuysen... Il serait plus simple de dire qui n'en est pas : Cocteau, que Copeau voulait dans la revue, et dont Gide ne voulait pas du tout.

Évidemment, une telle cohabitation, entre voisins parfois irascibles, ne se passe pas sans heurts. Des polémiques opposent Breton à Paulhan ou Caillois à Léautaud. Les conflits internes sont nombreux. La *NRF* passe à côté de grands textes, comme celui de Proust en 1913 et *Voyage au bout de la nuit* plus tard. Mais Valéry Larbaud ne manque pas Joyce, Thibaudet fait partie des grands critiques du roman, et Jules Romains publie le premier article sur la psychanalyse dans ce numéro 100 que nous célébrons.

Dans ce même numéro, Maurice Boissard tient la chronique théâtre et la consacre, toute en digressions ou considérations virevoltantes, à une pièce de Sacha Guitry. Le jeune Maurice Nadeau (qui n'a pas écrit dans la *NRF*) ne le lit pas encore ; il ne manquera pas, bien plus tard, de rencontrer ce misanthrope dans son bureau du Mercure de France : Boissard est notamment l'auteur, sous le nom de Paul Léautaud, du *Petit ami* et d'*Amours*. Paul Morand publie « La nuit des six jours »,

nouvelle à paraître dans *Ouvert la nuit*. Il y raconte les courses cyclistes du Vel d'hiv'. On est encore loin de 1942 et des échanges épistolaires avec Chardonne, qui ne cesseront pas avec la guerre, au contraire.

Parmi les noms que l'on trouve le plus souvent, celui de Benjamin Crémieux. Il fait partie, avec Larbaud et Groethuysen, des « sergents recruteurs » de la *NRF*. Plus discret que les écrivains cités plus haut, il sait attirer la nouveauté, et notamment Pirandello. Résistant sous l'Occupation, il rencontrera, à Buchenwald où il meurt, David Rousset.

On peut lire dans *L'esprit NRF (1908-1940)* de Pierre Hebey (Gallimard, 1990) un article anonyme sur le prix Goncourt attribué à *Batouala*, de l'inoubliable René Maran. Élu face à Chardonne et à Mac Orlan : le chroniqueur est loin d'être convaincu. D'autant que Mac Orlan est un auteur *NRF*... Rien de nouveau sous le soleil.

Retenons de cette revue ce qu'elle a eu de meilleur : les textes lucides de Julien Benda, la correspondance entre Antonin Artaud et [Jacques Rivière](#), l'article de Proust sur le style de Flaubert et la note de Rivière sur le fameux Goncourt de 1919, les premiers textes de Michaux et Ponge.

La *NRF* se veut à l'écart de la politique mais elle ne manque pas les débats autour du pacifisme, du communisme, de la question de l'antisémitisme et de la nation.

Et puis il y a les surprises : Crevel ou Masson lus par Jouhandeau (demi-surprise), Maurice Sachs écrivant sur Thorez, « La même Piaf » entendue par Fargue.

Enfin, dès 1934, la *NRF* « sent » ce qui monte de l'Est, avec, dans le « divers », un texte signé par un comité constitué d'intellectuels français et allemands, ces derniers réfugiés, pour une « Bibliothèque Allemande des Livres Brûlés ». Alfred Kantorowicz, ami de Heinrich Mann et de

1<sup>er</sup> AVRIL 19619<sup>e</sup> ANNÉE N° 100

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DENIS DE ROUGEMONT.....	La Personne, l'Ange, et l'Absolu
ROGER QUESNOY.....	L'Observateur
JEAN FOLLAIN.....	Poèmes
JULIA CHAMOREL.....	Un Pauvre Marchand d'esclaves
FRIEDRICH HUNDERTWASSER	Contre le Rationalisme en Architecture
MICHEL LÉTURMY.....	Pour Mémoire (fin)

## CHRONIQUES

Notre Épopée, par MAURICE BLANCHOT  
Notes sur Lothar Bickel, par HENRI THOMAS  
César et les Bulldozers, par JEAN DUVIGNAUD  
Le Théâtre est-il nécessaire? par CLAUDE ROY

## NOTES

par H. AMER, R. ANDRÉ, PH. BEAUSSANT, A. BOSQUET,  
M. DEGUY, CL. ELSÉN, J. GUÉRIN, R. JUDRIN, A. MIGUEL,  
J. RICARDOU, R. DE SOLIER, W. DE SPENS, E. THOMAS,  
H. THOMAS.

Le Roman. — *Le Rendez-vous*, de Jeanine Aeply. — *Histoire d'écrire*,  
d'André Dalmas. — *Le Voyage d'Hiver*, de Jacques Coudol. — *Les Amants*  
*de Schoenfelds*, d'André Dubois-La Chartre. — *Contes du demi-sommeil*,  
de Marcel Béalu.

Les Essais. — *Portraits de Famille*, d'Alain. — *Français, si vous saviez*,  
de Georges Bernanos. — *L'Œil vivant*, de Jean Starobinsky. — *L'Enfant*  
*et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, de Philippe Ariès. — *Les*  
*Prestiges de la Science*, de Jean Fallot.

Lettres étrangères. — *Par l'Amour possédé*, de James Gould Cozzens. —  
*Je suis d'ailleurs*, de H.-P. Lovecraft.

Les Arts. — Actualité d'Autun. — La Peinture.

Lectures.

Les Revues, les Journaux.

## LE TEMPS, COMME IL PASSE

JEAN GROSJEAN : *Luise*

ROGER JUDRIN : *Remarques sur la Vertu*

GEORGES POULET : *Ungaretti et la poésie du détachement*

## LE MOIS

par EDITH BOISSONNAS, CLAUDE-MICHEL CLUNY, H.-F. GEYER,  
ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES, WILLY DE SPENS

## TEXTES

EL-SAYED DJIAFFAR EL-SAKKAF : *Lettre à Abd el-Rahman el-Siouri*

*nrf*

### NRF, UN NUMÉRO « SANS »

quelques autres, en est le correspondant. Nul doute qu'en 1940, quand Drieu la Rochelle prend la direction de la NRF et que la liste Otto est promulguée, son nom n'apparaîtra plus. Ni bien d'autres avec le sien.

Tous les numéros de la *Nouvelle Revue française* depuis sa création en novembre 1908 sont disponibles à la vente au format numérique, sur son [site internet](#).

## ***Le Vocatif*: le surréalisme belge**

***La revue Le Vocatif a été créée en octobre 1972 par Tom Gutt, « Avocat, Poète et éditeur à Bruxelles ». C'est une publication mensuelle de tout petit format – 14 x 11 cm, une simple feuille de 21 x 27 cm pliée en quatre – au prix modeste de 60 francs belges ; tirage non précisé. Le numéro 100 paraît en février 1976.***

**par Dominique Rabourdin**

Étonnamment, le nom de Tom Gutt n'apparaît pas dans les premiers numéros, mais l'adresse où l'on est invité à adresser sa souscription, 11, avenue des Taillis, à Bruxelles, est celle où il habite avec son épouse, l'avocate et dessinatrice Claudine Jamagne.

Le bulletin de souscription publié en même temps que le numéro cinq indique comme « déjà parus » des numéros consacrés à des figures historiques du surréalisme belge – [Paul Magritte](#), Marcel Mariën, Irine et Louis Scutenaire – et à un peintre qui fait scandale, Roger Van de Wouwer ; et « à paraître » des numéros sur Claudine Jamagne, Roger Goossens, Jacques Wergifosse, Scutenaire encore, mais ce ne sera pas la dernière fois, Georges Roux, Yves Bossut, Michel Thyriion, Jean Wallenborn...

Dans un supplément au numéro 5, c'est Tom Gutt qui précise, toujours anonymement, et énigmatiquement, la règle du jeu : « *Faute de mieux pour l'instant l'on agit, si l'on peut dire. Il est proposé à quelques personnes de dire, de remplir six petites pages, comme elles l'entendent. Il ne s'agit pas de vous, mais il s'agit de vous, si l'on peut dire, comme pour la pointe de l'épée.* »

Nouvel avertissement, tout aussi énigmatique, en septembre 1973 : « *Ajouter à cela qui est, l'on aurait quelque scrupule à le vouloir. Méfions-nous même si nous en usons de ce qui nous fait ressembler à celui qui nous fait ressembler à ce que nous ne sommes pas. Nous allons vêtus de vie, nous avons des apparences. Mais on n'ajoute pas ici qu'à cela que l'ajout tend à réduire, à peu près. L'on songe à quelque offense. Et que rien ne suffit.* »

Après deux ans de parution et un numéro 41, il se montre un peu plus explicatif, et éclaire le titre *Le Vocatif* : « *Que tant de voix déshonorent jusqu'à l'idée de voix n'est pas pour nous faire renoncer*

*à la nôtre. Nous savons ce que, nous savons de qui nous ne voulons pas. Et ces textes, ces images, nous sommes les premiers que rien de cela ne contente. Au moins ne montrons-nous que ce qui a cette façon de nous décevoir. Ainsi l'amour qui nie le monde, et qui le voit rester.* »

*Le Vocatif* n'est pas la première « revue » de Gutt. Né en 1941, il fonde dès 1958 avec des amis lycéens les éditions et revues *La Mort d'Hécube* et *Après Dieu*. C'est, en 1963, « *Vendonah – encore une simple feuille !* », avec ses 29 numéros, « *qui fait de lui l'acteur principal de la reconstitution d'un groupe surréaliste en Belgique* », écrira Xavier Canonne dans son monumental *Surréalisme en Belgique*, qu'il dédie « *À la mémoire de Tom Gutt qui soufflait sur les braises* ». On ne saurait mieux le définir. Passionné par le surréalisme, Gutt réussit à réunir autour de lui ceux dont il avait pris la révolte à son compte, les grands et les moins grands noms du surréalisme belge, les anciens compagnons de René Magritte (il n'aimait pas l'homme qu'il était devenu), qu'il révérait : son frère Paul, Louis Scutenaire, Marcel Mariën, Paul Colinet, Irène Hamoir, Jacques Wergifosse, et, avant tout, sa grande référence, son grand homme, Paul Nougé, à qui plusieurs numéros du *Vocatif* sont consacrés.

Lecteur boulimique, Gutt avait la passion des livres sous toutes leurs formes, la passion de les acheter, d'en écrire, d'en inventer et d'en éditer, dans l'urgence, pour partager ceux qu'il aimait et sauver leurs auteurs de l'oubli, avec un désintéressement financièrement suicidaire. À l'exemple de son complice Mariën – tout aussi infatigable que lui – qui avait entrepris de publier, presque seul, l'ensemble des écrits de [Paul Nougé](#).

D'octobre 1972 à octobre 1991, à un rythme mensuel à peu près régulier, *Le Vocatif* est allé, selon les sources les plus récentes, jusqu'à son

# LE VOCATIF



## **LE VOCATIF : LE SURREALISME BELGE**

numéro 286. La cessation d'activité de son imprimeur habituel a laissé en chantier une bonne douzaine des derniers numéros.

Le numéro 100, en février 1976, propose à ses lecteurs, en 48 pages, de Rachel Baes à Robert Willems, 35 peintres et poètes, qui donnent une idée de leur inventivité et de l'éclectisme de leur éditeur. Dans cette véritable anthologie du surréalisme en Belgique, on relève des merveilles inconnues et incongrues de ses fidèles complices, et

de Claudine Jamagne et lui : Gilles Brenta, Paul Colinet, Camille Goemans, Paul Magritte, Marcel Mariën, Paul Nougé, Louis Scutenaire, Gilbert Sénécaut, Armand Simon, Roger Van de Wouver, dont les noms sont plus familiers aux lecteurs d'outre-Quévrain qu'aux Français, qui se contentent d'un dessin du surréaliste toulousain Adrien Dax et d'une dédicace du grand Saint-Pol-Roux, que tout le monde a oublié, sauf Tom Gutt, qui le révérait.

Comme il était aussi bibliophile, Gutt a fait tirer de ce centenaire trente exemplaires sur vergé.

## **Allemagne d'aujourd'hui : pour une réalité allemande**

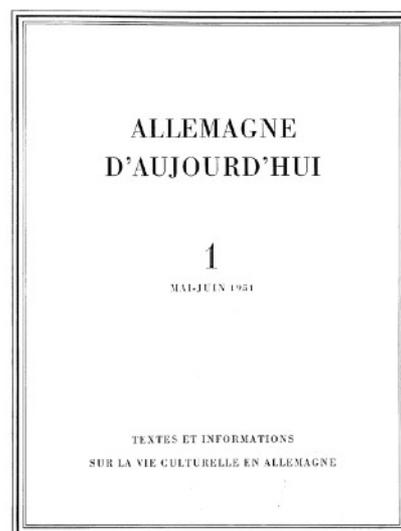
**En mai 1952, la RFA est l'un des États fondateurs de la CECA. La première Allemagne d'aujourd'hui, « revue d'information et de recherche sur l'Allemagne », paraît de 1952 à 1957, sous les auspices du Bureau de l'édition et des lettres de l'ambassade de France en RFA ; elle est publiée par les Presses universitaires de France.**

**par Georges-Arthur Goldschmidt**

Le comité de rédaction est alors composé des plus grands noms de la germanistique française ou des meilleurs spécialistes de l'Allemagne : parmi eux, Albert Béguin, J.-M. Carré, Jacques Droz, André François-Poncet, Robert d'Harcourt, Gabriel Marcel, Fernand Mossé, Jean Schlumberger, Edmond Vermeil. C'est-à-dire les germanistes et écrivains non marqués par la collaboration avec Vichy ou les nazis. Robert Minder, professeur au Collège de France, était le directeur littéraire de la revue. Entré dans la Résistance en 1943, il publia, en allemand, des livres essentiels sur le rôle de la littérature en France et en Allemagne.

La revue disparaît en 1957, peu soutenue par son éditeur. Neuf ans plus tard, en 1966, à nouveau sous l'impulsion de Robert Minder, et d'un groupe de jeunes germanistes, *Allemagne d'aujourd'hui* reparaît. La direction de la revue a été confiée à Félix Lusset, professeur agrégé d'allemand au lycée Condorcet et chargé de cours à l'université de Nanterre. C'est un résistant de la première heure (il publie dès 1940, dans la clandestinité, un journal qui appelle à la résistance : *Voix de France*).

À la suite de Robert Minder, Félix Lusset explique, dans le premier numéro de 1967, son projet éditorial. Il constate « *que ce qui manque en France, ce ne sont pas tant les informations sur l'Allemagne que la capacité à en faire la synthèse et qu'il faut tenir compte du fait qu'il y a en Allemagne, "dans ce pays écartelé", deux Allemagnes* ». Le projet inquiète aussitôt les services culturels ouest-allemands de Paris qui interprètent pour le moins hâtivement cet intérêt porté à la RDA comme un engagement inconditionnel en faveur de cet État, d'autant que, parmi les collaborateurs de la revue, il y a et il y aura, parmi d'autres, des enseignants qui sont membres du PCF ou qui l'ont été.



Un des grands principes de la revue est, dès le départ, son indépendance morale et financière. On lui en voudra de cette sorte de rigorisme de gauche, un vieux débat en France entre la droite et la gauche ! Les sujets abordés débordent largement le cadre strictement universitaire et les engagements politiques des uns et des autres, mais tous les articles conservent un ton d'engagement objectif qui confère à cette revue une qualité particulière dans la compréhension d'un problème aussi complexe que celui des choses allemandes.

En 1973, la revue décida d'ajouter un *s* à Allemagne et de modifier son sous-titre en « revue française d'information sur les deux Allemagnes ». La réunification a bien sûr chassé le pluriel. Depuis 1977, la revue, trimestrielle, est dirigée par Jérôme Vaillant, qui ouvre chaque livraison par un éditorial saisissant au plus près la réalité allemande du moment

**La revue *Allemagne d'aujourd'hui* est publiée par les Presses universitaires du Septentrion. Plus d'informations sur le tarif des abonnements en suivant [ce lien](#).**

## **Positif : un contrepois critique**

***Le numéro 100-101 de Positif est un bel échantillon de l'esprit qui anime cette revue de cinéma, fondée en 1952. Un esprit, pas un dogme, explique Édouard Sivière, auteur d'une très utile histoire de la revue [1]. Paru en janvier 1969, ce numéro atteste d'une ouverture et d'une rigueur critique qui feront sa force au cours des décennies suivantes. Après la période bouillonnante des premières années, Positif consolide une orientation éditoriale fondée sur une critique indépendante des œuvres.***

**par Jean-Yves Potel**

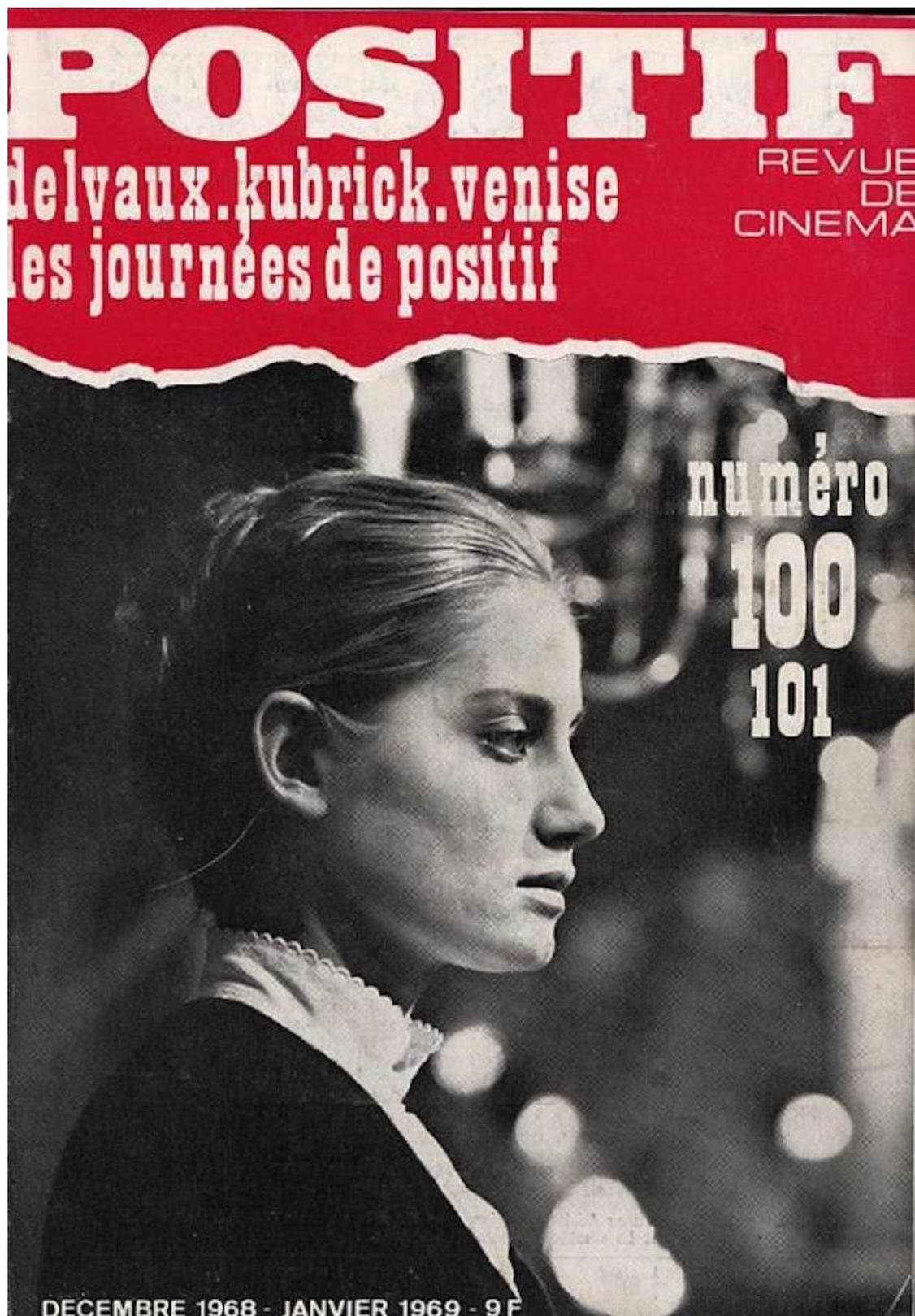
Le critique, comme le répète souvent [Michel Ci-ment](#), l'actuel directeur de la revue, « doit dire ce qu'il ressent et l'expliquer avec les outils dont il dispose. Ses seules références, ses points d'appui sont ses connaissances et son goût. [...] Il ne doit pas se soucier davantage du cinéaste que du public s'il fait son métier avec intelligence, sérieux et probité ». Il voit la critique comme un « contrepois à la publicité, à l'exploitation et à la distribution », elle permet à des œuvres « de se frayer un chemin ».

De ce point de vue, le contenu du numéro 100-101, édité par [Éric Losfeld](#), se situe dans la continuité des positions radicales des années 1950-1960, tout en annonçant une plus large ouverture. [Mai 68](#) est bien là. Les « événements », comme on disait alors, n'ont pas surpris la rédaction. Elle s'est engouffrée dans la contestation générale qui, notamment, « a permis de démasquer quelques timidités et quelques compromissions » dans le monde du cinéma (éditorial du n° 96, juin 1968). Deux exemples de cet engagement et de ces débats figurent au sommaire. D'abord, une longue présentation des films choisis pour une deuxième édition des « journées Positif », mini-festival dans deux cinémas parisiens, dont l'objectif est de découvrir des films inédits, inconnus, « à l'encontre du terrorisme critique à la mode ». On y trouve notamment *L'heure des brasiers* du réalisateur brésilien Fernando Solanas, une œuvre qui marqua une génération en Amérique latine et en Europe. De même, cette présentation est ponctuée d'appels aux « états généraux du cinéma », issus de Mai : « *Que vous soyez technicien, comédien, critique ou spectateur, si vous voulez la RÉVOLUTION pour et par le cinéma, venez militer...* »

Second exemple, la suite d'une polémique née à l'automne 1968 à propos de la Mostra de Venise. Son boycott avait été demandé par la gauche italienne dans la foulée de l'annulation du festival de Cannes en mai. Les organisateurs n'avaient pas cédé, ils avaient projeté les films et distribué les prix. Se posait alors la question d'y assister ou pas, de chroniquer ou non les films. La critique, dont la rédaction de *Positif*, s'était divisée. Deux points de vue opposés sont donnés dans le numéro, mais la rédaction a choisi de chroniquer les films. Le compte rendu occupe une quinzaine de pages, centré sur des réalisateurs aux orientations très diverses, mais souvent majeurs ([Bernardo Bertolucci](#), [Carmelo Bene](#), [Peter Brook](#), [John Cassavetes](#), [Liliana Cavani](#), [Pier Paolo Pasolini](#), [Maurice Pialat](#), [Carlos Saura](#)).

L'évolution de la revue se ressent dans le choix des films mis en valeur dans ce numéro. En couverture, une photo d'[Adriana Bogdan](#), interprète avec [Yves Montand](#) et [Anouk Aimée](#) du dernier film du réalisateur belge [André Delvaux](#), *Un soir, un train*, signale, comme il est fréquent, un film jugé « à contre-courant ». Une longue analyse par [Louis Seguin](#) est suivie d'une rencontre avec le réalisateur, selon une formule qui est devenue la marque de *Positif*. D'ailleurs, plus d'un quart de la pagination du numéro est consacré à un entretien exceptionnel avec [Stanley Kubrick](#), un des auteurs fétiches de la revue, qui vient de sortir *2001, l'Odyssée de l'espace* : une trentaine de pages denses où le cinéaste décrit ses méthodes de travail et passe en revue ses œuvres, de *Doc-teur Folamour* à *2001*, en passant par *Les sentiers de la gloire* ou *Spartacus*.

On repère dans ce numéro 100-101 une attention particulière de la rédaction aux nouvelles



### POSITIF : UN CONTREPOIDS CRITIQUE

tendances qui secouent le cinéma un peu partout dans le monde. Intéressant à cet égard est le choix vénitien de Michel Ciment à la Mostra 1968. Il place en tête Cassavetes avec *Face*, « une œuvre révolutionnaire accueillie pourtant sans enthousiasme excessif », et Pasolini, d'abord

négligé par *Positif*. Il voit dans *Théorème*, présenté lors de ce festival, « le film le plus achevé » du réalisateur, une œuvre « d'une simplicité royale ».

1. Édouard Sivière, *L'esprit Positif. Histoire d'une revue de cinéma (1952-2016)*, Eurédit, 2017.

## Munhakdongne : revenir au point zéro

**Créée en 1994, la revue littéraire Munhakdongne (« Le village littéraire ») est devenue l'un des titres les plus influents de la littérature sud-coréenne. Elle a fêté indirectement son numéro 100, en 2014, en proposant à cent écrivains de définir la littérature.**

par Marion Delarche et Park Jinsu

Depuis la démocratisation du pays, qui a débuté en 1987, la littérature en Corée du Sud a développé des thématiques jusque-là négligées. Aux questions de lutte des classes, de nation et de travail succèdent celles de l'individualité, de l'intimité et du quotidien. Si cette évolution peut s'expliquer de plusieurs manières, une nouvelle génération de critiques y joue un rôle décisif. En fondant *Munhakdongne* en 1994, ils ouvrent la voie à la nouvelle génération d'écrivains coréens aujourd'hui connue internationalement (EunHee-kyung, Shin Kyung-sook, Kim Young-ha, Kim Yeon-su). Ainsi, dès sa fondation, cette jeune revue se distingue radicalement de ses consœurs, *Changbi* (Création et critique) et *MunhakwaSahoe* (Littérature et société). Elle met en lumière la littérarité des œuvres, au-delà des points de vue idéologiques et politiques. Seo Young-chaе, l'un des principaux critiques littéraires et fondateurs de la revue, défend la définition d'une « littérature du citoyen » participant à l'espace public.

Le dossier « Critiques littéraires de Munhakdongne, rétrospectives et perspectives » marque l'anniversaire de la revue et réunit les textes de quatre critiques. Parmi eux, Seo Young-chaе revient sur le projet originel du périodique et le pouvoir symbolique que celui-ci a acquis dans le champ littéraire. La fin de la dictature militaire ayant créé un appel d'air auquel les discours sur la littérature nationale et populaire ne pouvaient suffire, le « littérarisme » est venu succéder aux autres -ismes et a ainsi débordé la frontière du littéraire existant.

Ainsi, à l'occasion de son centième numéro, *Munhakdongne* a choisi de réaffirmer son identité et sa cohérence. L'épais volume compte, en plus des rubriques coutumières et de la longue liste des gagnants de prix littéraires, un dossier spécial dans lequel cent écrivains offrent leurs définitions de la littérature. Impressionnantes à première vue, la taille et l'ambition du dossier ne s'écartent pas des habitudes de la revue. Dans ce



numéro, seuls quelques passages sont consacrés à l'anniversaire. Ils traitent principalement de la question des rapports entre la littérature et la période de transition démocratique et économique des années 1990. En effet, il s'agit d'un thème cher à la revue, qui avait déjà été longuement développé à la fin du millénaire. Revenir aux années 1990, c'est revenir au « point zéro » de *Munhakdongne*. Dans son obsession d'analyse de la transition politique qui marque sa naissance, la revue pose à nouveau, sans doute pour la centième fois, la question de son origine et de l'origine d'une littérature post-historique, dont le rapport à l'espace public est sans cesse reproblématisé.

**Vous trouverez plus d'informations sur les publications de ce groupe de presse [en suivant ce lien](#).**

## Petite revue des moins que cent

***Le nombre 100, carré parfait de 10, merveille du système décimal, invite, malgré qu'on en ait, à la halte : tel un panneau en bord de chemin qui indique une curiosité ou un point de vue panoramique. On peut, selon les cas, admirer la ligne bleue des Vosges, le mont Blanc, les vaches dans la vallée, la rutilance d'un lac ou de la mer. Ici, on aimerait, en guise d'hommage, et bien sûr loin de tout panorama, mentionner quelques revues qui, sans avoir jamais atteint le chiffre de 100, nous accompagnent et nous inspirent.***

par Claire Paulian

Il y a eu le tout récent *Tigre*, dirigé par Raphaël Metz et Laetitia Bianchi : tantôt « *hebdomadaire curieux* », tantôt « *curieux magazine curieux* » ou « *quinzomadaire* », vendu en kiosque ou paraissant sur internet, il connut entre 2006 et 2014 de nombreuses formes, avant que ses directeur-ettrice ne traversent l'Atlantique. On se souvient peut-être de sa rubrique « Petites vies des grands hommes », ou de ses reportages. Cependant, en huit ans d'existence, jamais il n'inscrivit de numéro 100. Comment fit-il, l'aimable félin ? Il avait le goût des recommencements : à chaque renouvellement, il repartait de zéro – et jamais n'outrepassa 91. Ainsi *Le Tigre* se rapproche-t-il, n'en déplaise à sa « curiosité », du monument national de la revue littéraire : l'illustre *Mercur*. « Français » en 1611 puis « *Galant* » et « *de France* », le dieu messager, infatigable totem, usa lui aussi des ruses du recommencement pour donner, ces quatre cents dernières années, et à quelques interruptions près (dont celle où nous nous trouvons, il est vrai), des nouvelles toujours récentes du monde des lettres. Mais, contrairement au *Tigre*, il connut bien sûr beaucoup plus que 100 numéros.

Revenons donc aux moins de 100. Dans une tout autre veine que « la curiosité », désireuse au contraire d'entrer dans l'histoire (« *C'est une nouvelle histoire qui commence* », écrivait Xavière Gauthier dans le premier numéro), il y eut la revue féministe *Sorcières*, sous-titrée *Les femmes vivent*, une revue fondatrice. Xavière Gauthier continuait ainsi : « *Pourquoi sorcières ? [...] Parce qu'elles dansent [...] parce qu'elles chantent [...] parce qu'elles vivent [...] parce qu'elles jouissent* ». C'était en 1975. Dans cette première livraison, outre une présentation de Viviane Forrester parlant de *Trois guinées* qu'elle venait de traduire, outre des critiques de [Julia](#)

[Kristeva](#), on peut lire, non signés, bouleversants, des textes qui racontent le retour des camps de R. A., dont Marguerite Duras fera quelques années plus tard *La douleur*. En 1982, avec le vingt-quatrième numéro, Xavière Gauthier met un terme à l'aventure, constatant avec amertume que le premier moment d'enthousiasme du féminisme s'est amenuisé, que l'histoire, dans les années 1980, ne lui est plus favorable, qu'il faudra attendre.

Et puis il y a les revues de quelques numéros, qui, elles aussi, hantent l'imaginaire avant qu'on les lise. Ainsi *Poëzi Prolétèr*, de Pascal Doury, Katalin Molnár et Christophe Tarkos. Le premier numéro, en 1997, s'ouvre en fanfare sur un texte de Katalin Molnár, plein d'humour, dans lequel la joie inquiète (voire franchement paranoïaque) d'exister reconfigure l'orthographe. Une revue, apprend-on, « *sasejustifi par, mêmepar, par, parsabôté intrinsek, sasejustifi parsakoérans loui, méalor sé koi ? sé , sé kèlkechôz pédagogik ? ménon ! [...] mé aki onveûdir sa ? / aki ? aki ? anou !* ». Avec de telles prémisses, il y avait peu de chances que *Poëzi Prolétèr* connût une longue suite de numéros. On s'attendrait à ce qu'elle fasse partie des revues uninu-mérales, comme *Le Père Ubu* (1928) ou *Pilalhou Thibaou* (1921). Mais non : elle connut un second numéro, en 1998, étonnant de patience et d'écoute, puisque le travail sur l'oralité y passe par la retranscription de longs entretiens avec des poètes contemporains. C'est une mine pour qui s'intéresse à l'oralité et à l'archivage sonore par l'écrit. Ensuite, *Poëzi Prolétèr* (dont ce deuxième numéro ne peut, à notre connaissance, être consulté qu'au CpiM de Marseille, au bout de quelques ruelles traversées de mistral) voguera dans l'imaginaire des lecteurs-auditeurs de Molnár, Tarkos, Pennequin, Heidsieck et autres poètes sonores. Ainsi vivent les revues.

U  
E  
r  
o  
m  
r  
Z